De Dante à l'Arétin

Lefebvre Saint-Ogan


L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
πάντα ῥεῖ



DE DANTE A L'ARÉTIN

LEFEBVRE SAINT-OGAN

DE DANTE A L'ARÉTIN

LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE LA RENAISSANCE



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

1889

DE DANTE A L'ARÉTIN

LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

LE CARACTÈRE NATIONAL.

Avant la conquête romaine, l'Italie était déjà divisée en plusieurs peuplades différentes de mœurs et de caractères. Aux deux extrémités de la péninsule, les Étrusques en Toscane et les Samnites en Campanie étaient amollis par les richesses et l'oisiveté, tandis que les habitants du Latium étaient endurcis au travail et à la guerre. A la chute de l'empire, des barbares de toutes sortes : Hérules, Goths, Lombards, Francs, vinrent se joindre aux anciens éléments italiques et aux débris de la domination grecque pour composer un mélange bizarre de formes, de coutumes et d'institutions. Les conquérants se succédèrent les uns aux autres, sans qu'aucun d'eux pût jamais étendre

son pouvoir du pied des Alpes au golfe de Tarente, et, au xe siècle, les petits gouvernements locaux qui se partageaient l'héritage de Janus offraient une mosaïque de royautés, de duchés, de marquisats, de républiques, de villes à demi émancipées déjà sous l'autorité de leurs évêques, et de thèmes de l'empire d'Orient.

Qu'elle fût séparée du reste de l'Italie par une chaîne de montagnes, par un simple ruisseau ou par une ligne de frontières arbitrairement tracée, chaque division de la nation poursuivit isolément ses destinées pendant huit siècles. A Rome, la cour pontificale embrasse dans ses vues les princes et les peuples étrangers. Occupée à tenir la balance entre l'Allemagne et la France, le temps lui manque pour songer à l'Italie, aussi bien qu'à ses propres États. Peu lui importe la vallée du Tibre, Rome n'est soucieuse que de l'Univers. Venise et Gênes grandissent à l'abri, l'une de ses lagunes, l'autre de ses montagnes, protégées surtout par leur obscurité, jusqu'à ce qu'elles soient devenues assez fortes pour être redoutables. Sans territoire qui lui permette d'avoir une existence propre et dépendant uniquement de ses relations maritimes, Venise ressemble à un vaisseau dont le campanile de Saint-Marc serait le grand mât. Ses patriciens sont ses officiers et il y règne comme à bord un pouvoir sans contrôle, une sévérité inexorable, un esprit froidement calculateur, le renoncement aux liens de famille. Gênes n'a pas non plus de terri-

toire. Repoussée vers la mer, par les Apennins qui la pressent, elle a dû, comme sa rivale de l'Adriatique, lui demander ses ressources et ses richesses; mais il a manqué aux princes-marchands de ce « magasin de palais », comme on a appelé Gênes, les maximes d'État et l'intelligence politique des patriciens de Venise. La banque de Saint-Georges fut chez eux l'unique institution durable. Florence, assise sur l'Arno, seul fleuve entre le Pô et le Tibre, offre aux empereurs une situation militaire importante sur la route de Rome. C'est une place de guerre où les chevaliers allemands s'établirent en grand nombre. Il s'y forma une sévère discipline morale, un esprit sérieux et grave que conserva longtemps encore la démocratie commerçante quand elle succéda dans le gouvernement à l'aristocratie guerrière.

Le rempart des Alpes s'abaisse entre la Lombardie et l'Allemagne comme pour ouvrir une voie au commerce de l'Orient avec le centre de l'Europe. Émancipés par la richesse, les marchands de Milan, de Pavie, de Lodi, de Crémone, de Mantoue et de Parme, établirent de bonne heure chez eux la forme républicaine; mais leurs divisions et leurs jalousies furent bientôt fatales à la liberté, et le parti aristocratique profita des luttes civiles pour imposer son autorité aux diverses ligues lombardes. Le Piémont, bien que la vallée du Pô inférieur lui ménage des relations faciles, n'en a cependant que fort peu avec la Lombardie. La similitude des

productions dans les deux provinces rend le commerce inutile. C'est du côté de la France que le Piémont tourne ses regards. Comme sur l'autre versant des Alpes, la fortune toute territoriale est possédée presque exclusivement par la noblesse qui garde sa puissance jusqu'à la Révolution. On y trouve une dynastie, un ordre de classes, une armée, toutes choses qui manquaient au reste de l'Italie et devaient un jour permettre au Piémont de fonder l'unité nationale. La Marche de Vérone est une transition entre l'Italie et l'Allemagne comme le Piémont en est une entre l'Italie et la France. Les empereurs l'avaient rattachée à l'empire et la considéraient comme partie intégrante de l'Allemagne. Elle fut administrée par les ducs de Bavière et de Carinthie. Le pays qui s'étend au sud du Pô, entre l'Apennin, la mer Adriatique, et la Marche d'Ancône, demeura sous le pouvoir des empereurs d'Orient jusqu'à l'époque des Lombards. Il conserva des relations commerciales avec le Bosphore et manifesta toujours, pour la domination de Constantinople, un goût qui ne se démentit pas, même quand les Turcs eurent succédé aux Grecs[1]. Les régions montagneuses de l'Italie méridionale et la Sicile, passées successi-

1. Baptiste Mantovano raconte que la ville d'Ancône désirait la domination turque, et un député de Ravenne dit un jour au cardinal-légat de Léon X, Jules de Médicis : « Quand le Turc viendra à Raguse, nous nous donnerons à lui. » Bapt. Mantuanus, *De calamitatibus temporum.*

vement des mains des Sarrasins à la maison de Souabe, puis à celle d'Anjou et d'Aragon, sont peuplées d'un mélange de races diverses et l'on pourrait reconnaître encore, dans le type et le caractère de leurs habitants, quelque empreinte laissée par la succession des occupants : Romains, Lombards, Normands, Arabes, Épirotes, Espagnols et Français.

Ce ne sont là encore que les grandes divisions de l'Italie. Elles se subdivisent elles-mêmes à l'infini. Aujourd'hui l'unité politique et les chemins de fer tendent à fondre toutes les diversités, mais il y a quelques années chaque bourgade offrait au voyageur une physionomie différente. « Les mœurs de Ferrare ne sont nullement celles de Bologne ou de Padoue, disait Stendhal. Tout change en Italie à chaque vingt lieues de distance[1]. » Dans la même cité, de quartier à quartier, c'étaient d'autres coutumes, une autre langue, une autre race. Toutes les villes avaient, comme Rome, leurs Transtévérins.

I

Ce peuple si différent de lui-même a pourtant un caractère commun, résultat de son climat et de son histoire.

1. *Promenades dans Rome,* 2e série.

Sous le ciel de l'Italie, dans l'air suave qui l'enveloppe comme une caresse, l'homme a moins de besoins que dans le nord et une terre plus riche les satisfait plus aisément. L'enfant même peut se passer bientôt des soins maternels. Il court à peine vêtu sur les dalles de marbre que chauffe le soleil. Il grandit sans connaître l'étroite tutelle où l'on enferme l'enfant de nos contrées. Plus tard aussi il aura moins de dépendance à l'égard de la société.

S'il est pauvre, l'habitant du nord est astreint à toutes les exigences des soumissions professionnelles. Songerait-il à s'y dérober ? c'est la faim, le froid, la misère et le désespoir. S'il est riche, il faut qu'il soit assujetti aux convenances et aux préjugés, sous peine d'être condamné à vivre dans l'isolement par les sévérités de l'opinion ; il faut qu'il se fasse le courtisan de la sottise publique, s'il veut obtenir l'emploi et garder l'ambition auxquels il demande l'oubli de ses mélancolies et le soulagement de sa détresse morale. A l'Italien, qu'importe après tout? Il vit et il est de bonne humeur à si peu de frais! Sans doute l'Italie n'est plus le pays des lazzaroni. On y travaille. Le pauvre sait même désormais s'expatrier pour améliorer sa position et augmenter son bien-être. Mais la nécessité est moins impérieuse pour lui que pour l'ouvrier anglais ou allemand. En somme il ne s'agit pour lui que d'une question de superflu. De même, dans les hautes classes, l'Italien peut aisé-

ment se passer des autres : si la ressource des plaisirs mondains vient à lui manquer, s'il n'a plus l'agitation d'esprit que donne la politique, il n'est pas pour cela au dépourvu. Il porte en lui l'aptitude à jouir de la vie ; il a le sens des plaisirs de l'art. La solitude et l'oisiveté ne sont pesantes que dans un pays brumeux ; elles n'effraient pas l'Italien. Si l'homme était heureux, dit Pascal, il n'aurait pas besoin d'être distrait. C'est en Italie qu'il est le plus près du bonheur.

Voilà un premier trait du caractère italien : amour et habitude de l'indépendance parce que, le corps robuste et l'âme joyeuse, l'Italien se suffit à lui-même.

II

Helvétius ramène toutes les aspirations et toutes les passions de la nature humaine à deux grands besoins primordiaux, dont elles ne seraient que des résultantes et des transformations : celui de manger d'abord, puis celui d'aimer.

En Italie, où le premier besoin est moindre et où il est satisfait avec moins d'efforts que dans les climats septentrionaux, le besoin d'aimer devait avoir plus de vivacité. Le sentiment de l'art, la poésie, la recherche de l'élégance, autant de déri-

vés de l'amour, sont des attributs du peuple italien. Un soir, chez Mme Tambroni, raconte Stendhal, Canova parlait des commencements de sa carrière : « Un noble Vénitien, dit-il, me mit à même par sa générosité de ne plus avoir d'inquiétude pour ma subsistance et j'ai aimé le beau[1] ». La nature prodigue a fait pour tous les Italiens ce que ce noble Vénitien avait fait pour Canova, en les plaçant au-dessus des nécessités d'un âpre et perpétuel labeur.

Une sélection à laquelle a présidé, pendant de longs siècles, comme une transmission héréditaire, le culte de la beauté et de la grâce, a donné, même à l'homme du peuple de ce pays privilégié, cette tête fine et ces traits réguliers, ces yeux expressifs, cette taille légère et bien découplée. N'y a-t-il pas des poètes, parfois, parmi les paysans? Dans l'Apennin pistoyais, des chevriers et des forestiers improvisateurs se portent des défis. Ils luttent, dans la langue de Dante et le rythme de l'Arioste, à qui lassera le premier la verve de l'autre. Plus d'un grand écrivain est venu se mêler au cercle champêtre qui les écoute et s'est émerveillé de la justesse des expressions, de la pureté des tours de phrase, comme du charme et de l'originalité de la pensée.

Guiliani et Tommaseo allèrent voir la Béatrice au pauvre village du Pian degli Ontani :

« Je suis si ignorante, leur disait-elle, que je ne

1. *Promenades dans Rome.*

sais qu'en dire. Ce qui me vient sur la langue, je le jette dehors, et les gens restent là à m'écouter. Mais quoi? je ne connais même pas la sainte croix qui est en tête de l'alphabet. Je vous vois là, qui savez écrire sur les papiers, et je me sens toute confuse d'être sans aucune science. »

Qu'en avait-elle besoin? Que peuvent ajouter l'étude et l'éducation aux dons que l'Italien a trouvés dans son berceau? Peu de chose; pas assez pour mettre jamais entre un lettré et un paysan la même différence que chez nous. « Prenez un à un les hommes du Nord, dit Leo, cordonniers, tailleurs, savants, soldats, etc., combien en compterez-vous qui aient conservé cette grâce naturelle des mouvements, cette merveilleuse facilité à goûter tous les plaisirs, qui distinguent l'homme du Midi, du moins l'Italien? Voyez même une paysanne des montagnes du Latium, un homme du peuple de Venise, quelle que soit la bassesse de leur état, combien ils l'emportent pour l'aisance du maintien, pour la capacité de jouir, pour l'énergie et la résolution, non seulement sur les individus placés en Allemagne, dans la même position, mais encore sur les membres des hautes castes de ce pays. »

Les Italiens étant déjà comme une aristocratie de l'humanité, il ne peut plus y avoir entre les divers éléments dont se compose la société italienne les mêmes distances qu'en Allemagne, en Angleterre et en France, entre des hommes de fortunes, de naissances ou d'éducations différentes. La plèbe

peut bien admettre une supériorité de lumières et de connaissances dans les classes supérieures, mais elle n'a pas pour cela l'intelligence moins rapide, l'esprit moins alerte, l'âme moins accessible à l'admiration d'une œuvre d'art ou d'un grand spectacle de la nature. La noblesse italienne ne se distingue même pas, comme celle d'autres pays, par l'air ou la physionomie. Il y a des traits réguliers et des profils purs parmi les contadins et les artisans. Que le fils de l'un d'eux soit prêtre, et vous le confondrez dans les salons de Rome avec les jeunes prélats, cadets de famille.

Le peuple a conscience de sa propre valeur : il n'est pas humble devant les grands, et c'est d'Italie qu'est passée dans notre ancien répertoire la familiarité du maître et du valet. L'Allemagne est le pays du respect et l'Angleterre celui de la morgue aristocratique ; l'Italie, bien avant la France, est celui de l'égalité.

Sauf à Naples, il y eut dans toute l'Italie, entre la noblesse et le peuple, des intérêts politiques plus contraires que dans le reste de l'Europe ; mais à cause de cela peut-être, il n'y eut nulle part moins de dissemblance entre les classes. On n'aperçoit ni morgue ni embarras dans leurs rapports quand les circonstances les rapprochent. C'est la familiarité antique. Comme à Athènes, l'artisan avait son franc parler avec l'homme d'État, et la marchande d'herbes lançait sa pointe au lettré. Machiavel, à sa villa de Santa-Maria-in-Percussina, près de San-Cas-

siano, s'en va chaque jour à l'auberge voisine, sur la grande route. Il cause des choses du gouvernement avec le premier venu qui passe par là ; il joue à cricca et à trictrac avec l'hôte, un boucher, un meunier et deux chaufourniers. Boccace conte l'histoire du boulanger Cisti, à Florence, avec lequel, au sortir de leurs conférences, Messer Geri Spina et les ambassadeurs du pape s'asseyaient tous les matins devant sa boutique et buvaient de son bon vin blanc. Comme en Grèce aussi, on ignore l'orgueil de la fonction. Après avoir débattu les plus grands intérêts de son pays en France, en Allemagne, à Rome, Machiavel accepte une ambassade auprès du chapitre des frères mineurs de Carpi, et reçoit commission des consuls de la Laine d'engager un bon prédicateur pour le prochain carême. « Quand je lis vos titres d'orateur de République et de moines, lui écrivait Guichardin, et que je considère avec quels rois, quels ducs et quels princes vous avez autrefois négocié, je me souviens de Lysandre à qui, après tant de victoires et de triomphes, fut confié le soin de distribuer la viande aux soldats qu'il avait si glorieusement commandés. » « J'ai grand'peur, répondait Machiavel, de ne pas me tirer à mon honneur de l'affaire du prédicateur, car il refuse, et le père ministre dit qu'il est promis à d'autres, si bien que je crains d'en être pour ma honte. Je ne saurai plus comment me présenter devant Francesco Vittori et Francesco Strozzi, qui m'en ont écrit spécialement en me priant de

faire tout au monde pour qu'ils pussent se nourrir ce carême de quelque aliment spirituel qui leur profitât. »

III

Plus un être est imparfait, a dit Gœthe, plus les parties individuelles qui le composent se ressemblent réciproquement. L'histoire de l'Italie justifie cet aphorisme. Les Italiens trop également bien doués n'ont pas su se soumettre à la subordination et à la hiérarchisation sans lesquelles il n'y a pas de société forte. De là la difficulté pour eux de se constituer en corps de nation. Pour obéir, il faut être pénétré de la supériorité de celui qui commande et ils étaient nombreux parmi ce peuple ceux qui se croyaient eux-mêmes dignes de commander. Une personnalité puissante n'est pas disposée à s'immoler. En tout cas, elle est peu tentée par le sacrifice obscur et sans autre récompense que la satisfaction du devoir bien rempli. Certes, on trouve dans les annales d'Italie des traits d'intrépidité et d'héroïsme ; mais ce sont des faits éclatants, accomplis aux applaudissements de tout un peuple et pour lesquels une gloire éternelle était promise. — Courage, Girolamo ! s'écriait Olgiati, un des assassins de Galeas Sforza pendant

que le bourreau lui écrasait la poitrine, courage ! ton souvenir vivra longtemps ; la mort est douloureuse ; mais la gloire éternelle. *Mors acerba, fama æterna, stabit vetus memoria facti.*

Le progrès du positivisme, la ruine des croyances religieuses et par conséquent des sanctions de la morale acheminent les peuples modernes vers un état de civilisation où disparaîtront de la terre le dévouement et toutes les vertus que le calcul ne soutient pas. La raison aura toujours peu de martyrs et le seul sacrifice raisonnable sera celui dont on pourra être payé par quelque compensation temporelle à défaut des palmes et de la couronne célestes. La loi générale de l'humanité ne sera plus ainsi que de l'égoïsme bien entendu [1].

L'Italie a devancé de quatre ou cinq siècles le reste de l'humanité dans la connaissance de cette loi. De bonne heure, le scepticisme religieux et moral, bientôt suivi du scepticisme politique, s'était emparé de l'esprit des classes supérieures.

La vigueur de l'âme italienne l'avait empêchée de se laisser pénétrer de la mélancolie chrétienne. Elle était restée exempte de ces luttes intérieures entre le sentiment du *Moi* et l'amour du prochain, entre la nature humaine et une sévère discipline de vertu, luttes où s'épuise la volonté et où s'émousse la passion. Les Italiens ont moins souffert que les

1. Raoul Frary. — *Le Péril national.*

nations germaniques de cette mortelle lassitude de la vie qu'on appela l'*Acedia,* parce que le christianisme n'a pu détrôner dans leur cœur l'égoïsme antique au profit de la charité.

Contents du monde comme il va, livrés tout entiers au bonheur d'exister et de sentir, ils ne sont pas idéalistes et ne désirent que la conservation ou tout au plus l'amélioration de ce qui existe. C'est ce qui les distingue essentiellement des Français. Ils sont le peuple de la réalité et du sens pratique ; nous celui de l'abstraction et de la théorie. Aussi ont-ils excellé dans le droit, science des intérêts temporels, comme nous avons excellé dans la théologie. Et n'est-ce pas toujours de la théologie et de la dialectique que ces discussions des chambres et de la presse, où nous nous attardons encore après un siècle pour l'interprétation des principes de la Révolution? Le génie italien ne s'accommoda pas de ces spéculations parfois élevées, mais souvent vaines, qui ont été à Paris la matière de l'œuvre scolastique. Il faisait peu de cas, même au moyen âge, de cette philosophie vétilleuse qui, suivant le mot de Pétrarque, savait combien le lion a de poils à la tête, l'épervier de plumes à la queue. Il ne s'intéressait qu'aux problèmes touchant la vie morale ou politique de la société. Cela seul lui paraissait mériter l'attention des sages et la discussion des doctes. Le but de l'éducation, dit encore Pétrarque, n'est pas de faire un frivole controversiste ; mais un homme de conseil et d'action.

Cura ut fias non ventosus disputator, sed realis artifex[1].

IV

La division de l'Italie en un grand nombre d'États n'a pu que contribuer à développer chez les Italiens le sens pratique et l'aptitude pour les arts, deux traits moins inconciliables qu'il ne semble au préjugé français moderne. Là où la variété offre tant de sommets, et ouvre tant de voies à l'esprit, chacun suivant son talent, artiste ou savant, juge ou guerrier, commerçant ou prêtre, peut rapidement sortir d'une condition inférieure pour entrer dans une sphère d'activité plus élevée. Chez un petit peuple, quiconque a du mérite a l'occasion de se manifester et de parvenir au gouvernement, à la fortune ou à la gloire[2]. La facilité de se produire, la certitude de ne pas faire des efforts stériles, de ne pas devoir rester à jamais ignoré et méconnu, avivent les intelligences et stimulent les volontés. Là se forme nécessairement une démocratie brillante et féconde, où les hommes ne manquent jamais ni pour la paix ni pour la guerre, ni pour les jours de tempête, ni pour les bons temps. Le partage en

1. *Epist. senil.*, XIII, 5.
2. Pi y Margall. — *Les Nationalités.*

républiques et en principautés donnait de l'espace; les changements de régimes, l'agitation qui en naissait, fournissaient aux ambitieux des occasions qu'ils guettaient et saisissaient. Dans un royaume étendu dont la centralisation tue les individualités, dans la longue continuité d'un même ordre politique comme dans l'ancienne France, les natures italiennes, rejetées à une condition subalterne où elles n'auraient pu se développer, auraient perdu avec le goût de la vie publique, celui des sciences qui en sont la base. Elles se fussent concentrées entièrement en elles-mêmes et auraient essayé d'étouffer leur activité intellectuelle dans les arts mécaniques, ennemis de la pensée. Eût-elle même pu faire naître autant de grands artistes, l'Italie unitaire, sans révolutions et sans factions, n'aurait pas enfanté sa merveilleuse diversité d'écoles. Elle n'en aurait eu qu'une, celle de sa capitale, et çà et là dans ses provinces, quelques plates et serviles imitations de l'art officiel.

Dans le domaine moral, il faut reconnaître que les agitations de l'Italie ont eu une influence moins heureuse que dans celui de l'art et de l'esprit. Elles ont tourné à la dissimulation la sagacité des Italiens, et leur politique, occupée des résultats qu'elle envisageait toujours avec une lumineuse clarté, subordonnait trop aisément les moyens à la fin et proclamait la souveraineté du but. L'Italie a souvent pratiqué le conseil du tyran Lysandre, que là où la peau du lion ne peut suffire, il y faut

coudre un peu de celle du renard; mais quelle nation est sans péché sur ce point? Au XVIe siècle, la science du gouvernement a pu se définir la mauvaise foi, la ruse, l'emploi de l'équivoque et des pratiques sourdes réduits en corps de doctrine. La chevaleresque France elle-même a connu cet art subtil d'éviter et de préparer les événements. Ce sont les Italiens, il est vrai, qui l'ont inventé et parmi les Italiens peut-être sont-ce les papes qui l'ont pratiqué les premiers. En commerce continuel avec la chrétienté, grands justiciers et arbitres des peuples, ils avaient appris à mêler à propos la fermeté et la souplesse, à calmer l'irritation des débats avec des lenteurs, à endormir le puissant avec des demi-concessions, à rassurer le faible par de secrets avis, à parer aux attaques directes par des distinctions subtiles et des protestations ambiguës. L'Église a mis sa diplomatie dans la patience, parce qu'elle a foi dans son éternité. Elle a su souffrir le temps et attendre le moment propice, spectatrice immobile des choses qui passent, s'instruisant par l'expérience des siècles à pénétrer les hommes, à juger les circonstances, à saisir les occasions. C'est de cette politique que prirent des leçons les princes et les chefs de république italiens. Eux aussi n'avaient souvent à opposer à la force des armes que leur adresse et leur constance.

Cette habileté trop peu scrupuleuse des Italiens nous a fait souvent calomnier leur caractère. On s'obstine à ranger la France parmi les pays de race

latine. Nous ne sommes latins que par les origines de notre langue. Par la civilisation que nous a faite notre noblesse franque et normande, nous nous rattachons bien plutôt au groupe germanique. Nulle part, l'institution germanique de la chevalerie n'a eu plus d'éclat qu'en France; nulle part elle n'a laissé plus de traces dans les mœurs. Il n'est rien encore que nous estimions autant que la franchise et la droiture. Un des plus beaux éloges que nous fassions d'un homme, c'est de dire qu'il est « carré » à moins que nous ne vantions sa « rondeur ». N'être pas franc chez nous est l'indice d'une âme basse. C'est un défaut qui ne nous paraît pas pouvoir aller seul, et cela est vrai pour un homme né français. Mais la morale de chaque peuple a ses *idiotismes* comme sa grammaire, pour parler avec le neveu de Rameau, et quand une exception à la morale générale est admise par tout un peuple, elle n'a plus rien d'infamant ni de honteux. Dès lors elle n'avilit pas les cœurs puisqu'elle permet de garder l'estime de soi-même et des autres. Dès lors elle cesse d'être incompatible avec les plus grandes qualités. Ainsi en est-il de la dissimulation qu'on reproche aux Italiens. Elle a pu se concilier parfois avec le patriotisme le plus ardent et les aspirations les plus généreuses et les plus hautes.

Le traité du *Prince* fut l'expression complète du génie et du caractère italien. Il est comme son auteur une énigme en deçà des Alpes. Après

des maximes qu'un diplomate sans préjugé de l'ancienne école eût hésité à écrire en chiffres à un agent secret, Machiavel termine par une exhortation à délivrer l'Italie des barbares, avec l'énergie et le sublime d'une Philippique ou d'une Olynthienne.

Les sociétés estiment avant tout ce dont elles ont le plus besoin. Même quand elle allait jusqu'au crime, l'habileté politique s'imposait à l'admiration des Italiens comme, chez les autres peuples, le courage militaire faisait pardonner ses cruautés et ses excès. Macaulay a mis en lumière par un exemple ce trait distinctif[1]. Othello tue sa femme; il ordonne le meurtre de son lieutenant; il finit lui-même par le suicide. Pourtant il ne cesse pas d'être sympathique pour le spectateur du Nord. Il rachète tout par une âme intrépide; sa confiante facilité à accueillir un rapport perfide, lui qui est incapable de soupçonner la fraude, l'indignation généreuse qui le fait bondir sous l'outrage, le transport d'amour, de jalousie et de colère dans lequel il frappe Desdémone, sa méprisante indifférence du châtiment quand il s'avoue coupable en font un héros éminemment intéressant. Iago au contraire est l'objet de l'universelle réprobation. On est tenté de croire qu'en le peignant si hideux, Shakespeare, contre sa coutume, a forcé les couleurs et qu'un tel monstre n'existe pas dans la

1. *Essays,* Machiavelli.

nature. « Eh bien, dit Macaulay, j'incline à penser qu'un parterre italien du XVe siècle en eût jugé tout différemment. Othello ne lui aurait inspiré que de l'horreur et du mépris. L'imprudence avec laquelle il s'en rapporte aux protestations d'amitié d'un rival dont il a gêné l'ambition, la crédulité qui lui fait admettre des assertions sans preuves et accepter des circonstances insignifiantes pour des témoignages irrécusables, sa fureur qui ne lui laisse entendre la justification de l'accusé que lorsqu'elle ne peut plus lui procurer que le remords et le désespoir, auraient excité l'aversion et le dégoût des spectateurs. Sans doute, ils auraient condamné, eux aussi, la conduite de Iago; mais ils l'auraient condamnée comme nous condamnons celle de sa victime. Un peu de considération et de complaisance se serait mêlé à leur désapprobation. La subtilité d'esprit du traître, la précision de ses desseins, son habileté à pénétrer les sentiments d'autrui et à couvrir les siens, lui auraient valu quelque faveur. »

V

A l'esprit froidement calculateur des Italiens se joignent des passions ardentes pour compléter l'an-

tithèse de bien et de mal que présente l'étrange physionomie de ce peuple. Ce n'est pas seulement à leur ciel enflammé qu'ils doivent ces imaginations impétueuses et ces âmes violentes que l'amour, la haine, la vengeance, l'ambition, l'orgueil de race agitent comme les volcans qui parfois bouleversent le sol sous leurs pas.

La contrée qu'ils habitent a été la plus riche proie étalée aux regards du vainqueur. C'est celle qu'ils se sont disputée avec le plus d'acharnement. La hache a décidé à qui appartiendraient ces villes opulentes et ces plaines fertiles. Les derniers occupants, ceux qui gardèrent le champ de bataille, furent les plus forts, les plus déterminés et les plus tenaces.

Mêlés aux anciens habitants de l'Italie, ils leur communiquèrent avec le sang barbare l'énergie de leur volonté et de leurs sensations. L'histoire a observé que l'invasion des Lombards marque un changement profond dans le caractère des Italiens. A l'antique respect du peuple romain pour la loi succède une impatience de tout frein et une liberté anarchique. « Une liberté illimitée, qui ne veut admettre aucune restriction précise, qui aime le vague ; une liberté qui ne craint rien, mais qui aussi ne respecte rien et qui perd ainsi plus ou moins toute énergie dans le désaccord ou plutôt la divergence des efforts individuels, tel est, dit Leo, le trait caractéristique que l'arrivée des Lombards a donné à l'Italien. »

Les Lombards, lorsqu'ils envahirent l'Italie, étaient depuis longtemps un peuple nomade. L'amour et le besoin de la patrie, source de tous les autres sentiments tendres chez l'homme, étaient des sentiments qu'ils ne connaissaient plus. C'était un ramassis d'aventuriers où l'audace et l'énergie étaient les seules qualités estimées. A un noyau formé par les gasindes et les vassaux, rassemblés autour d'un prince, s'étaient joints des guerriers de toutes nations. C'est ainsi qu'on cite comme faisant partie de l'expédition des Lombards, des Saxons et des Gépides, des rois de Thuringe et de Bavière et un duc d'origine alémanique. Exilés et malfaiteurs [1], les voleurs chassés de la tribu, le parricide errant sur le chemin, le sacrilège poursuivi par les dieux, accourus de tous les confins de la Germanie, vinrent encore grossir ces hordes et transmettre au sang italien leur sauvage ardeur. Pendant toute la première période du moyen âge, à l'élément lombard s'ajoutèrent sans cesse des émigrés allemands [2], dont l'humeur batailleuse ne s'accommodait pas des paisibles mœurs de leur patrie ; et le chapelain Donizo parle des Allemands

1. En vieux saxon *warag ;* en lombard, *warangi* ou *warengangi*, bannis.

2. Muratori remarque que les noms propres italiens commençant par *gua, gue, gui*, sont d'origine allemande. *Delle antichità estesi.* P. I. Ch. II. A Florence, d'après Villani, les comtes Guidi, les barons Uberti et Lamberti avaient des Allemands pour ascendants.

qui viennent en Italie comme de gens sans foi ni loi, qui bravent le Christ et l'Évangile :

Gens alemanna
Ebria gens ista nescit Christi pia dicta[1].

C'était un commun dicton en Italie qu' « un Allemand devenu Italien était un diable incarné[2] ». Plus tard un compatriote et un successeur de ces aventuriers, le terrible Werner d'Urslingen, résumait leur caractère et leur morale dans cette devise gravée sur son écusson : « Duc Guernieri, seigneur de la grande compagnie, ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde. »

Les Italiens n'ont pas lieu de rougir de tels ancêtres ni de se plaindre du génie qu'ils leur ont donné. Il n'est pas bon pour un peuple que ses citoyens soient trop endurants. Sir John Fortescue, dans son singulier livre : *De laudibus legum Angliæ*, loue les Anglais de savoir lutter contre les maux qui les oppriment, même en dépit des lois et de la morale. Il va jusqu'à faire honneur à son pays d'avoir en un an sept fois plus de voleurs que la France. « Si un Anglais pauvre, dit-il avec orgueil, avait vu un riche qu'il eût pu dépouiller par force, il n'y aurait pas manqué ». Sur un ton moins paradoxal, Machiavel constate aussi que l'insubor-

1. Gfrörer. — *Pabst Gregorius VII und seine Zeitalter*, Schaffouse, 1858-1860, t. II, p. 239.
2. Ist. Pist. R. I. S. XI. 489.

dination des esprits peut tourner à l'avantage d'une nation : « Veut-on former un peuple nombreux et guerrier qui étende au loin son empire, dit-il, il faudra lui imprimer un caractère qui le rendra difficile à guider [1] ».

L'Angleterre, éprise de liberté, elle aussi, et dont l'histoire est, comme celle de l'Italie, fertile en révolutions et en guerres civiles, a pleinement justifié la maxime de Machiavel. Quant à l'Italie, elle n'a su qu'étendre sur l'Europe l'empire de ses arts et de son commerce. C'est qu'elle a exagéré l'idée de la liberté. Pour être grand, il faut qu'un peuple soit difficile à guider, mais que cependant il se laisse guider. Si l'Italie n'a pu, pendant de longs siècles, constituer sa nationalité, ce n'est pas seulement parce que la barrière des Alpes ne la défendait pas assez contre ses voisins ni parce qu'elle était surtout préoccupée de rétablir avec le pape ou l'empereur la monarchie universelle de la tradition romaine, c'est que toujours les pouvoirs publics ont été tenus en échec par les passions des particuliers et que les libertés politiques étaicnt méconnues par l'arbitraire que chaque individu réclamait pour lui. Plutôt que d'accepter un maître, les Italiens ont constamment voulu en avoir deux pour n'obéir à aucun et les balancer l'un par l'autre. Ils n'eurent que des souverainetés idéales, intermittentes, mal définies. Leur empereur était au

1. *Discours sur Tite-Live.*

loin, par delà les Alpes, dans les brumes de la Germanie. Leur pape si puissant dans le monde était le jouet des partis à Rome, insulté par les comtes de Tusculum et les Colonna, forcé de fuir devant une poignée de factieux. Mais l'Italie a payé cher sa tumultueuse liberté. Le sang des guerres civiles y a coulé par torrents. Elle a été le champ de bataille de l'Europe et la proie des soldatesques. Ses destinées eussent été moins éclatantes peut-être si elle avait consacré son unité autour du trône d'un Bérenger ou d'un Théodoric; elles eussent été à coup sûr plus prospères. Elle est bien belle et bien intéressante pour le lettré, le philosophe, le politique, l'histoire de l'anarchique et brillante Florence; mais heureux, dit-on, les peuples qui n'ont pas d'histoire, heureux surtout ceux qui, cédant à la nature des choses et à l'imperfection de leur nature propre, ont su sacrifier une portion de leur liberté pour conserver le reste et se l'assurer !

CHAPITRE II

LA RELIGION.

Le peuple italien apporte dans ses rapports avec Dieu le même abandon, la même familiarité que dans ses rapports avec les grands et les puissants de la terre. Ce n'est pas lui que la terreur

Dans les temples déserts amène à pas tremblants ;

les portiques sacrés n'ont à ses yeux rien de redoutable. Il y est à l'aise et comme en famille, auprès de Jésus et de la Madone. L'église n'est pas seulement la maison de Dieu, elle est celle de tout le monde. C'est un lieu d'assemblée où l'on tient des conciliabules politiques, où l'on donne des banquets[1], où les dames viennent se montrer et les hommes les regarder. La chaire sert aux actes judiciaires, à faire des cours où l'on explique Aristote ou Dante[2].

1. *Certi Fiorentini erano a cena in una chiesa di Firenze.* Sacchetti, Nov. 200. L. III.

2. Cette intimité avec Dieu se retrouve du reste partout au moyen âge. En général, les hommes de ce temps étaient dans un rapport plus vrai et plus naturel que nous, entre eux, avec Dieu et avec les choses.

Schopenhauer qui distinguait les religions en pessimistes et en optimistes, rangeait le christianisme dans la première catégorie. Le classement n'était exact que dans les pays du Nord. Au delà des Alpes, le christianisme était devenu optimiste. Était-ce bien le christianisme, il est vrai? Le fond de l'esprit populaire était resté païen. Sans doute, l'Italie n'a pas échappé à l'universelle préoccupation de l'au-delà qui ne quitta pas le moyen âge. On en peut attester la *Divine Comédie*, le *Triomphe de la Mort* et le *Jugement dernier*. Mais la sérénité du caractère italien ne s'arrêtait pas longtemps aux épouvantes de la Doctrine. *Calamitosus est animus anxius futuri*. Comment songer à l'Enfer quand le monde est si beau et les horizons si lumineux? Le Dieu bon qui a créé toutes ces merveilles voudrait-il jeter ses enfants dans d'horribles abîmes? La raison n'entreprend pas de protester contre le dogme inexorable ; mais l'imagination refuse de s'y arrêter. On ne pense guère davantage au Paradis. On le trouve presque sur la terre. Il manque peu de chose pour qu'il n'ait plus rien à envier à celui du ciel. On prie Dieu seulement pour qu'il augmente le bonheur temporel dont on jouit déjà ou qu'il ne l'enlève pas.

I

C'est surtout par la crainte des calamités de cette vie que la religion pouvait exercer son influence sur les âmes italiennes. Les prédicateurs faisaient peur de la malédiction divine s'attachant au coupable comme les furies poursuivaient Oreste. Ce dont ils menacent les peuples en punition de leur luxe, de leurs plaisirs, de leur oubli de Dieu, c'est de la guerre, de la peste, de la destruction de la cité. Alors une immense épouvante secoue des populations entières ; hommes, femmes, enfants se pressent dans l'église en sanglotant et l'air retentit des cris de « miséricorde ». On élève des bras suppliants vers le prédicateur, ministre des vengeances célestes, on baise ses mains et ses pieds, on coupe des morceaux de son froc. Les mœurs d'une ville entière se transforment après certaines prédications. On ouvre les prisons aux prisonniers pour dettes après un sermon contre l'usure ; on brûle en solennité sur un bûcher, après un sermon contre le luxe et les frivolités de la mode, tous les objets d'amusement et de parure : les dés, les cartes, les jeux, les masques, les instruments de musique, etc.

Les prédicateurs entraient dans tous les détails de la vie sociale contemporaine et abordaient les sujets les plus variés. Saint Bernardin de Sienne

prêcha un jour dans le dôme de Florence sur des restitutions, des rentes sur l'État, des dotations de filles, et Sacchetti raconte qu'un autre prédicateur voulut aborder un jour la question de l'usure et des contrats illicites devant des artisans pauvres et des domestiques. Un assistant se leva pour l'avertir de sa bévue et lui représenter qu'il parlait à de pauvres diables qui pratiquaient bien l'emprunt, mais non le prêt. Il changea aussitôt de sujet et prit pour texte : *Beati pauperes spiritu*[1]. C'est encore un trait du temps que cet échange d'observations entre la chaire et les fidèles. Il arrivait parfois qu'une classe d'hommes ou une corporation de métiers assistant au sermon, et violemment prise à partie, faisait entendre des protestations et même en arrivait à frapper l'orateur.

On a vu des prédicateurs provoquer des révolutions, comme ce fra Jacopo Bussolaro qui, à Pavie, après une suite de sermons contre la tyrannie en général, conclut en déclarant la famille régnante des Beccaria, déchue de son pouvoir, et changea la constitution de la cité[2].

Les gouvernements prévoyants avaient soin de s'assurer de la bienveillance du prédicateur et lui faisaient prêcher la fidélité envers son souverain. Les Este de Ferrare, pendant la guerre contre Venise, chargèrent un prédicateur de Bologne de rappeler à leurs sujets les bienfaits qu'ils en avaient

1. Nov. 100.
2. Matteo Villani, VIII, chap. II.

reçus et de leur faire un tableau des malheurs que leur réserverait le triomphe de Venise.

Savonarole était devenu le maître de Florence par ses déclamations prophétiques sur les châtiments imminents du ciel et la ruine de la ville à cause des vices de l'État et des abominations de la vie privée. Plusieurs de ses prédictions s'étaient déjà réalisées. Telle était sa propre foi dans la divinité de sa mission qu'il offrait un jour de ressusciter un mort pour appuyer ses prophéties d'une preuve surnaturelle que personne ne pût récuser. Pic de la Mirandole le pria naïvement de faire son expérience sur Jean Pic, son oncle, enterré à Saint-Marc.

Lui aussi, du haut de sa chaire, avait donné un gouvernement à Florence : « Tu veux un maître, ô Florence, s'était-il écrié, eh bien, Dieu va te satisfaire et te donner un chef, un roi qui te gouverne. Voilà notre psaume qui le dit : *Ego autem constitutus sum rex*. Le Seigneur va te régir par lui-même, si tu y consens, ô Florence! Laisse-toi mener par lui ; ne fais pas comme ces Juifs qui demandèrent un roi à Samuel. Dieu répondit : « Donne-leur un roi, puisqu'ils ne veulent plus de moi pour les gouverner. Ce n'est pas toi qu'ils ont méprisé, c'est moi. Florence, ne les imite pas! Prends le Christ pour ton chef et demeure sous sa loi. Florence, Jésus-Christ qui est le roi de l'Univers a voulu devenir particulièrement ton roi. Le veux-tu pour ton roi? »

La Seigneurie et le peuple de Florence avaient ratifié la proposition de Savonarole, comme en témoignait l'inscription gravée sur le palais des seigneurs : ***Jesus Christus rex populi Florentini S. P. Q. decreto creatus.***

Des groupes couraient par les rues en criant : *Viva Christo!* Sur les places, dans les carrefours, on se frappait la poitrine, en demandant pardon de ses péchés. Les églises retentissaient de sanglots. Des processions chantaient le *miserere.* Des artisans prêchaient sur les bornes. Le père avait dit : « Laissez là pour les chants d'église les chansons modernes et figurées. » Et le soir, au lieu des *canzoni* accoutumées, amoureuses ou satiriques, on entendait des hymnes entonnées par des ouvriers se rendant au sermon. Les poètes ne faisaient plus que des cantiques. L'un d'eux, dans une pieuse improvisation, recommandait comme remède contre l'impureté l'application d'un cataplasme, composé de « trois onces d'espérance, trois de foi, et six de charité, humectées de deux onces de larmes et bouillies pendant trois heures au feu de la crainte, avec quantité suffisante d'humilité et de douleur, pour obtenir cette folie. » *(Quanto basta a far questa pazzia.)* Folie! c'était le terme consacré. « Être fou par amour de Jésus, disait Benivieni, quel bonheur ineffable ! Allons, criez tous avec moi : fou, fou, fou[1] !... »

1. Albert Castelnau. — *Les Médicis,* chap. XXIII.

II

Le prédicateur dans la grande hiérarchie des esprits, disait Savonarole, vient immédiatement après le dernier des anges. Aussi prêtres, moines et même laïques se disputent-ils l'accès de la chaire. La fureur de prêcher s'empare de tout le monde, au grand détriment de la dignité de l'éloquence, qui s'abaisse à des ressources et à des procédés indignes d'elle. « Aujourd'hui, dit Dante, on va prêchant avec des bons mots et des plaisanteries ; pourvu que l'on rie, le capuchon s'enfle d'orgueil. Il n'en demande pas davantage. » Ce travers de l'abus de l'esprit et des concetti subsistait encore au XVIe siècle et un moine au passage de Galilée à Florence lui fit une application ridicule de ce passage de saint Luc : *Viri Galilæi, quid statis adspicientes in cælum?*

Parfois on avait recours à des moyens tout à fait étrangers à l'art oratoire pour mieux frapper l'esprit des auditeurs. On leur exhibait des images peintes[1] que le discours leur expliquait ensuite.

1. L'Église voyait dans la peinture l'équivalent de l'écriture et les fresques des murailles étaient pour elle le livre des ignorants. *Illitterati quod per scripturam non possunt intueri, hoc per quædam picturæ lineamenta contemplantur.* Synode d'Arras, 1025. C. III. *Apud d'Achery spicilegium.* T. I, p. 62.

L'éloquence tribunitienne de Rienzi en fit usage à Rome. Un jour de marché au Capitole, il montra au peuple, rapidement ébauchée sur la muraille, une fresque représentant la mer agitée, avec un vaisseau démâté sur lequel une femme éplorée appelait à l'aide : c'était Rome. Quatre autres navires échoués portaient chacun un cadavre de femme. C'étaient les quatre grandes villes disparues et que Rome allait suivre dans leur ruine : Babylone, Carthage, Troie et Jérusalem. Dans des îles, à droite et à gauche du tableau, l'Italie se lamentait d'être séparée de Rome, et les quatre vertus cardinales se plaignaient d'être bannies du vaisseau dans des légendes qui s'échappaient de leurs bouches entr'ouvertes. Dans le fond, la noblesse romaine était figurée par des lions et des loups, les magistrats et les légistes par des griffons et des renards, les vices de la cité par des singes, des pourceaux et des boucs. Tous ces animaux agitaient l'onde de leur souffle et mettaient le navire en péril ; mais au haut du tableau, le Père Éternel veillait sur lui, assis entre saint Pierre et saint Paul, avec deux glaives sortant de sa bouche.

Une autre fois, devant l'église de San-Angiolo in Peschiera, il fit voir au peuple la peinture d'un vaste incendie qui consumait le monde. Rome, sous la figure d'une femme, était prête à périr dans les flammes, quand, à la prière de saint Pierre et saint Paul, un ange s'approchait pour la délivrer. En même temps la colombe du Saint-Esprit se déta-

chant d'une troupe de faucons, remettait à Rienzi, symbolisé par un petit oiseau, une couronne de myrte pour l'aller poser en signe de salut sur la tête de celle que le feu devait épargner.

Les âmes pieuses, effrayées de l'immoralité générale, réclamaient des miracles et des prophéties. Le désordre avait gagné les couvents; des intrigues, des rivalités violentes, agitaient les ordres monastiques, et la multitude même se passionnait et prenait parti dans la querelle des franciscains et des dominicains. La vue de tant de scandales faisait craindre à ceux qui avaient conservé de l'exaltation religieuse des punitions de Dieu pour son peuple coupable, et ils lui demandaient un signe pour manifester sa colère et avertir les hommes.

Sous Clément VII, des ermites parcourent les rues de Rome en annonçant la fin du monde et l'avènement de l'Antechrist, qui n'est autre que le pape, disent-ils [1]. L'ascète Filippo de Mancini envoie à Sienne un disciple (*romitello*, un hermitillon, dirait Rabelais) avec une tête de mort emmanchée d'un bâton et cette phrase biblique : « *Ecce venio citò et velociter. Estote parati* [2]. »

Il n'est pas rare que certains moines sans scrupule mettent en œuvre de faux miracles pour se faire à bon compte une réputation de thaumaturge. Ils s'adjoignent, dit Massuccio, « des comparses qui

1. Varchi, *Storia fiorentina,* I, 43, 46, 55.
2. Allegretto, dans Muratori, XXIII.

font semblant d'être aveugles ou malades à la mort et qui tout à coup guérissent au milieu de la foule en touchant le bord de leur froc ou les reliques qu'ils ont apportées; là-dessus tout le monde crie merveille, on sonne les cloches et l'on rédige des procès-verbaux qui n'en finissent pas[1] ». D'autres jouent devant les fidèles des comédies plus grossières encore. Un moine monte en chaire; un compère, mêlé à l'assistance, le traite de menteur et se met à l'injurier; mais soudain il s'interrompt. Les mots ne peuvent plus sortir de sa bouche. Il bave; sa figure se convulse; ses bras et ses jambes s'agitent. Il tombe par terre en proie au démon qui vient de s'emparer de lui. Alors le bon père implore la divine miséricorde pour le malheureux qui l'insultait tout à l'heure. Il s'approche de lui, l'exorcise et le convertit.

Il en est qui font semblant de se passer de toute nourriture pour prouver qu'ils sont au-dessus de l'humanité. Panormita, dans son livre *De dictis et factis Alphonsi*, cite un jeûneur nommé Antonio Picentini ou de Picentia *(Antonius Picentius)* qui mourut en blasphémant le Christ et la Vierge.

« C'était, dit-il, cet Antonio dont on racontait qu'il jeûnait pendant quarante jours consécutifs et qui avait rempli l'Italie, la Sicile et l'Espagne de son renom de sainteté et d'abstinence. Enfermé, en des lieux différents, dans une cellule dont on

1. Cité par Burckhardt, ch. II, 6e partie.

avait au préalable visité tous les coins, il était surveillé par des gardes qui n'y laissaient pénétrer ni aliment ni boisson. On imagina que des anges venaient lui apporter chaque jour sa nourriture et converser avec lui. La vérité, c'est qu'il avait dans sa cellule de très grosses chandelles, dont quelques-unes recélaient sous un enduit de cire des tuyaux de roseau remplis d'une bouillie de farine, mêlée à du hachis de faisan et de chapon, et assaisonnée d'extraits d'aromates et d'essences. On dit aussi qu'il avait dans sa ceinture un tube contenant de l'hypocras. Il se nourrissait ainsi en secret et se faisait passer pour un saint, le plus abstinent qu'on eût jamais vu sur la terre. »

Æneas Sylvius, dans le commentaire qu'il a écrit sur le livre de Panormita, cite une femme de Padoue qui était demeurée quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture. Enfin, sous le pape Nicolas V, ajoute-t-il, il vint à Rome, de la partie la plus reculée des Gaules[1], un prêtre qui affirmait n'avoir pas pris de nourriture depuis quatre ans, si ce n'est quand son évêque, à de

1. *Ex ultimis Galliarum finibus.* Il y a sans doute identité entre ce prêtre et un chanoine de Noyon dont parlent les chroniques, et qui s'abstint de toute nourriture, à partir du mardi gras de 1410, pendant trois ans, huit mois et douze jours. Ce chanoine s'était consacré à l'étude de l'astrologie et de l'alchimie. Il se livrait aux expériences les plus bizarres, grattait des têtes de mort, faisait bouillir des lézards et des couleuvres, distillait des poisons. Il était en-

rares intervalles, le contraignait à manger un morceau.

« A Rome, où il demeura longtemps, il fit l'admiration du peuple, qui le regardait comme un saint et un prédestiné. Finalement, il fut battu de verges et envoyé en exil. Tout prodige est suspect, » conclut Æneas Sylvius.

III

Le monde veut être trompé, qu'il le soit. A la foule superstitieuse, éprise de miracles et de reliques, on donnait, puisqu'elle l'exigeait, de faux miracles et de fausses reliques. Sacchetti raconte qu'au couvent de Sainte-Catherine, de Bologne, les nonnes réclamèrent que le dominicain Taddeo Dini leur montrât le bras de la sainte, patronne du couvent. Il s'y refusait, en disant qu'il avait vu au Sinaï le corps entier avec les deux bras adhérents au corps; mais, devant leur insistance, il finit par

fin parvenu à se composer une liqueur au moyen de laquelle il supprimait en lui le besoin de manger.

Le jeûneur de Noyon, dont la renommée avait franchi les Alpes, fut appelé à Rome par le pape Eugène IV. C'était le prédécesseur immédiat de Nicolas V, sous le pontificat duquel Æneas Sylvius place l'arrivée à Rome de son jeûneur. Il y a donc concordance entre les dates. Pogge en fait mention aussi.

céder et leur montra la relique, en les avertissant toutefois que ce ne pouvait être qu'un troisième bras[1].

A Florence, on s'aperçoit au bout de quelques années seulement qu'un bras de santa Reparata, envoyé de Pouille, était tout simplement en bois.

Les villes italiennes avaient une grande dévotion pour les reliques et s'enorgueillissaient de posséder de nombreux corps saints. Michel Savonarole, dans son éloge de Padoue[2], commence par célébrer ses reliques pour le nombre et la richesse desquelles Rome, Venise et Florence peuvent seules entrer en comparaison. Quand des dangers menacent la ville, on entend les saints gémir dans les églises, et une nonne enterrée au couvent de Sainte Claire lève les bras et s'agite dans son tombeau.

On croyait que la prospérité d'une cité était attachée à ses reliques. C'est l'idée antique de la destinée d'Athènes liée à la possession du corps d'Œdipe. Quand on voulait conquérir une ville, on cherchait d'abord à s'emparer des reliques de son patron, et de fait leur enlèvement démoralisait les assiégés et leur ôtait tout courage[3]. A une époque plus récente, on crut encore qu'en transportant les reliques des trois rois de Milan à Cologne, on

1. Nov. 59, t. I.

2. *De laudibus Patavii,* dans Muratori, XXIV, col. 1149 à 1151.

3. C'est l'effet produit sur Carthage par l'enlèvement du voile de la déesse, dans *Salammbô.*

avait transporté sur les bords du Rhin la richesse et l'activité commerciale des Milanais.

« Conserve toujours le secret de mon tombeau, recommande OEdipe à Thésée, et lorsque tu toucheras au terme de ta vie, ne le révèle qu'à l'aîné de tes fils, pour que lui-même le transmette ainsi à ses successeurs : alors cette ville n'aura rien à craindre de celle de Cadmus[1]. » Le tombeau de saint Marc, à Venise, était un secret d'État si jalousement caché qu'il fut perdu pendant dix siècles. On ne le retrouva qu'en 1811, sous la crypte du maître-autel de la basilique.

A Florence, on croyait que la conservation de la ville dépendait d'une statue antique de Mars provenant du temple de ce dieu et qui, placée d'abord sur une des tours de l'Arno, puis sur un pilier du Ponte-Vecchio, en fut emportée au XIVe siècle par une inondation avec une partie du pont. Dans l'*Enfer*, un damné dit aux deux poètes voyageurs qu'il est de la cité qui changea son premier patron contre saint Jean-Baptiste : « Aussi, dit-il, ce patron dédaigné l'attristera toujours avec son art redoutable; et n'était que sur le pont d'Arno il reste encore de lui quelque image, les citoyens qui rebâtirent cette cité auraient fait travailler en vain. »

1. Dinarque reprochait à Démosthène d'avoir osé suspecter la bonne foi d'un tribunal révéré, *qui a la garde du testament secret auquel est attaché le salut de la République :* ὃ φυλάσσει τὰς ἀποῤῥήτους διαθήκας, ἐν αἷς τὰ τῆς πόλεως σωτήρια κεῖται.

Heine a représenté les dieux antiques détrônés et fugitifs, mais gardant dans l'exil et sous leurs déguisements quelques traits de leur divinité. C'est la conception qu'avait d'eux le christianisme des Italiens. On les avait chassés du ciel, mais ils vivaient encore ; c'étaient des rois proscrits qui conservaient leurs droits et pourraient peut-être les faire valoir un jour. Mars est pour les Florentins un patron primitif, suivant l'expression de Dante, à qui on a donné un successeur plus puissant et mieux en cour dans le ciel, mais qu'on doit continuer cependant à honorer et à ménager. C'est la position de saint Théodore à Venise. On lui préfère saint Marc, mais il n'en a pas moins sa colonne sur la Piazzetta.

IV

Plus d'une superstition antique subsistait en Italie. Les animaux, lions ou léopards, entretenus aux frais du public et qui étaient comme le symbole vivant de l'État, annoncent les événements. C'est un présage fâcheux si les lions se battent. La mort d'un lion déchiré par les autres lions, à Florence, fut considérée comme l'indice de la mort de Laurent. La naissance de lionceaux à la ménagerie est au contraire un signe de prospérité générale, et

Jean Villani enregistre ce fait avec satisfaction. Lorsque, pendant le siège de 1529, un aigle blessé vint s'abattre dans Florence, la seigneurie donna quatre ducats à celui qui l'avait ramassé, en reconnaissance de cet auspice favorable.

Les Florentins croyaient que le samedi était pour eux un jour fatal et ils évitaient de faire sortir leurs troupes par la via di Borgo-Sant'Apostolo, qu'ils estimaient aussi leur être funeste. Par contre, à Pérouse, la porte Eburnea était pour les soldats un passage qui leur promettait la victoire.

Souvent on apercevait des signes dans le ciel. Dino Compagni rapporte que « le soir où s'accomplit la trahison de Charles de Valois et des Noirs contre les ennemis de ces derniers, une croix rouge apparut en l'air au-dessus du palais des prieurs. Elle était composée de deux bandes d'une palme et demie de large, dont l'une avait vingt brasses de long, et l'autre, qui formait les croisillons, un peu moins. Elle dura le temps que mettrait un cheval à parcourir deux fois une lice. Aussi ceux qui en furent témoins et moi qui la vis clairement, dit-il, nous pûmes comprendre combien Dieu était fortement irrité contre la ville. »

A Sienne, le bruit se répand qu'il est tombé une pluie de sang aux portes de la ville et tout le monde pris de panique se précipite au dehors pour fuir [1].

1. Pogge dit tenir de son copiste, probablement Français, comme la plupart des gens de ce métier en Italie, qu'il était tombé une pluie de sang entre la Loire, le Berry et le Poitou,

Pogge, tout humaniste qu'il est, croit fermement aux prodiges les plus extraordinaires. Il raconte que, lors de la dernière visite d'Eugène IV à Florence, on vit dans le voisinage de Côme, le soir, à la vingt et unième heure, quatre mille chiens roux qui couraient dans la direction de l'Allemagne; après eux venait une innombrable quantité de bœufs et de moutons; puis des cavaliers et des fantassins, divisés en escadrons et en compagnies. Les uns paraissaient à peine avoir une tête; les autres n'en avaient pas. L'arrière-garde se composait d'un immense troupeau de bêtes de somme que dirigeait un homme de taille gigantesque monté sur un cheval énorme. « Pendant près de trois heures, ajoute-t-il, le défilé continua, si bien qu'on l'aperçut en plusieurs endroits et qu'il en existe beaucoup de témoins hommes et femmes qui même s'étaient approchés pour le regarder [1]. » Peu de jours après, d'autres prodiges éclataient aux environs de Rome cette fois. Les murs d'un vieux château et d'une église s'écroulaient pendant une tempête et les pierres en étaient broyées si menu qu'on les aurait crues dispersées par la main des hommes. La tour de l'église de Sainte-Rufine, à dix

au point que les pierres en furent teintes. *Facetiæ*, XCVIII. Il parle aussi, encore d'après le même copiste sans doute, d'un combat entre des pies et des geais, en Bretagne : « Les geais furent vainqueurs ; on trouva morts par terre jusqu'à deux mille des leurs et quatre mille pies. » CCXL.

1. *Facetiæ*, CLXVII.

milles de Rome, était arrachée de ses fondements et renversée par terre. L'explication de ces événements fut donnée par deux bergers de Casal, dit Pogge : « Ils rapportèrent qu'ils avaient souvent vu se promener dans les bois voisins ce cardinal, surnommé le Patriarche, mort récemment des suites d'une blessure au môle d'Adrien. Il portait en dessus un vêtement de lin, ainsi qu'il est d'usage pour les cardinaux, et sur sa tête le bonnet carré, comme de son vivant ; il semblait affligé et poussait des plaintes, des gémissements. Au moment où se déchaînait cette brusque tempête, ils l'avaient vu dans les airs, au milieu du tourbillon, étreindre la tour dans ses bras et la jeter par terre de toutes ses forces[1]. »

Faut-il prendre pour une marque de faiblesse intellectuelle cette foi au merveilleux, commune aux esprits cultivés de la Renaissance? Mais le plus puissant génie philosophique de notre siècle, Schopenhauer, admettait le surnaturel !... Il affirme dans son *Essai sur le libre arbitre* la possibilité de la connaissance anticipée de l'avenir, et ses amis nous ont raconté qu'il leur parlait souvent de rêves, de somnambulisme et de revenants. Il leur faisait remarquer que cette croyance à la divination se retrouve dans les traditions religieuses de tous les peuples et dans les œuvres de leurs poètes. Peut-être, en effet, ne doit-on pas écarter si dédai-

1. *Facetiæ*, CLXVIII.

gneusement une notion dont l'esprit humain est en possession depuis tant de milliers d'années.

L'astrologie tenait une grande place dans la vie italienne. On figurait souvent des constellations sur les vêtements. Lors de la réception de Lucrèce Borgia à Ferrare, le mulet de la duchesse d'Urbin portait une couverture de velours noir avec des signes astrologiques brodés d'or.

L'empereur Frédéric II est suivi partout de son astrologue. Théodore et Ezzelin de Romano ont toute une cour de sidéromanciens et de généthliaques. Les princes et les villes en entretiennent, et dans les universités, il y a des professeurs chargés d'enseigner la domification du ciel, les mansions des planètes, la chute et la dignité des étoiles, leurs influences bénignes ou maléfiques, et les signes chauds, froids, gras, maigres, masculins, féminins, féconds ou stériles. Plus d'un pape même, en dépit de saint Augustin, interroge l'écliptique et s'en rapporte au prometteur. Sixte IV faisait déterminer par les *planetarii* le moment convenable pour les réceptions solennelles et le jour où ses fonctionnaires devaient se rendre à leur poste. Quand la nouvelle de la défaite des Florentins à Montaperti arriva à Rome, seul un cardinal gibelin, Ottaviano degli Ubaldini, s'en réjouissait : « Si le cardinal Ottaviano savait ce qui adviendra de la guerre des Florentins, il n'en ferait pas une si grande fête », murmura le cardinal Bianco. Aussitôt chacun de le presser de questions, car on le savait versé dans

l'astrologie. Le pape ordonne à Bianco de s'expliquer, et celui-ci rend cet oracle que l'événement a justifié : « Les vaincus vaincront victorieusement et ne seront jamais vaincus dans l'éternité. »

V

Sacchetti raconte qu'une Florentine offrit à un saint un baril de cire en ex-voto, pour le remercier d'avoir permis que son amant pût vider un petit tonneau de vin sans que son mari s'en aperçût. Étrange abus de la religion qui change la prière en péché, comme dit le Psalmiste[1], et qu'on retrouve souvent à cette époque. Louis XI s'imaginait se faire pardonner ses cruautés et ses parjures en nommant la sainte Vierge comtesse et colonelle de ses gardes. Alexandre VI se flattait de même de s'être assuré contre la vengeance de Dieu en portant constamment sur lui dans une boîte d'or une hostie consacrée. Il l'avait oubliée le jour qu'il dîna à la vigne du cardinal Adrien Corneto, et envoya pour la chercher Caraffa, plus tard Paul IV. Celui-ci, en entrant dans la chambre du pape, crut le voir couché dans son cercueil, et quand il fut de retour à la villa Corneto, Alexandre VI venait d'être em-

1. *Oratio ejus fiat in peccatum,* ps. CVIII.

poisonné avec son fils César par l'erreur d'un domestique. Le marquis de Mantoue, dans une lettre à la marquise sa femme, racontait ainsi ses derniers moments : « Lorsqu'il fut près d'expirer, il se mit à parler de façon à faire croire à ceux qui ne connaissaient pas sa pensée qu'il divaguait, tandis qu'il s'exprimait avec une parfaite connaissance de lui-même. Ses paroles furent : « Je viens. Tout est en règle. Attends seulement encore un peu. » Il fut alors expliqué par ceux qui entendaient son secret que, dans le conclave après la mort d'Innocent, il avait fait un pacte avec le diable, et acheté la papauté au prix de son âme. Parmi les articles du pacte, il y en avait un portant qu'il occuperait le saint siège pendant douze ans, ce qui lui a été tenu en effet avec un surplus de quatre jours. Il y en a aussi qui disent avoir vu sept diables dans sa chambre au moment où il rendit l'âme. Quand enfin il fut mort, son corps entra en fermentation et sa bouche commença à écumer comme ferait un chaudron sur le feu, et ainsi dura la chose tant que le corps fut sur la terre. Il gonfla aussi outre mesure, à n'avoir plus forme humaine et plus aucune différence entre largeur et longueur. On le transporta au tombeau sans grande cérémonie. Un portefaix le traîna du lit funéraire avec une corde au pied, jusqu'au lieu où on l'ensevelit, car personne ne voulait le toucher. »

Non moins que les pontifes indignes et les mauvais moines, les prêtres ignorants compromettaient

l'Église et faisaient prendre le clergé en mépris. Sacchetti nous montre Ubaldino della Pila forçant la main à son évêque pour faire prêtre un de ses plus grossiers paysans qui ne sait même pas le *pater,* et au lieu de *sicut in cœlo* prononce *seculi in cielo.* Pogge cite un curé qui ne pouvait pas dire si l'Épiphanie était un homme ou une femme[1].

Le même nous raconte l'histoire du curé d'Aello qui oublia d'annoncer le carême à ses ouailles. Venu au marché de Terra-Nuova la veille des Rameaux, il vit le clergé occupé à préparer pour le lendemain des palmes et des branches d'olivier.

Il retourna dans sa paroisse où il fit ce prône : « Pâques sera dans huit jours. Nous n'aurons ainsi qu'à faire pénitence pendant une semaine. Notre jeûne sera de courte durée, et voici pourquoi : cette année, le carnaval est venu très lentement et très péniblement, retardé par les neiges et le mauvais temps. Carême à sa suite a eu peine à marcher, et, ne pouvant porter avec lui plus d'une semaine, a laissé les autres en route. »

Ces anecdotes ne sont peut-être pas vraies ; mais pour qu'elles aient pu égayer les assemblées du *Bugiale*[2], il fallait du moins qu'elles fussent vraisemblables et répondissent aux idées du temps. On

1. *Facetiæ,* CCLI.

2. On appelait *Bugiale*, de *bugia*, farce, conte, une chambre du Vatican où les cardinaux se réunissaient. On y faisait des bons mots, on y racontait des facéties. De là son nom.

ne rit pas d'une farce dont les circonstances nous semblent impossibles.

Il est des prêtres pauvres, que leur église ne soutient pas et qui sont réduits à chercher leur subsistance dans les marchés et dans les foires; ils portent des marchandises ou bien en achètent pour revendre plus loin[1]. Les moines d'Égypte et de Syrie gagnaient aussi leur vie par des travaux manuels et se mettaient même en condition. Saint Paul ratissait des peaux, sans craindre de déroger à la dignité de l'apostolat. En Italie cependant, les prêtres indigents s'exposaient comme les religieux mendiants à l'irrespect des basses classes, en se mêlant trop familièrement à elles[2]. Les plus amères moqueries, les plus cruels outrages, ne leur étaient pas toujours épargnés. Sacchetti loue les Vénitiens d'avoir édicté qu'il serait permis à chacun de blesser un clerc, pourvu que la blessure ne fût pas mortelle, et il ajoute : « Quiconque a été à Venise a pu constater qu'il est peu de prêtres qui n'aient de grandes balafres sur la figure[3]. »

Des populations entières se mettaient parfois en état d'hostilité ouverte contre le clergé. A Parme, en 1219, le Conseil des trois-cents, luttant contre le pouvoir de l'évêque, défend aux habitants tout

1. Boccace, 7, X, Nov. X.
2. Dans *Merlin Coccaie*, le curé de Cipade danse sous la saussaie avec ses paroissiens.
3. Nov. III, t. II.

contact avec les ecclésiastiques et leur enjoint de leur refuser jusqu'aux choses indispensables à la vie. Il arriva en plusieurs circonstances que, sur la résistance de ceux-ci à payer une certaine somme au tribunal de la ville, les magistrats municipaux prirent de force le trésor et les vases précieux de l'église. Une loi ordonnait que quiconque en mourant se repentait de la part qu'il avait prise dans l'opposition contre le clergé, et voulait se réconcilier avec l'Église, était enterré dans le fumier[1].

VI

Il y eut des esprits en grand nombre qui, frappés par le spectacle de l'immoralité générale et de la décadence de l'Église, cherchèrent une nouvelle doctrine. Les uns passèrent à l'athéisme, les autres rêvèrent une réforme.

On appelait les premiers des épicuriens, et Benvenuto Rambaldi d'Imola, contemporain de Dante, nous apprend qu'on les compte « non par centaines de mille, mais par milliers de mille[2] ».

« Je suis couché au milieu de plus de mille, dit Farinata à Dante du fond de sa tombe de feu. Là

1. Affò, I. C., vol. III.
2. *Comment. ad Inf.*, X, 115. Muratori Anth., Ital.

dedans est le second Frédéric et là le cardinal[1]. » La plupart des Gibelins étaient des incrédules. Farinata pensait comme Épicure que le bonheur suprême, le paradis, ne doit être cherché qu'en ce monde. Cavalcanti, étendu près de lui dans le cercle des hérésiarques, « croyait et persuadait aux autres que l'âme meurt avec le corps. » Il avait toujours à la bouche le mot de Salomon : *Unus est interitus hominum et jumentorum*. La mort est la même chose pour l'homme et pour la bête.

Son fils Guido, l'ami de Dante, « second œil de Florence », professait les mêmes doctrines. « Quand les bonnes gens, dit Boccace, le voyaient abstrait et rêveur dans les rues, ils disaient qu'il cherchait des arguments pour prouver qu'il n'y a pas de Dieu. » Villani dit aussi de Manfredi : « Sa vie fut d'un épicurien : il ne croyait ni à Dieu ni aux saints, mais seulement aux plaisirs de la chair. »

L'impérial Milan était devenu un centre redoutable d'hostilité contre l'Église, et le catharisme y était ouvertement professé, sous la protection des Gibelins[2]. Mais ce n'était ni l'impiété de la noblesse gibeline, ni l'hérésie des patarins, Vaudois ou manichéens qui devaient être le grand danger

1. Ottaviano degli Ubaldini, le cardinal gibelin que nous avons vu se réjouir de la bataille de Montaperti. Il disait que, s'il avait une âme, il l'avait perdue pour les Gibelins. *Enfer*, ch. x.

2. Les cathares s'appelaient en Italie patarins, parce qu'ils étaient particulièrement nombreux, à Milan, dans le quartier des Pates ou du Vieux-Linge.

pour l'Église romaine ; ce qu'elle eut lieu de craindre surtout, ce fut le mysticisme transformant la foi chrétienne à son gré avec l'indépendance de l'esprit italien.

Si le scandale éloignait de Dieu les esprits hautains et superbes, l'âme aimante et douce de saint François d'Assise s'en rapprocha, jusqu'à supprimer tout intermédiaire entre lui et elle. « Échapper à la prise étroite de l'autorité sacerdotale, dit M. Gebhardt[1], aller droit à Dieu et converser familièrement avec lui face à face, goûter librement avec plus de tendresse que de terreur les choses éternelles et s'endormir dans une paix enfantine sur le cœur du Christ, telle fut l'œuvre de saint François. » Pour lui, tous les hommes sont frères de Jésus et fils du même Dieu. Il veut qu'il n'y ait pas de prieur dans son ordre, mais que tous soient mineurs et se lavent mutuellement les pieds, parce qu'il n'y a pas de hiérarchie dans l'ordre des âmes. Il recommande sur toute chose l'humilité et l'amour : « Heureux, dit-il, le serviteur qui ne s'estime pas meilleur pour être vanté et exalté par les hommes, que s'il est traité comme vil et méprisable, car l'homme n'est que ce qu'il est devant Dieu, et rien de plus. Toutes vertus et tous biens sont de Dieu et non de la créature; personne ne doit se glorifier en sa présence; mais si quelqu'un se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur. »

1. *Les origines de la Renaissance en Italie.*

Quant à l'amour divin, il brûlait si ardent dans son cœur, qu'il crut pouvoir le communiquer à tous les hommes.

In foco l'amor mi mise, disait-il ; l'amour m'a mis dans la fournaise. « O doux Jésus ! dans tes embrassements donne-moi la mort, mon amour ! Mon cœur se fond, ô amour, amour, flamme de l'amour [1]. »

Pour goûter les délices mystiques de cet amour auquel il conviait les masses perverties, il eût fallu avoir son âme, et la foule resta à ses passions terrestres. Alors quelques disciples de saint François rêvèrent une intervention divine en faveur de sa doctrine et prêchèrent un évangile nouveau.

Il est écrit dans l'*Apocalypse,* au chapitre XIV : « Je vis un ange qui volait dans le milieu du ciel, tenant l'Évangile éternel pour l'annoncer à ceux qui sont sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple. » Quel était cet Évangile éternel ? N'était-ce pas l'assurance d'une autre révélation, d'une initiation plus complète aux mystères de la vie future, de la réalisation dans le temps de cette promesse de saint Paul : « Nous voyons maintenant comme en un miroir et dans l'obscurité ; mais plus tard nous verrons face à face. Je ne connais que partiellement, mais alors je connaîtrai pleinement. »

1. V. J. Görres. *Der heilige Franciskus von Assisi, ein Troubadour.*

Déjà la première génération chrétienne, celle qui avait entendu les apôtres, croyait qu'elle ne disparaîtrait pas avant d'avoir vu commencer le règne temporel du Christ que devait suivre celui du Paraclet. Depuis saint Augustin et Scot Érigène, les enthousiastes attendirent de siècle en siècle l'avènement de la Jérusalem céleste. A la fin du XIIe siècle, un moine cistercien de Calabre où il était placé entre l'Église latine et l'Église grecque, à portée de les observer toutes deux, Joachim de Flore jugea, d'après leur décadence à l'une et à l'autre, que les destinées du christianisme étaient à la veille de se modifier. Si l'Église grecque lui semblait être une Sodome, l'Église latine était pour lui Gomorrhe [1]. On donne Joachim comme l'auteur de l'*Évangile éternel*, si tant est que ce livre ait jamais eu une existence réelle. Nulle bibliothèque n'en possède d'exemplaire, et il en est de lui sans doute comme du fameux traité *Des trois imposteurs* dont tout le moyen âge s'est indigné sans l'avoir lu ni vu. Jusque vers le milieu du XIIIe siècle, les ouvrages vrais ou apocryphes et la doctrine de Joachim de Flore ne furent connus que d'un très petit nombre de disciples, religieux de l'ordre de Flore qu'il avait fondé. On raconte que, vers 1240, un vieil abbé de Flore dont le couvent était situé entre Lucques et Pise, craignant d'être

1. Lettre *Loquens Dominus Ezechieli*, n° 58 de saint Germain.

pillé par les troupes de Frédéric II qui tenait la campagne, vint prier les franciscains de Pise de prendre en garde les ouvrages de Joachim de Flore. Les théologiens du couvent de Pise lurent les livres qui leur étaient confiés et en furent vivement frappés. Joachim y annonçait l'apparition d'un ordre composé d'hommes détachés de tous les biens terrestres, épris de pauvreté et de sacrifice, qui domineraient d'une mer à l'autre et jouiraient de la vision du Père. Les franciscains jugèrent que c'était leur ordre qui était prédit. Le général des mineurs Jean de Parme, Barthélemi Ghiseolo et Gérard de Borgo San-Donnino, qui écrivit l'*Introduction à l'Évangile éternel,* acceptèrent et commentèrent les prophéties joachimistes. L'Église du Christ et le saint-siège de Rome devaient tomber en 1260 pour faire place à une église nouvelle et à un autre enseignement. Après le règne du Père et du Fils, disaient-ils, allait venir le règne du Saint-Esprit. L'Évangile éternel succéderait à l'Évangile des apôtres, comme celui-ci avait succédé à l'Ancien Testament.

L'Ancien Testament, œuvre du temps où opérait le Père, c'était la clarté des étoiles; le Nouveau Testament, œuvre du temps où opérait le Fils, est comme la clarté de la lune; l'Évangile éternel de l'Esprit sera comme l'éclat du soleil. Il y a eu l'âge de la loi et de la crainte; puis celui de la foi et de la grâce; il y aura celui de l'amour. Du vestibule, après avoir pénétré dans le saint du temple, on entrait

dans le saint des saints. L'humanité cueillerait des lis après des roses et des orties. L'ère de la liberté s'ouvrait pour les âmes, qui avaient passé successivement par celles de l'esclavage et de la servitude filiale.

Saint François était devenu pour les joachimistes le messie de la troisième révélation, qui allait peut-être fonder la religion franciscaine. « Le Christ, disaient-ils, n'a rien fait que François n'ait fait, et François a fait plus que le Christ[1] ». C'était une véritable révolte contre l'Église établie : « L'intelligence du sens spirituel des Écritures n'a pas été confiée au pape, s'écriaient-ils encore ; ce qui lui a été confié, c'est seulement l'intelligence du sens littéral. S'il se permet de décider du sens spirituel, son jugement est téméraire, et il n'en faut pas tenir compte. Les hommes selon l'esprit ne sont pas tenus d'obéir à l'Église romaine, ni d'acquiescer à son jugement dans les choses de Dieu. Les Grecs ont bien fait de se séparer de l'Église romaine ; ils marchent plus selon l'esprit que les Latins et sont plus près du salut. Le Saint-Esprit sauve les Grecs, le Fils opère le salut des Latins, le Père éternel veille sur les juifs et les sauvera de la haine des hommes sans qu'ils aient besoin pour cela d'abandonner le judaïsme. » Les infidèles mêmes à leurs yeux étaient moins éloignés que les Latins de l'Évangile éternel, et l'on rapportait que

1. Le Clère, *Discours*, t. I.

Joachim de Flore avait désapprouvé les croisades pour cette raison[1].

Ce fut la sévère discipline et la rigueur scolastique de l'Université de Paris qui firent échouer la révolution dont l'Église était menacée. Guillaume de Saint-Amour et Gérard d'Abbeville combattirent avec fureur les doctrines joachimistes. L'évêque de Paris dénonça au pape Alexandre IV l'*Introduction à l'Évangile éternel* qui fut brûlée à Anagni.

Cette lutte en faveur de l'intégrité de la foi chrétienne avait passionné le Paris universitaire, s'il faut s'en rapporter aux sentiments de joie naïve que fait éclater Jean de Meung dans le *Roman de la Rose :*

Et se ne fut la bonne garde
De l'Université qui garde
Le chief de la Chrestienté,
Tout eust été bien tourmenté
Quand, par maulvaise intention,
En l'an de l'incarnation
Mille et deux cents cinq et cinquante,
N'est homs vivant qui m'en démente,
Fu baillé, et c'est chose voire,
Pour prendre commun exemploire,
Ung livre de par le grand diable
Dit l'Évangile perdurable...

En Italie, où ne s'était pas acclimatée l'étroite théologie scolastique de Paris, on était plus indulgent pour la liberté de penser, même en matière

1. J. Wolf, *Centenarii*, p. 497.

de foi. Joachim avait été de son vivant fort honoré des papes Lucien III et Clément III. Il fut après sa mort placé dans le paradis par Dante, qui a consacré son don de prophétie :

> Il calavrese abate Giovacchino,
> Di spirito profetico dotato [1].

Gérard di Borgo san-Donnino mourut, il est vrai, en prison, condamné au *pain de tribulation et à l'eau d'angoisse;* mais Jean de Parme, bien que resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie aux espérances de l'Évangile éternel rentra en grâce auprès de l'Église. Deux papes songèrent, dit-on, à le faire cardinal. Des miracles s'opérèrent sur sa tombe et il fut placé parmi les bienheureux.

1. *Paradis,* ch. XII, 140.

CHAPITRE III

LA DÉMOCRATIE

I

Le génie romain qui était unitaire, mais non symétrique comme le nôtre, avait laissé subsister les institutions municipales des cités italiotes. La république leur permettait de se gouverner par elles-mêmes dans tout ce qui ne touchait pas aux intérêts généraux. Qu'importait à Rome que Cære et Véies continuassent à gérer leurs revenus, à régler selon leurs rites les cérémonies du culte et à édicter des lois de police locale! Les municipes survécurent aux invasions. Les chefs hérules ou goths étaient obligés de compter davantage avec des citoyens groupés et animés d'un esprit public qu'avec des paysans dispersés dans la contrée. Ils ne voulaient pas d'ailleurs détruire la société romaine, mais la restaurer au contraire et la reconstituer en fondant en une seule nation les Romains et leurs barbares qu'ils essayaient de civiliser. C'était le rêve de Théodoric qui croyait l'avoir réalisé

quand il disait : « Le Romain imite le Goth et le Goth suit le Romain. »

Dans l'Italie devenue frontière suivant la belle expression de Montesquieu, les villes ne savaient plus quel était leur maître, de l'empereur ou du barbare. L'esprit d'initiative et d'indépendance dut ainsi se développer chez les citoyens obligés de ne compter que sur eux-mêmes. La politique d'Othon le Grand et de ses successeurs de la maison de Saxe favorisa les libertés, et la lutte entre l'Église et l'empire leur permit de croître à l'aise.

Le plus souvent, les évêques, comtes de la ville, appuyèrent les revendications de la municipalité pour essayer d'affranchir leur propre autorité de celle de l'empereur, jusqu'à ce que bientôt les souvenirs toujours vivants du droit romain réveillés à Bologne par l'enseignement d'Irnerius eussent fourni à la liberté des armes légales. Ce qui contribua surtout à former les mœurs publiques en Italie, ce fut la corporation.

Elle datait d'aussi loin que le municipe. Plutarque en attribue l'organisation à Numa et cite huit associations de métiers qu'il aurait fondées. Ces groupements avaient pris une grande importance politique dans les derniers temps de la république et exerçaient une influence considérable dans les luttes du Forum. Un certain nombre de *sodales* réunis en collège se promettaient un concours réciproque et créaient ainsi une armée électorale disciplinée et redoutable. A Pompéi on a trouvé des

inscriptions qui jouaient le rôle de nos affiches et recommandaient aux suffrages le candidat de tel ou tel collège d'ouvriers. César supprima le plus qu'il put de ces collèges, et, après lui, les empereurs veillèrent à empêcher qu'il ne s'en formât de nouveaux. Sous Néron, à la suite d'une bataille entre Pompéiens et Nucériens, pendant les jeux donnés à Pompéi, les collèges illégaux formés dans cette ville furent dissous, et Trajan ne permettait pas à Pline de créer une corporation de pompiers à Nicomédie; mais on ne pouvait détruire l'esprit d'association des Romains. Les collèges de métiers se retrouvent sous le bas-empire avec des attributions financières qui les font confiner à la politique. On voit dans le code théodosien qu'ils étaient chargés pour l'État du recouvrement de l'impôt prédial.

Les rois barbares respectèrent les corporations comme ils avaient conservé les institutions municipales. Ils avaient besoin d'artisans habiles qu'elles leur fournissaient pour leurs constructions, pour l'ornement de leurs palais et de leurs églises, pour les habiller à la romaine, eux et leurs officiers, puisqu'ils avaient adopté la chlamyde et la chaussure peinte. Au XIe siècle, on comptait encore à Rome les antiques *scholæ* des portefaix, des défenseurs de candidats, du Lion, du Dragon, des Saxons, des Francs, des Frisons. A Venise, à Ancône, à Ravenne, à Gênes, on trouve aussi des associations solidement organisées. A Milan, dès l'année 1066, les métiers sont divisés par *contrade* ou quartiers.

Dans les statuts de 1286, chaque *art* occupe son quartier respectif avec ses gonfaloniers, ses capitaines, ses consuls et ses anciens, élus par tous les associés. A Milan, en 1198, plusieurs arts instituent la *credenza* de Saint-Ambroise, une commune dans la commune avec son trésor et sa juridiction.

II

La vie corporative fut un apprentissage de la vie civile et politique. Elle enseigna aux hommes à se gouverner eux-mêmes, à compter les uns sur les autres, à faire valoir leurs droits, à les défendre contre les attaques et les empiétements, à former des ligues, à contracter des alliances, à s'essayer sur une petite échelle à la pratique des magistratures et aux combats de la place publique, car la corporation, cette puissante association de liberté et de protection ultra-légale comme la caractérise Augustin Thierry, fut aussi, en Italie du moins, l'école des partis et des factions.

« Depuis un temps immémorial, dit Mérimée dans ses *Études sur l'histoire romaine,* toute cité italiote comptait deux partis hostiles l'un à l'autre. Presque partout, c'était la vieille querelle des patriciens et des plébéiens; ailleurs la fraction qui

s'était déclarée pour les Carthaginois s'était perpétuée dans un parti hostile à Rome, tandis que leurs adversaires avaient gardé le souvenir des récompenses qui avaient payé l'attachement de leurs ancêtres à la république [1]. »

Les divisions qu'avait soigneusement entretenues la politique romaine se continuèrent sous des noms nouveaux dans chaque ville d'Italie, pendant tout le moyen âge. Les familles nobles cantonnées au milieu de la cité, à l'abri de leurs palais qui sont des citadelles, excitent des troubles pour s'emparer du pouvoir. Elles animent le menu peuple contre la grosse bourgeoisie ou défendent celle-ci contre lui. Nobles et plébéiens se battent contre les bourgeois. A Milan, cette *credenza* de Saint-Ambroise, soutenue par les nobles, tient en échec la *Società de' Gagliardi*. On voit en présence à Reggio les *Mazzaperlini* et les *Scopozati ;* à Brescia, la ligue de Saint-Faustin en face de celle de Brighella, le Jacques Bonhomme italien [2]. Les ligues ont leurs magistratures de partis, avec leurs capitaines et leurs officiers. Elles proscrivent pour leur propre compte et règnent à côté de la seigneurie, le pouvoir légal. On s'exile, on se menace, on se bat

1. On peut penser que ceux-ci, restés éblouis de la grandeur romaine longtemps encore après sa chute, sont devenus les Gibelins, fidèlement attachés aux successeurs des Césars, et que le parti hostile à Rome, épris d'indépendance et d'autonomie, donna naissance aux Guelfes, ennemis de l'empire.

2. Jules Zeller, *Histoire d'Italie*.

dans les carrefours, sur les places publiques, au seuil des maisons.

Enfermés dans les murs d'une étroite cité, les adversaires étaient sans cesse animés par la vue les uns des autres. C'étaient les jalousies et les rancunes de la province s'exerçant sur les questions les plus passionnantes de la politique : le gouvernement et l'avenir de la patrie, puisque la patrie était contenue tout entière pour les citoyens « dans l'enceinte où ils entendaient sonner tierce et none ».

On en vient aux mains à la rencontre et la rue se transforme en champ de bataille. Ammirato nous a conservé le tableau de Florence à la fin du XIIe siècle : « Partout on n'entendait plus que le bruit des armes. On se guettait ; on se tendait des embûches. L'épée à la main, on chassait l'homme comme on chasse le sanglier. Nul ne traversait les rues barricadées qu'avec circonspection, en portant ses regards de droite et de gauche, car des portes, des fenêtres, des terrasses, tombait comme une pluie de pierres et de flèches. D'une maison, d'une tour, d'un toit à l'autre, dès qu'apparaissait une tête partaient les projectiles ; pour qu'ils eussent plus de portée, on dressait des machines à l'imitation des anciens. Pour être moins exposé, on tentait de sortir la nuit ; mais c'était l'heure des guets-apens. Toute sécurité avait disparu au sein même de la famille. Sans scrupule, le beau-père faisait sa fille veuve ; le gendre, sa femme

orpheline. Le père, quand son fils rentrait le soir, ne savait pas s'il devait voir en lui un ami ou un ennemi. Derrière les rideaux, sous les couvertures du lit conjugal, on redoutait encore la trahison et la mort [1]. »

L'histoire des luttes civiles diffère peu dans les différentes villes d'Italie. Ce sont d'abord les factions aristocratiques se disputant le pouvoir et l'influence. Chacune d'elles fait appel aux classes inférieures pour se fortifier contre sa rivale, jusqu'à ce que ces nouvelles venues, leurs alliées, étant bientôt plus puissantes qu'elles deux, elles s'unissent en vain pour leur résister. C'est ensuite le conflit des différentes factions de la démocratie victorieuse, que termine le triomphe éphémère de la démagogie, à laquelle met fin le césarisme.

Le petit noble et le bourgeois enrichi qui jalousent les familles illustres *(optimates)*, détentrices de toutes les magistratures, revendiquent une part dans le gouvernement, et, comme on ne veut pas la leur donner, ils renversent les anciens possesseurs et prennent le pouvoir pour eux seuls.

Mais ce second parti, étant plus nombreux que le premier, ne peut donner satisfaction complète à toutes ses créatures ni par conséquent les retenir unies par la solidarité des intérêts. Il se divise en deux nouveaux partis : d'un côté, ceux qui, contents

1. Ammirato, L. I, accr. t. I, 1777.

de leur portion du butin, n'aspirent plus qu'à remplacer l'aristocratie qu'ils ont bannie et à reprendre ses maximes à leur profit; de l'autre, ceux qui, moins avantagés, accusent leurs anciens alliés d'oublier leurs doctrines et de trahir les intérêts qu'ils avaient mission de servir au pouvoir. A Florence, ce sont les guelfes noirs contre les guelfes blancs. Ils l'emportent; mais, pour combattre, il leur a fallu le renfort de la plèbe, qui, elle aussi, demande son salaire. Après la lutte de ceux qui ont trop et de ceux qui veulent davantage, la lutte avec ceux qui n'ont pas. Quand le peuple gras a détruit l'aristocratie féodale, et que le peuple maigre a succédé au peuple gras, les *ciompi*[1] s'emparent à leur tour de la cité, brûlent, pillent et saccagent jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli par le gouvernement d'un seul. C'est le *ricorso eterno delle cose umane* dont parle Vico, et l'on acclame alternativement chaque parti qui triomphe.

« Quand j'étais enfant, dit Gino Capponi, que je revenais de l'école vers 1363, je me souviens d'avoir entendu crier par mes petits camarades qui en sortaient avec moi : *Vivano le berrette!* Vivent les barrettes, ce qui voulait dire : Vivent les hommes de bien et dignes! *E muojano le foggette!* A bas les bonnets, c'est à dire à bas les artisans et les gens de peu! Mais, en 1378, ce cri changea

1. Mot corrompu du français *compère,* par lequel on désignait le bas peuple au temps du duc d'Athènes, qui lui avait donné pour enseigne un agneau.

et l'on disait : *Vivano le foggette e muojano le berrette*[1] !

III

Une seule république d'Italie échappe à cette fatalité historique : Venise. On dit, il est vrai, qu'elle n'a pas été exempte de troubles et d'agitations, mais que sa politique les cachait soigneusement à l'Europe et en a enseveli jusqu'au souvenir.

On a compris de bonne heure, à Venise, l'importance pour un gouvernement d'avoir la balance de l'opinion en sa faveur. Après les révoltes provoquées par la clôture du Grand-Conseil, le doge Pierre Gradenigo fit distribuer dans toute la chrétienté une relation apologétique et très circonstanciée des événements.

Dans sa lettre satirique aux Vénitiens, vers 1470, Benedetto Dei prétendait qu'il s'était produit plus de révolutions à Venise que dans les quatre villes les plus turbulentes réunies et que Gênes, Bologne, Pérouse et Citta di Castello, n'avaient pas, dans leur histoire, le quart des bouleversements que révéleraient les annales secrètes de Venise. Il n'en est pas moins sûr qu'une seule classe, celle des

1. *Ricordi di Gino di Neri Capponi,* Rerum ital., t. XVIII.

patriciens, a su se maintenir au pouvoir pendant quatorze siècles.

C'est que les patriciens de Venise étaient à la fois nobles et marchands. Il n'y eut pas dans la république de classe intermédiaire devenant plus riche que l'aristocratie et qui, jalouse de celle-ci, pût s'allier à la plèbe pour la renverser. Les traits de ressemblance sont nombreux entre Venise et l'Angleterre, qui a aussi conservé pendant de longs siècles son gouvernement aristocratique : mêmes sages maximes dans les deux peuples, qui comprennent la nécessité de maintenir à l'intérieur le calme, la stabilité et l'union pour conserver la richesse du pays; même répugnance aux nouveautés, même indifférence pour l'amélioration d'une constitution sur les changements de laquelle nul ne songe à spéculer; c'est ailleurs, c'est au delà des frontières, que le citoyen de Venise, comme le citoyen anglais, a placé ses ambitions et va chercher fortune. Il n'est pas enfin jusqu'à la tradition de donner asile aux conspirateurs de l'étranger que l'Angleterre n'ait empruntée aux Vénitiens. Ils obtenaient ainsi d'en être épargnés.

IV

L'antithèse de Venise fut Florence. Aucune histoire n'a été plus agitée que la sienne, aucune

nation n'a plus travaillé à faire des constitutions. « Athènes et Lacédémone, législatrices et civiles, disait Dante s'adressant à Florence, donnèrent un faible exemple en comparaison de toi, qui crées des institutions si fines que ce que tu as établi en octobre n'arrive pas à la moitié de novembre. Combien de fois, en ce temps, as-tu changé de lois, de monnaies, de magistratures, de mœurs, et renouvelé tes membres! Si tu t'en souviens, si tu vois clair, tu verras que tu ressembles à un malade qui, sans repos sur sa couche, change de place pour combattre sa douleur. » Plus d'une nation moderne, atteinte de la même maladie que Florence, peut s'appliquer encore les paroles de Dante. « Les maux que nous souffrons, dit Quinet, l'Italie les a épuisés ; les questions qui nous agitent, elle les a traversées ; révolutions politiques et sociales, guerres de classes, combats séculaires des bourgeois et des ouvriers, proscriptions du peuple par la noblesse, de la noblesse par le peuple, des riches par les pauvres, des pauvres par les riches[1] ».

Nulle part les haines de classes n'ont été aussi vivaces et aussi persistantes qu'à Florence et dans les villes qui suivaient sa politique. En France, la lutte du tiers-état contre la noblesse a été sanglante, mais n'a duré que quelques années. La bourgeoisie de Florence n'a jamais désarmé contre les nobles.

1. *Révolutions d'Italie,* introduction.

On les déclara inhabiles au gouvernement; on les força de changer leurs noms, d'entrer dans les boutiques ou de renoncer à la vie publique. On accorda comme faveur à ceux qu'on ne redoutait pas, de sortir du rang des nobles et d'abandonner leur parenté. Pour punir un plébéien, on le fit grand, et pour punir un grand, on le fit ultra-grand. Le registre de la noblesse était toujours ouvert. On y inscrivait quiconque troublait l'ordre public, qu'il eût commis un vol, un homicide ou un inceste, aussi bien que s'il était soupçonné d'aider les nobles dans leurs entreprises ou d'adhérer à leur cause.

Il en était de même dans la plupart des autres villes guelfes. A Lucques, le témoignage d'un *popolare* contre un *grande* avait de la valeur devant la justice; celui d'un *grande* contre un *popolare* n'en avait pas. Un *grande* qui accusait un *popolare* sans pouvoir prouver son accusation était puni comme calomniateur; un *popolare* qui agissait de même envers un *grande* n'encourait pas de châtiment. La noblesse était hors la loi.

La haine des Gibelins contre les Guelfes n'était pas moins farouche et moins passionnée. Elle avait éteint en eux tout sentiment de patriotisme. Quand ils rentrèrent à Florence, après leur victoire de l'Arbia, ils voulaient anéantir la ville, et il ne se trouva que le seul Farinata degli Uberti pour s'y opposer :

« J'étais seul, dit-il à Dante, là où il fut proposé

par chacun de détruire Florence, et c'est moi qui la défendis à visage découvert [1]. »

Cette aversion des deux partis s'exprimait jusque dans les moindres détails de la vie et par des recherches parfois les plus puériles. On ne voulait avoir rien de commun avec ses adversaires politiques. Habitations, gestes, couleurs de vêtements, lieux de réunion et de promenade, tout diffère entre les deux factions. Les maisons de l'une ont trois fenêtres de front; celles de l'autre deux seulement. Les créneaux guelfes sont rectangulaires; les merlons gibelins se terminent en forme de pyramides. On prête serment ici en levant l'index, là en levant le pouce. On est pour l'empereur ou le pape, selon que l'on porte les plumes du chaperon à gauche ou à droite, qu'on cultive des roses blanches ou des roses rouges, qu'on coupe les pommes de travers ou perpendiculairement.

V

La démocratie devait périr par l'exagération de son principe. Le triomphe de la plèbe en dégoûta le peuple. Les charges publiques déchurent bientôt

1. *Enfer,* ch. x. Florence a élevé, il y a peu d'années, une statue à Farinata, dans la galerie des Offices, en face de celle de Dante, son interlocuteur de l'enfer.

de leur prestige quand on vit Michel Lando, un cardeur de laine, porté au palais de la Seigneurie, en mauvais souliers et sans bas, quand le boulanger, le teinturier et le cordonnier furent faits prieurs, qu'un lainier et un cabaretier eurent été envoyés en ambassade à Charles Durazzo et qu'il eût fallu faire une loi pour empêcher quiconque n'avait pas obtenu six fèves au scrutin d'aller manger à la Seigneurie, tant la populace, attirée par l'amitié de ses pareils admis au gouvernement, accourait chaque jour en foule « affamée et vorace », à la table des seigneurs[1]. On ne se défend jamais, malgré l'esprit égalitaire, de la fascination qu'exercent les classes supérieures et du désir de les imiter. Si les bourgeois avaient envié aux nobles les fonctions publiques, c'était précisément à cause de l'éclat et du brillant que ceux-ci avaient donnés à leurs magistratures. Ils aspiraient à les y supplanter, comme ils s'efforçaient de leur ressembler par l'élégance et les belles manières, pour devenir des nobles à leur tour en acquérant les apanages de la noblesse. Il en fut autrement lorsque l'idée de pouvoir cessa pour la bourgeoisie d'être liée à l'idée d'aristocratie. Les emplois perdirent tous leurs attraits à ses yeux en tombant entre les mains de gens de rien. On en vint au mépris de la politique, même à Florence. L'aristocratie, éloignée des affaires, avait mis en recommandation la cul-

1. Stefani, *Ist. fior.* rub., 885 et 887.

ture des arts, des sciences et des lettres. Le goût de la bourgeoisie changea comme le sien. Le luxe et les plaisirs de l'esprit furent préférés à l'honneur de loger à la Seigneurie en compagnie d'un collègue artisan. On considéra que le bonheur était de se vouer sans trouble aux jouissances de l'art ou de l'étude, et comme ce qui vaut l'estime des hommes, c'est d'être réputé heureux, l'objet de leur admiration changea avec leur conception du bonheur. Des connaissances, du talent, un beau loisir, de grands biens dont on faisait un usage intelligent et généreux semblèrent plus enviables que d'avoir part au gouvernement et furent plus vantés. Les lettres et les arts devinrent le seul intérêt national et public. Une statue, un tableau, un poème eurent pour les Italiens plus d'importance que telle bataille où se décidait le sort de l'indépendance italienne.

Pandolfini[1] exprime le dégoût et le mépris de la politique et des politiciens qu'on retrouve de nos jours dans la haute société américaine : « Oh! sottise des hommes, s'écrie-t-il, qui estiment tant d'être précédés par les trompettes et de marcher avec le bâton, qu'ils y sacrifient leur vrai repos et leur liberté! » Et il fait ainsi le tableau de tous les désagréments de la vie publique : « Se soumettre à celui-ci, marcher à la queue (*fare coda*) de celui-là, afin de l'emporter sur les plus dignes, au moyen

1. Ou plutôt J.-B. Alberti. *Governo della famiglia.*

des sectes, des coteries ou des conjurations, et vouloir faire du pouvoir une boutique *(volere lo stato come bottega)*, le réputer sa richesse et la dot de ses filles [1], lutter contre une partie des citoyens et mépriser l'autre... » — « Les emplois sont pleins de périls, de malhonnêtetés, d'iniquités et manquent de solidité, parce qu'il y a de la honte à les mal conduire, parce que le commandement y est préféré à la vraie dignité ; parce qu'il faut plutôt ordonner que conseiller. C'est une vie d'injures, de hauteurs, de soupçons, de malaises, de fatigues et de servitude. Vous êtes enveloppé du brouillard de l'envie, des nuages de la haine, de la foudre de la vengeance, et emporté par tous les vents. Les employés de l'État ne sont que des serfs publics. Il faut s'assembler, recommander, se livrer à mille pratiques, prier l'un, répondre à l'autre, servir celui-ci, contrarier celui-là, complaire, rivaliser, insulter, s'incliner, ôter son capuchon, et donner tout son temps à ces belles œuvres sans en recueillir une seule amitié solide en compensation des inimitiés infinies que l'on s'attire. C'est une vie pleine de mensonges, d'attrapes, d'ostentations, de vanités et de fausses pompes. L'amitié ne dure qu'autant que l'intérêt, et, dans la nécessité, personne n'observe plus ni sa foi ni sa parole. Vous êtes assailli de perpétuelles réclamations, de doléances, d'innombrables accusations, de reproches,

1. Excellente définition du politicien...

de blâmes et de séditions. Autour de vous rôdent des hommes avares, querelleurs, importuns, injustes, indiscrets, turbulents, insolents. Ils vous remplissent les oreilles de soupçons, l'âme de cupidité, l'esprit de doute, de peur et de haine. Il faut abandonner sa boutique, ses affaires pour servir les caprices et l'ambition des autres. »

VI

Les hautes classes qui ne voulaient plus songer qu'à jouir de leurs richesses et les classes moyennes qui n'étaient occupées que d'en acquérir, ne pouvaient cependant se désintéresser tout à fait de la politique. Elles s'impatientaient des agitations de la rue qui gênaient leurs plaisirs ou leurs affaires, s'inquiétaient de voir un peuple, sans cesse armé sous ses gonfalons, toujours prêt à paraître sur la place publique, au premier cri de : *Viva il popolo !* jeté par la fenêtre de la Seigneurie. Dès longtemps fatigués de l'esprit de caste, des ambitions de famille, du conflit et de l'empiétement des pouvoirs les uns sur les autres, de l'intrigue des nobles dépossédés, de la menace des exilés errant à l'étranger pour apprendre « l'art du retour », les riches avaient en vain cherché un remède à toutes

ces agitations dans l'institution des podestats, magistrats étrangers à la cité par leurs origines, leur famille et leurs intérêts qu'on chargeait de l'administrer pendant un espace de temps déterminé. On espérait tenir ainsi en équilibre les différents partis ; mais insulté par l'aristocratie, à la merci de la faction qui l'avait fait venir, le podestat se trouvait bientôt sans force et sans autorité, aux prises avec l'anarchie universelle.

Le petit peuple, lui aussi, commençait à s'apercevoir que, si quelques-uns des siens tiraient profit des changements de régimes, sa condition générale n'en était guère améliorée. Il ne s'échauffait plus à ces querelles sur des mots désormais vides de sens pour lesquels il s'était si souvent battu. Que lui importaient ces révolutions après lesquelles on fait des réformes, dit Machiavel, non dans l'intérêt du plus grand nombre, mais pour l'affermissement et la sécurité d'un parti ! Il se trouvait être d'accord avec les riches pour réclamer la fin des agitations et aspirer au gouvernement d'un homme qui fût supérieur aux factions, qui pût élever sa pensée à des considérations plus hautes que les chefs de parti et gouverner enfin l'État au lieu de l'exploiter.

Les écrivains politiques de ces temps expriment cette opinion commune à tous. Æneas Sylvius envie ces heureuses villes impériales d'Allemagne où l'existence n'est pas empoisonnée par des confiscations de toute sorte, par les violences des auto-

rités et des factions [1]. Guichardin remarque que la république n'accorde la liberté « qu'à ses citoyens propres », tandis que la royauté est plus commune à tous [2]. Machiavel tourne aussi avec complaisance ses regards vers les tranquilles monarchies qui avoisinent l'Italie. Il dit que, si l'on ne voit pas en France et en Espagne « autant de désordres qu'en enfante chaque jour l'Italie, il ne faut pas l'attribuer aux vertus qui leur sont en grande partie étrangères, mais à la présence d'un roi dont le bras maintient l'union dans l'État et aux institutions non encore corrompues qui les régissent [3]. »

1. Æneï Sylvii. — *Apologia ad Martinum Mayer*, p. 701.
2. *Opere inedite. — Considerazioni intorno ai discorsi del Machiavelli.*
3. *Discours,* l. I. 55.

CHAPITRE IV

LA TYRANNIE

Les poètes tragiques prenaient pour héros des rois et des empereurs. Ceux-là seuls auxquels obéissait un peuple leur paraissaient pouvoir donner le spectacle de passions qui n'eussent pour contrainte que la fierté et la vertu d'une grande âme. Pour être véritablement maître de soi, il leur semblait qu'il fallût d'abord l'être de l'univers.

Le commun de l'humanité est en effet assujetti à des obligations qui restreignent l'exercice de son libre arbitre et ne laissent à son indépendance qu'un champ bien limité pour se mouvoir. Que reste-t-il pour la volonté ou le caprice quand on a fait la part des sanctions de la loi, de la faiblesse de nos moyens d'action, de l'influence des milieux, des obligations de la profession, de la morale qu'on prêche à l'école du peuple et qui, au dire de Retz, diffère de celle qu'on enseigne aux grands?

La masse des hommes ne se plaint pas de ses lisières. Si elle souffre, c'est au contraire parce que quelques-unes se sont brisées et que d'autres se sont relâchées. Dépouillée des institutions hérédi-

taires, abandonnée par les doctrines du passé, elle cherche en vain une tutelle et une direction.

Ce sont

> l'anime triste di coloro
> Che visser senza infamia e senza lodo;

elles sont la force et la soudure des sociétés. C'est le ciment que le maçon jette entre les pierres, le gravier qu'il met sous le pavé. Mais, du milieu de ces natures négatives, il s'en élève parfois en qui une force personnelle impétueuse demande une expansion complète et un plein épanouissement. Elles sont rebelles au frein et brisent leurs entraves. Si on leur oppose une barrière, elles la renversent d'un élan furieux ou s'y écrasent. Impatientes de l'autorité et de la puissance d'autrui, elles ne peuvent rien souffrir devant elles, et César a livré le secret de ces âmes, en disant qu'il aimerait mieux être le premier dans une bourgade des Alpes que de sentir un seul homme au-dessus de lui dans Rome.

Le plus souvent et par bonheur pour l'humanité, cette haine de toute dépendance produit seulement des cyniques et des misanthropes, qui se bornent à fronder ou à déplorer un ordre social où la place manque à leur orgueil; mais, quand de tels esprits joignent à leur inquiétude superbe l'activité, l'énergie, l'audace, ils deviennent des chefs de parti et tentent de se rendre maîtres de l'État; car, pour que leur personnalité se développe

à son aise, elle a besoin de supprimer celle des autres. Il n'y a de liberté pour eux que dans leur despotisme.

En Italie, c'est la liberté ainsi comprise qui fit les tyrans du XIVe et du XVe siècle. S'enivrer de sa force, rester seul debout au milieu d'un peuple agenouillé et tremblant, sentir son être agrandi de la somme des volontés captives et de la multitude des âmes confisquées, faire de son bon plaisir la loi suprême, se persuader à soi-même comme on l'a persuadé aux autres que les fantaisies les plus folles et les plus criminelles de son arbitraire sont par excellence le Bien et le Juste; s'élever au-dessus de la morale, de la nature et de la raison comme on s'est élevé au-dessus des hommes : ce fut pour les tyrans l'exercice de leur liberté. *Impune quælibet facere id est regem esse.* Cette définition de Salluste, qu'Alfieri a prise pour épigraphe du traité la *Tyrannie*, est à la fois celle de leur indépendance et de leur autorité telles qu'ils les réclamaient.

Elle contient tout le droit public et résume toute la doctrine gouvernementale des tyrannies italiennes.

I

Les longues agitations qui secouèrent l'Italie à la fin du moyen âge permirent à quiconque était

audacieux d'aspirer à la souveraineté. « L'Italie, disait Dante, est pleine de tyrans et tout manant qui intrigue est pris pour un héros. » La politique ombrageuse des villes rendait facile aux particuliers entreprenants et hardis l'accès du pouvoir, en surveillant jalousement ceux que leur naissance, leurs biens et le crédit de leur famille pouvaient y appeler. Les républiques n'étaient en garde que contre les princes. Elles leur faisaient la guerre avec d'autant plus d'acharnement que leurs prétentions étaient plus justifiées, leurs forces plus considérables. Au contraire, de petits seigneurs turbulents, des gonfaloniers brouillons, des condottieri habiles à faire valoir leurs services et à vanter leurs exploits, eurent mille occasions d'acquérir de l'autorité et de gagner la faveur populaire. Ils embrassaient un parti, appelaient à eux les mécontents et les ambitieux, se posaient en adversaires du régime existant ou de la secte dominante; puis, quand prévalait la faction dont ils étaient les chefs, ils se trouvaient maîtres de la ville et du territoire. Les partis en étaient arrivés à ne plus pouvoir se passer d'un tyran à leur tête, et toutes les fois que s'élevait dans l'État une lutte de la haute bourgeoisie substituée à l'aristocratie, contre le parti démocratique, celui-ci se donnait des tyrans, et leurs rivaux se voyaient obligés de faire de même pour agir avec plus d'autorité et d'énergie.

Quand un aventurier victorieux s'était acquis quelque réputation par ses succès, son énergie,

sa bravoure, il voyait bientôt des villes voisines se ranger sous son autorité, pour lui demander de rétablir chez elles l'ordre et la justice. C'était se mettre dans la position d'un pays conquis; mais elles y mettaient en même temps la ville qui avait servi de berceau à la grandeur du tyran. En devenant en effet le chef de plusieurs États confédérés, le condottiere parvenu se rendait indépendant de chacun d'eux en particulier, puisque, dès qu'il s'en trouvait un qui essayait de secouer le joug, il se servait de la coopération de tous les autres pour le ramener à l'obéissance. Les troupes payées pa toutes les villes n'appartenaient plus à aucune d'elles, et n'étaient en réalité que les prétoriens du tyran. Il confisquait aussi à son profit les biens des rebelles, qui autrefois revenaient à la communauté. Ainsi put-il acquérir de grandes richesses avec lesquelles il pratiquait la corruption, fomentait des troubles dans les États qu'il voulait gagner à sa cause et récompensait le dévouement à sa personne.

II

Burckhardt donne Ezzelin de Romano pour le premier tyran qui apparaisse dans l'histoire d'Italie. « Jusqu'à lui, dit-il, toutes les conquêtes et toutes les usurpations du moyen âge avaient eu

pour prétexte un droit d'hérédité réel ou prétendu, ou bien d'autres droits, ou elles avaient été la suite de luttes entreprises contre les infidèles et les excommuniés. Ezzelin essaye au contraire de fonder un trône par des massacres généraux et par des cruautés sans fin, c'est-à-dire par l'emploi de tous les moyens sans autre considération que celle du but à atteindre[1] ». Pourtant Ezzelin était, comme son père et son grand-père, souverain héréditaire de Romano, et s'il s'est emparé de Vérone, de Vicence, de Padoue et de Brescia, on peut alléguer que c'est en vertu du vieux droit de conquête exercé par un prince qui agrandit ses États. Les condottieri eux-mêmes, qui reçoivent des terres en récompense ou en payement de leurs services, seront regardés comme investis de la souveraineté par une personne souveraine qui leur a conféré ses droits et leur a communiqué sa puissance. C'est ainsi que Grégoire IX avait donné à John Hawkwood les villes de Bagnacavallo et de Cotignola[2]. Les véritables tyrans italiens, ce sont les simples particuliers qui s'élèvent au trône par la seule audace, sans qu'aucun pouvoir régulier intervienne comme donateur ou consécrateur. Peu importe qu'on ne soit pas de race princière; souvent même il n'est pas besoin d'être noble. Un ancien laboureur comme

1. *Die Cultur der Renaissance in Italien.*

2. Les condottieri avaient besoin d'un lieu sûr, d'une place forte où prendre leurs quartiers d'hiver et cacher leurs provisions de guerre.

forte
eurs provisio

le premier Sforza peut fonder une dynastie; une enseigne de droguiste devient le noble blason des Médicis et les pilules ou les ventouses qui y sont peintes se transforment en balles guerrières. On prétend aujourd'hui que Castruccio Castracani était d'une grande famille gibeline de Lucques; mais Machiavel, dans son roman historique, fait de lui un enfant trouvé, cédant ainsi au goût italien du temps qui se complaît à donner aux héros une origine obscure et à placer en opposition l'humilité de leur entrée dans la vie avec la grandeur à laquelle ils parviennent par leur ruse et par leur énergie. « Dans notre Italie amoureuse de nouveauté, où il n'y a rien de stable, ni aucune monarchie de vieille date, dit Æneas Sylvius, il n'est pas rare de voir des valets se changer en rois. » *Novitate gaudens Italia nihil habet stabile, nullum in eâ vetus regnum, facile hic ex servis reges videmus*[1]. C'est le cas d'un certain Tremacoldo, d'abord garçon meunier, puis domestique des Vestarini, seigneurs de Lodi, qui le nommèrent capitaine sur son air martial. Sozzini, héritier des Vestarini, séduisit sa fille. Tremacoldo s'en plaignit. On lui répondit qu'on avait fait trop d'honneur à sa fille et à lui. Sur ce mot, Tremacoldo appelle sa troupe aux armes, s'empare du palais, jette ses maîtres dans le cachot où ils laissaient mourir de faim leurs prisonniers et les fait périr de la même mort. Il se

1. *De dictis et factis Alphonsi. Opera edit.* 1538, p. 251.

proclame seigneur de Lodi et se maintient pendant six ans au pouvoir.

On pourrait dire des tyrans italiens ce qu'on a dit de nos politiciens contemporains : ils s'élevaient, parce que rien ne leur résistait; ils tombaient, parce que rien ne les soutenait. Quelque espérance que le peuple eût conçue de leur avènement, il perdait ses illusions assez vite pour s'amuser de leur chute, sitôt qu'elle survînt. Partout, en Italie, on professait la même philosophie sceptique que le peuple de Rome. En demandant au Saint-Esprit un meilleur règne que le précédent, on le priait pour qu'il ne durât pas aussi longtemps :

Daci un papa miglior, Spirito santo,
Che ci ami, tema Iddio, ne campi tanto.

En général, les tyrans restaient populaires tant que la fortune les favorisait. On aimait en eux la supériorité de l'intelligence, le courage, l'absence de scrupules et l'adresse à tisser une fraude. Habiles dans l'action et dans le conseil, ils avaient avec cela l'air noble et la mine fière. Beaux, élégants, restés, quand ils ne sont plus jeunes, droits et vigoureux par la pratique des exercices du corps, ouverts à toutes les choses de l'esprit, curieux de tous les raffinements de la magnificence, sachant louer comme il convient un sonnet imité du *Petrarchino* ou la prose latine d'un humaniste, répondre par un mot piquant à une harangue, dire

leur avis sur un camée antique ou sur un bronze florentin, ils réalisent l'idéal du caractère italien. Tel fut César Borgia. A son retour de l'expédition d'Imola et de Forli, le peuple se pressait sur son passage. « Les mères joyeuses, dit un panégyriste, sortaient sur le seuil pour l'acclamer, et les jeunes filles se mettaient à la fenêtre [1]. » Quand François Sforza entra dans sa capitale, le peuple le porta à cheval dans la cathédrale, sans lui laisser mettre pied à terre. Il était, dit Burckhardt, « au plus haut point selon le cœur du xve siècle [2]. » Pie II raconte que, « lorsque le célèbre condottiere vint à Mantoue, en 1459, pour assister au congrès des princes, on l'aurait pris, à cheval, pour un jeune homme, malgré ses soixante ans : il avait une majesté imposante ; il était calme, affable ; il offrait la réunion la plus complète des avantages extérieurs et des dons de l'esprit [3] ».

Pétrarque trouvait que les tyrans étaient parés comme des autels aux jours de fête, et Villani disait qu'ils se faisaient voir comme on montre des reliques. Mais la pompe était pour eux un instrument de règne. C'était un moyen de gouvernement que les entrées triomphales, les cortèges splendides au bruit des cloches sonnant à toute volée, à travers les rues tendues de tapisseries d'Arras, sous des arcs enguirlandés de fleurs et de feuillage, que

1. Justolo, *Panégyr*.
2. *Cultur*.
3. Pie II, *Comment.*, III, p. 130.

ce qu'il fera et projettera : à la place de l'homme et de sa volonté, il y a un fanatisme et un fatalisme incarnés sous ses traits. La volonté agit, libre et asservie en même temps dans un continuel entraînement, et le mouvement des libres esprits humains devient un tourbillon furieux de fatalisme aveugle comme les vents. » C'est la substitution d'un démon à l'âme d'un homme qui fut une des superstitions de l'Italie au moyen âge. Tyrans et terroristes lancés à la poursuite de l'absolu ressemblent à ce frère Albéric et à ce Branca d'Orio, dont le poète de *la Divine Comédie* rencontra les âmes en enfer, tandis que leur corps, occupé par un esprit du mal, se mouvait encore sur la terre.

Ezzelin de Romano, qui mérita bien son surnom de féroce, croyait servir la cause de la justice suprême en se faisant le fléau de l'humanité. C'était un prince d'une valeur brillante, d'un génie étendu, animé d'un sincère désir du bien public ; mais, quand il vit que ses intentions étaient méconnues, que la ruse et la passion conspiraient ensemble contre lui, que des ligues se formaient entre les habitants d'une même ville pour empêcher l'exécution de ses lois, que les châteaux et les cités donnaient asile à des meurtriers et à des brigands, il fut pris de fureur contre la malice des hommes ; il se mit en hostilité ouverte contre ses peuples et se considéra comme un instrument de Dieu pour punir les péchés de l'Italie.

On raconte de lui un trait qui nous fait bien con-

naître le caractère du personnage. Il n'avait pas seulement décrété qu'il n'y aurait plus de crimes dans ses États, il avait aussi décidé que ses sujets devaient écarter de leur esprit le soupçon même qu'on en pût commettre. Un paysan se présente un jour devant lui, accusant son voisin de lui avoir volé des cerises. L'inculpé soutient que le vol était impossible, parce que les cerisiers du plaignant sont entourés d'une haie d'épines qui en défend l'abord. Quelle fut la sentence d'Ezzelin? Ce fut le plaignant qu'il condamna, pour s'être plus fié à ses mesures de précaution qu'à la justice[1]. N'avait-il pas commandé la sécurité?

Bernabo Visconti aussi avait aimé la justice, mais il la voulait si rigoureuse qu'elle était arbitraire. Il fit pendre un certain Guillaume Crivelli, parce qu'il n'avait pas donné le compte exact à une femme qui lui avait vendu deux chapons[2].

Galéas-Marie pardonnait aux criminels pour de l'argent et accusait les riches de délits imaginaires pour avoir occasion de les dépouiller. Ne subsistait-il pas cependant chez lui quelque trace d'une nature généreuse et comme un vague sentiment des devoirs d'un souverain, quand, sollicité par une vieille femme, il s'indigna contre le prêtre qui refusait d'enterrer son mari parce qu'elle n'avait pas de quoi le payer? Mais quelle farce sinistre,

1. *Cento novelle antiche.* Carlo Gualteruzzi. Florence 1782, Tome II, page 112.

2. *Annal. Mediol. sc.*, page 796.

lorsqu'après avoir obligé le prêtre à dire l'office des obsèques, auquel il assiste avec recueillement, il le fait garrotter et ordonne qu'on le descende dans la fosse avant le cadavre !...

IV

On a observé que le sentiment insipide de notre conservation, que la jouissance négative d'exister sans souffrir, sont susceptibles de s'aiguiser par la vue de la destruction ou des tourments d'autrui. Les premiers crimes des tyrans pouvaient être de leur politique, et non pas de leur cœur, comme dit Catilina; mais, si effroyable que soit cette constatation, on prend le goût du meurtre à force de tuer, et des hommes en sont arrivés à se délecter de carnage, comme l'horrible proconsul Joseph Lebon qui, trempant son sabre dans le baquet où coulait le sang de la guillotine, et l'en retirant rouge et fumant, s'écriait : « Comme j'aime cela ! » Bien vite blasés sur toutes les voluptés, les tyrans trouvaient encore d'abominables plaisirs dans le spectacle de la torture qu'ils infligeaient. Il ne leur suffisait plus d'être seuls libres au milieu d'un peuple esclave; ils étaient seuls à ne pas souffrir pendant que hurlaient et soufflaient autour d'eux les malheureux auxquels on brisait les os.

Les cités qui n'avaient pas de gouvernement po-

pulaire ou que ne protégeaient pas de solides institutions municipales semblent avoir été, pendant le XIVe siècle, sous le coup d'une véritable terreur qui se prolongea dans certaines parties de l'Italie jusqu'à la fin du siècle suivant. La *Chronique de Bergame*[1] rapporte des détails affreux de barbaries commises pendant les dissensions et les guerres civiles de cette époque en Lombardie. A Brescia, on vendait publiquement de la chair humaine chez les bouchers. Les villes prises étaient abandonnées au pillage pendant plusieurs jours. Quand leur légitime possesseur y rentrait après les avoir reconquises sur l'usurpateur, elles étaient plus cruellement traitées encore. Le cardinal Robert, des comtes de Genève, l'indigne légat du vertueux Grégoire XI, remplissait de supplices les cités qu'il ramenait sous l'autorité du Saint-Siège. Il fit passer au fil de l'épée les habitants de Césène, que les insolences et les cruautés de ses soldats avaient poussés à la révolte. Vieillards, enfants, prêtres, moines, femmes grosses, tout fut égorgé. Aucun couvent de religieuses ne fut épargné par la soldatesque effrénée, qui finit par renverser les églises et les maisons.

Avec de pareilles mœurs politiques, la passion sanguinaire des tyrans ne pouvait avoir de contrepoids dans l'opinion publique. La coutume justifiait leurs plus cruels caprices, et leur férocité, comme

1. Dans Muratori, tome XVI.

l'a remarqué Alfieri, était en proportion de celle de leurs sujets.

A Milan, Bernabo Visconti défend la chasse sous peine de mort et prétend donner à son ordonnance un effet rétroactif. Il poursuit ceux qui, pendant les quatre années précédentes, avaient pris ou même mangé des sangliers ou des cerfs[1]. Un jeune homme raconte avoir tué en songe un sanglier. Aussitôt Bernabo lui fait couper une main et crever un œil pour ce crime imaginaire. Il lui semblait avoir accordé tout ce qu'il devait à une bonne justice distributive en ne le tuant pas. N'était-il pas encore plus clément que Denys de Syracuse, qui fit mourir Marsyas pour avoir rêvé qu'il l'assassinait ?

Bernabo rendit un décret faisant défense à ses fonctionnaires de réclamer leur traitement s'ils ne pouvaient prouver avoir conduit à l'échafaud un voleur de lièvres. Il entretenait cinq mille chiens pour ses chasses et nul dans Milan n'en pouvait posséder que lui. Le chenil qu'il leur avait fait construire s'étant trouvé trop étroit pour les loger tous, il en répartit un grand nombre chez les citoyens, surtout chez les aubergistes des environs de la ville, avec injonction de les nourrir et de les soigner. Tous les quinze jours, on devait les présenter à un bureau d'inspection appelé *uffizio de' cani*. Si les chiens paraissaient maigris, on punissait le gardien

1 Muratori, *Chron. P. Azari*. 1374.

pour les avoir mal nourris ; s'ils étaient trop gras, on le punissait pour les avoir rendus impropres à la chasse. Que si, enfin, on avait le malheur de les laisser mourir, il en allait de la confiscation des biens. Franco Sacchetti raconte la fâcheuse aventure d'un abbé chargé de l'éducation de deux chiens d'Angleterre qui gagnèrent le rouvieux. D'abord frappé d'une amende de quatre florins, il en est exempté à la condition de répondre à quatre questions insolubles. Un meunier avisé s'offre à subir l'épreuve à sa place et, vêtu de l'habit de l'abbé, il s'en tire par des subtilités. Bernabo découvre la supercherie. Il donne l'abbaye au meunier et envoie l'abbé au moulin, où il demeura jusqu'à la fin de son règne. Ce n'est là qu'une innocente facétie, et le tyran n'était pas toujours aussi accommodant. Il avait ses lunes, et l'on courait parfois risque de la vie à se trouver sur son passage, quand il n'était pas d'humeur à rencontrer du monde.

Son frère, Galéas-Marie, avait imaginé un supplice qui durait quarante et un jours pour les magistrats qui l'avaient trahi. « L'intention du seigneur, dit la sentence, est que l'on commence avec eux doucement et graduellement. » *Quod de magistris proditoribus incipiatur paullatim.* Après chaque torture, Galéas ménage charitablement au patient un jour de repos. *Reposetur.* On lui écorche les pieds, puis on le fait marcher sur des pois secs ; on l'applique au chevalet ; on lui arrache un œil

de la tête; on lui coupe le nez; tout cela, à deux jours d'intervalle invariablement, jusqu'à ce qu'au trente-neuvième jour il ne reste plus du patient qu'un tronc sans bras ni jambes et une tête mutilée à laquelle on a cependant laissé un œil pour voir jusqu'à la fin l'œuvre du bourreau. *XL die reposetur*, dit la sentence. Le lendemain seulement la roue terminait l'agonie. Et c'est ainsi que beaucoup de personnes moururent, de 1362 à 1363.

Jean-Marie-Galéas, qui avait aussi des chiens comme Bernabo, les avait dressés à la chasse à l'homme. Il les lançait sur les passants, sur les enfants dans les rues, s'amusant à les voir déchirer, dévorer, se disputer entre eux, des lambeaux de chair vivante dans une horrible curée chaude.

Il punissait de mort, non pas une velléité de résistance ou de rébellion, mais la simple expression d'un vœu, une prière, une supplication, si humble qu'elle fût. Un jour, rentrant dans Milan après une émeute, il trouve deux ou trois cents vieillards et enfants entassés sous le porche de l'église Saint-Étienne qui, en le voyant, se mettent à crier : « La paix ! la paix ! » Ces mots signifiaient pitié, grâce, miséricorde; mais ils parurent au tyran un dernier accent de liberté. Il précipite sa troupe sur les enfants et les vieillards qui sont massacrés jusqu'au dernier. A la suite de ce fait, un édit fut promulgué, défendant sous peine de la corde de prononcer les mots de *Paix* et de *Guerre*. Dans la liturgie, au lieu de *pacem*, on mit partout

le mot *tranquillitatem* comme indiquant un état plus passif.

Un prêtre qui avait prédit à Jean-Marie qu'il mourrait au bout de onze ans fut condamné à mourir de faim. Petrin da Castello, qui avait échangé quelques lettres avec une maîtresse du duc, eut les deux mains coupées. Pietro Drago fut enfermé dans un cercueil et enterré tout vif. Un paysan qui avait tué un lièvre fut forcé de le manger cru avec peau et poil, et en mourut. Le tyran assistait à toutes les exécutions, charmé de la vue des tortures et du meurtre.

A la fin du xve siècle encore, Sienne avait pour maître un certain Pandolphe Pétrucci dont le divertissement favori était de faire rouler des blocs de pierre du haut du mont Amiata, pour écraser au hasard ceux qui passaient en bas [1].

V

Il était des tyrans débonnaires qui n'aimaient pas à verser le sang; mais il ne s'en trouvait pas qui ne fussent avides d'argent et n'eussent recours à tous les moyens pour s'en procurer. Le titre de souverain les obligeait à de grandes dépenses. Il

1. Burckhardt. *Cultur.*

fallait tenir l'état d'un prince, si petit que fût leur domaine. Leurs quelques milliers de sujets devaient suffire à l'entretien d'une cour. A eux de payer pour la suite d'honneur, pour les officiers chargés d'administrer la ville et le territoire, pour les majordomes, les chambellans, les pages, les estafiers qui vaquent aux soins intérieurs du palais; pour les professeurs, les légistes, les ingénieurs, les peintres, les sculpteurs, les tapissiers, les copistes, les miniaturistes, les maîtres de danse, les astrologues. « Ces princes, quoique pauvres, dit Machiavel, voulaient vivre dans le faste et, contraints de se livrer à de nombreuses exactions, ils les multipliaient sous toutes les formes. Une de leurs pratiques les plus perfides consistait à faire des lois pour prohiber certaines actions; ensuite ils étaient les premiers à fournir des facilités pour les enfreindre, et laissaient les coupables dans l'impunité jusqu'à ce qu'ils eussent vu leur nombre se multiplier; alors ils prenaient le parti de venger l'outrage fait aux lois, non par zèle pour la justice, mais dans l'espoir d'assouvir leur cupidité en s'enrichissant par des amendes[1]. »

Au XVe siècle, la tyrannie devient en général moins insupportable. Les domaines agrandis des tyrans leur assurent des ressources plus considérables, qui les dispensent de recourir pour s'enrichir aux procédés d'autrefois. Enfin ils tiennent

1. *Discours*, liv. III, chap. XXIX.

compte davantage de l'opinion publique et s'efforcent de se concilier la faveur populaire. Machiavel nous raconte de quelle habile façon son héros favori, César Borgia, sut accorder ce souci avec la cruauté qui lui était nécessaire pour affermir sa domination. « La Romagne, acquise par le duc, nous dit-il, avait eu précédemment pour seigneurs des hommes faibles qui avaient plutôt dépouillé que gouverné, divisé plutôt que réuni leurs sujets; de sorte que tout ce pays était en proie aux vols, aux brigandages, aux violences de tous les genres. Le duc jugea que, pour y rétablir la paix et l'obéissance au prince, il était nécessaire d'y former un bon gouvernement. C'est pourquoi il y commit Messer Ramiro d'Orco, homme cruel et expéditif, auquel il donna les plus amples pouvoirs. Bientôt, en effet, ce gouvernement fit naître l'ordre et la tranquillité, et il acquit par là une grande réputation. Mais ensuite le duc, pensant qu'une telle autorité n'était plus nécessaire, et que même elle pourrait devenir odieuse, établit au centre de la province un tribunal civil, auquel il donna un très bon président, et où chaque commune avait son avocat. Il fit plus : sachant que la rigueur d'abord exercée avait excité quelque haine, et désirant éteindre ce sentiment dans les cœurs, pour qu'ils lui fussent entièrement dévoués, il voulut faire voir que, si des cruautés avaient été commises, elles étaient venues, non de lui, mais de la méchanceté de son ministre. Dans cette vue, saisissant

l'occasion, il le fit exposer un matin sur la place publique de Césène, coupé en quartiers, avec un billot et un coutelas sanglant à ses côtés. Cet horrible spectacle satisfit le ressentiment des habitants et les frappa en même temps de terreur[1]. »

Il est incontestable que le gouvernement de César Borgia fut un progrès sur celui des petits tyrans romagnols qui l'avaient précédé, et Machiavel a raison de prendre parti pour une tyrannie non moins scélérate sans doute, mais sachant du moins administrer, pacifier les peuples et se les attacher par des ménagements que les autres n'avaient pas connus.

VI

Pétrarque traçait ainsi le portrait idéal du prince : « Tu dois être, écrivait-il à François de Carrare, seigneur de Padoue, non le maître de tes sujets, mais leur père ; tu dois les aimer comme tes enfants, que dis-je, comme toi-même. Tu dois aussi leur inspirer de l'affection pour toi, non de la crainte, car la crainte engendre la haine. Tes armes, tes satellites, tes soudards, tu peux les tourner contre l'ennemi ; contre tes sujets, tu ne peux rien avec une garde du corps, ce n'est que par la bien-

1. *Le Prince,* chap. VII.

veillance que tu peux les gagner[1]. » Pétrarque lui recommande d'être libre et indépendant des courtisans, de régner sans faste et sans bruit, de pourvoir à tous les besoins, de créer et d'entretenir des églises et des édifices publics, de veiller à la police des rues, et ici le poète ouvre une parenthèse pour lui signaler les porcs qui se vautrent dans les rues de Padoue, où ils effrayent les chevaux. Le devoir du prince, continue-t-il, c'est de dessécher les marais, de favoriser la production du vin et des céréales, de faire rendre partout une exacte justice, de fixer et de répartir les impôts de telle sorte que le peuple en reconnaisse la nécessité et voie que le prince puise à regret dans la bourse d'autrui, de travailler au soulagement des pauvres et des malades, de protéger les savants, de vivre avec eux dans l'intérêt de sa gloire future.

Plus d'un tyran sans doute, même au XIV[e] siècle, s'efforça de prendre modèle sur ce tableau. Il établit des fondations pour l'enseignement et la bienfaisance, des universités, des monts-de-piété, des hôpitaux, des hospices pour les enfants trouvés, des maisons de retraite pour les vieillards, des institutions d'assurance sur la vie. Il creusa des canaux et des ports, éleva des halles au blé et des marchés, fit fleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce. On a dit de Frédéric de Montefeltro et

1. *Epistolæ seniles,* lib. XIV, 1.

de ses successeurs à Urbin : « Ils bâtirent de beaux édifices, favorisèrent la culture du sol, vécurent dans le pays même et payèrent une foule de serviteurs; le peuple les aimait[1]. » Quand Frédéric passait dans les rues, on se jetait à ses genoux devant lui en criant: *Dio ti mantegna, signore!* Ainsi le peuple se consolait de la *periculosa libertas* perdue; mais l'Italie produit plus qu'aucun pays de ces âmes fortes qui ne savent pas se plier au joug. Qui peut tout doit tout craindre, et le tyran expiait son pouvoir absolu par l'anxiété continuelle.

Un solliciteur, l'homme qui s'approche de lui pour lui demander une grâce, pour remettre un placet, pour donner un avis, est peut-être un assassin. Ludovic le More tenait à distance ceux qui venaient lui présenter des requêtes. Il était séparé d'eux par une barre, ce qui obligeait les gens à parler très haut pour se faire entendre, dit un annaliste[2]. Il ne se fiait à personne et quand, après les échecs qu'il essuya, son frère le cardinal Ascanio lui proposa de défendre jusqu'au bout la citadelle de Milan, il refusa : « Monseigneur, pardonnez-moi si je n'ai pas confiance en vous, lui dit-il, bien que vous soyez mon frère. »

Le dernier Visconti, Philippe-Marie, demeure invisible dans le château de Milan. Toute personne

1. Franc. Vettori, dans *Archiv. stor.* Append., tome VI, page 321.

2. *Diario ferrarese*, dans Muratori, chap. XXIV.

qui y entre est minutieusement surveillée. Il est défendu de stationner près d'une fenêtre, de peur qu'on ne puisse faire des signes avec le dehors, et ceux qui devaient faire partie de son entourage étaient soumis à une série d'épreuves. Dégoûté d'une vie sur la conservation de laquelle il fallait toujours veiller, quand il fut mort en laissant se refermer une plaie et en refusant de se faire soigner, son corps, dit Muratori, fut exposé sous le dôme au milieu de toutes les décorations funéraires, et ses sujets, qui n'avaient pu le voir de son vivant, eurent tout le loisir de le contempler mort.

VII

Les craintes du tyran sont justifiées, tout est permis contre lui, comme tout lui est permis contre le peuple. Boccace le dit expressément : « Contre lui je puis employer les armes, les conspirations, les espions, le guet-apens, la ruse[1]. » On le frappe partout où on le rencontre, dans son palais, dans la rue, dans l'église ; dans l'église surtout, parce qu'on y trouvait la famille réunie. Les habitants de Fabriano tuèrent leurs tyrans, les Chiavelli, pendant une grand'messe. Le massacre commença au signal convenu, quand le prêtre prononça ces mots

1. *De casibus virorum illustrium,* liv. II, chap. XV.

du *Credo : Et incarnatus est.* A Milan, Jean-Marie Visconti fut assassiné à l'entrée de l'église de Saint-Gothard, Galeas-Marie Sforza dans l'église Saint-Étienne, et Ludovic le More n'échappa aux poignards des sicaires qu'en entrant dans l'église Saint-Ambroise par une autre porte que celle où ils l'attendaient. Ce fut enfin dans la cathédrale de Florence que les Pazzi attentèrent à la vie de Laurent et de Julien de Médicis au moment où la cloche de la messe sonnait pour l'élévation. Il ne semblait pas aux fanatiques que ce fût profaner l'église ni insulter au saint mystère. « Il s'agissait, comme le dit encore Boccace, d'une œuvre sacrée, nécessaire. » Ils pensaient avec lui « qu'il n'y a pas de sacrifice plus agréable à Dieu que le sang des tyrans ».

CHAPITRE V

LA GUERRE

I

C'est par un raffinement aristocratique et chevaleresque qu'on est convenu de ne pas se parler sur le terrain dans une affaire d'honneur et que les officiers de deux armées en présence se saluent courtoisement quand ils vont parlementer. Mais l'homme primitif, l'homme livré à ses instincts naturels, fait comme les héros d'Homère. Il menace et insulte son ennemi avant de le frapper. A la guerre par le fer et le feu, le peuple ajoute volontiers une guerre de défis, de sobriquets et de railleries. Ce fut partout au moyen âge un des caractères de la lutte des villes entre elles, ainsi qu'en témoignent ces vieux dictons qui ne sont pas tout à fait oubliés encore dans nos provinces de France et dont on se lardait mutuellement de cité à cité. Les rivalités de clochers auxquelles mit fin de bonne heure la constitution de l'unité française furent

plus longues en Italie. Chez nous, la noblesse et la royauté, supérieures aux passions populaires, avaient pris en mains la direction des affaires et leurs vues embrassaient de trop vastes objets pour s'arrêter à de mesquines querelles. En Italie au contraire, en Lombardie et en Toscane, c'était la bourgeoisie qui dominait et elle apportait son esprit de détail, son humeur toujours un peu ombrageuse dans le champ d'ailleurs très borné de la politique où elle se mouvait. A défaut de l'ambition des rois, c'est la susceptibilité des gens de petit métier qui troublait la paix.

Dans les premiers siècles du moyen âge italien, on se fait la guerre sans autre prétexte ni motif qu'une offense qu'on a ou qu'on croit avoir reçue. C'est ainsi que les Florentins entrent en campagne contre ceux de Pistoie parce qu'il y avait sur le mont Carmignano dépendant de cette ville deux bras de marbre tournés vers Florence, le pouce de chaque main entre l'index et le médius; ce qui s'appelait faire la figue. Pise et Florence se brouillèrent pour un petit chien. Florence avait envoyé un ambassadeur à Rome pour le couronnement d'Honorius III. Un cardinal avec qui causait cet ambassadeur voit qu'il regarde son petit chien et dit qu'il lui en fait présent, s'il peut lui être agréable. Le lendemain le cardinal ne pense plus à l'incident et donne le chien à l'ambassadeur de Pise. Sur ces entrefaites, celui de Florence arrive pour prendre possession du chien. On se querelle

et voilà la guerre allumée. Les Bolonais prennent à cœur l'enlèvement d'un seau par les Modénais. On négocie entre les deux villes, et Bologne offre de céder la terre de Grevalcore si on veut lui rendre le seau; mais les citoyens de Modène s'y refusent fièrement[1] et l'on en appelle à la fortune des armes.

« Un messager, raconte Tassoni, trottant sur un méchant cheval de louage épaulé et boiteux, tire de sa poche une pancarte contenant la déclaration d'hostilité et l'affiche sur un vieux peuplier qu'autrefois saint Géminien avait planté de sa propre main devant la porte de la ville[2]. » Le peuple de Modène fait semblant de ne pas se soucier de l'ultimatum; il tourne en raillerie les menaces, dédaigne de réparer les brèches des murailles et de curer les fossés, affecte l'indifférence et la sécurité. Mais, en sous main, il écrit en Allemagne à l'empereur une relation des faits et le prie de lui envoyer un secours. Il ordonne, en secret également, que la milice tant du plat pays que des montagnes se tienne prête ; il conclut une ligue d'un an avec le peuple de Parme et de Crémone, lève des troupes de fantassins et de cavaliers dans la ville. Après quoi, il s'abandonne entièrement au divertissement du bal et des festins. L'insouciance des Modénais était la réponse au mauvais cheval du

1. On le conserve encore à la ghirlandina de Modène.
2. La *Secchia rapita,* ch. II.

messager bolonais. C'était une façon pour les deux villes de dire à l'autre : « Tu ne me fais pas peur. »

Souvent on commençait un siège en jetant dans la ville un âne mort. « En un moment, continue le poète de la *Secchia rapita*, les fossés furent bordés tout à l'entour, les machines pour attaquer furent dressées et, au premier coup d'une des plus grandes, fut lancé un âne avec son bât[1]. » Une fontaine de Modène a pris son nom de l'âne qui y est tombé. Quand les assiégeants étaient forcés de lever le siège, c'est encore par l'injure de l'âne qu'ils se consolaient. Après avoir lancé des pierres et des ordures dans la place, les catapultes y envoyaient un âne mort ferré d'argent et coiffé d'une mitre, pour signifier que c'était là le pontife et le chef qui convenait à la ville. Si l'on n'avait pas de machines ou si l'on n'avait pu approcher la ville d'assez près pour s'en servir, on pendait trois ânes en vue des murailles avec un écriteau au col, portant le nom des trois principaux citoyens de la ville.

En 1260, après un combat indécis devant Sienne, les Florentins sont forcés de se retirer. Ils avaient élevé une tour sur un tertre en face de la ville pour y placer leurs cloches de combat. Ils enlèvent leurs cloches, remplissent la tour de terre, en murent la porte et plantent au sommet un olivier. C'était encore une injure que l'arbre de paix sur un édifice de guerre. Les Siennois, il est vrai, ne

1. Ch. IV.

paraissent pas s'en être beaucoup formalisés. Ricotti[1] dit qu'un siècle plus tard les pâles feuilles de l'olivier verdoyaient encore sur la tour. Ils auraient pu aisément arracher l'arbre après le départ de l'ennemi; mais sans doute avaient-ils voulu, en le laissant debout, témoigner du peu de cas qu'ils faisaient de l'injure des Florentins.

Un genre d'insulte assez usité était de faire un acte de souveraineté sous les murs de la ville assiégée. Les Florentins, au siège de Pise en 1256, fabriquèrent de la monnaie et frappèrent des florins au milieu de leur camp, montrant ainsi qu'ils se trouvaient chez eux sur le territoire de Pise et qu'ils y jouissaient des droits régaliens[2]. Les Lucquois armés contre les Pisans firent de même et Castruccio Castracani infligea le même affront aux Florentins sous les murs de Signa.

L'insulte la plus ordinaire dans les guerres municipales était de couper dans la campagne le pin sous lequel les habitants de la ville assiégée avaient coutume de s'assembler aux jours de fête et dont la hauteur semblait symboliser leur puissance[3].

D'autres ouvraient dans leur camp les spectacles et les jeux destinés à célébrer la victoire, pour prouver leur assurance de vaincre. On courait le

1. I. 45.
2. Villani. Liv. vi, ch. 23. Ammirato, *Histoire de Florence*, liv. vi.
3. G. Ventura, ch. 10, dans Muratori. Rer. ital. t. ii.

palio, on le faisait courir pour aggraver l'offense par les filles de joie qui étaient dans le camp. Castruccio ayant repoussé les Florentins jusque dans leur ville, donna trois courses au pied de leurs remparts : une de chevaux, une d'hommes et une de courtisanes. Philippe Villani décrit une fête de nuit célébrée en vue de Florence par les gens de Baumgarten. Les troupes par groupes de cent hommes au plus et de vingt-cinq hommes au moins, tous munis de torches, se livrèrent à toutes sortes d'évolutions, dansant, formant le cercle, s'allongeant en farandole et se passant de main en main les torches, avec des cris furieux et un grand bruit d'instruments.

C'est en vertu d'un usage espagnol analogue que Condé fit ouvrir la tranchée devant Lérida par un régiment précédé de vingt-quatre violons, et c'est aussi pour marquer le calme de son esprit et sa confiance dans les destins que Napoléon, sur les cendres de Moscou, pendant que les hordes de cosaques harcelaient ses avant-postes, rédigeait le décret d'organisation de la Comédie-Française, fixait la répartition des recettes, les droits des artistes sociétaires à une pension, la formation du comité de lecture, les prérogatives du surintendant, la part revenant à l'auteur, les entrées proportionnelles et la composition du répertoire!...

Lorsque la guerre se terminait, les conditions de paix imposées aux vaincus étaient elles-mêmes autant d'insultes. On exigeait d'eux une démarche

humiliante ou bien on leur faisait subir un affront, comme de leur arracher le haut-de-chausses et de les renvoyer chez eux, nus de la ceinture jusqu'aux pieds.

Les Siennois après la bataille de Montaperti promenèrent dans leur ville, en butte aux pierres des enfants, un ambassadeur florentin les mains liées derrière le dos et juché sur un âne, le visage tourné vers la queue, d'où pendait et traînait dans la boue le grand étendard de Florence. Les Florentins, en soldant la rançon de leurs concitoyens prisonniers, durent payer pour chacun d'eux un jeune bouc, dont le sang répandu et mêlé à la chaux vive servit à élever ou à relever la fontaine des boucs *(fonte de' becchi)* à l'embranchement des routes de Querciagrona et du Monte-Reggioni, où fut négocié le rachat.

II

On a dit des cités italiennes du moyen âge qu'elles semblaient avoir « une sorte de but mystique à atteindre, un idéal de gloire collective primant tout, qu'elles formaient un être ayant son âme propre, sa vie exclusive des vies particulières dont elle n'était que la somme et l'expression[1]. » Cette âme

1. Castelnau, *les Médicis*.

de la cité, c'était dans le *carroccio* qu'elle résidait. Il était le symbole et le temple de l'entité municipale, le palladium et l'arche sainte de la ville[1].

La première idée du carroccio était venue de la Lombardie, où les moines se faisaient suivre dans les champs, à l'époque de la récolte, d'un char surmonté d'une perche à laquelle était suspendue une cloche dont les tintements invitaient les vassaux à apporter leur tribut. Éribert, archevêque de Milan, pendant la guerre des Milanais avec Conrad le Salique, imagina d'employer ce char pour donner de la solidité à l'infanterie qu'il opposait à la cavalerie des gentilshommes. Les piétons, obligés de subordonner leurs mouvements à ceux d'un char pesant et attelé de bœufs, acquirent ainsi plus de poids, plus d'aplomb et plus de confiance en eux-mêmes. La retraite dut s'opérer plus lentement et en meilleur ordre. Sismondi fait remarquer d'ailleurs « que les bœufs ont en Italie une allure bien plus légère et bien plus prompte qu'en France, en sorte que leur marche s'accorde mieux avec celle de l'infanterie[2] ».

Le carroccio de Florence était un char à quatre roues peint en rouge et traîné par quatre paires de bœufs, couverts jusqu'aux pieds de tapis rouges. Une antenne également peinte en rouge s'élevait

1. Le Bucentaure était pour Venise une sorte de carroccio.

2. *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, chap. VI.

au milieu du char à une grande hauteur et se terminait par un globe doré que surmontait entre deux voiles blanches l'étendard communal. Plus bas, vers le milieu de l'antenne, un Christ placé sur la croix, les bras étendus, semblait bénir l'armée. Une espèce de plate-forme était réservée sur le devant du char à quelques-uns des plus vaillants soldats destinés à le défendre. Derrière, une autre plate-forme était occupée par des musiciens.

Le carroccio ne pouvait sortir de la ville que d'après un décret public et toujours accompagné de l'élite des troupes, armée de hallebardes et de lances. On tenait les conseils de guerre sur le carroccio; on y serrait la caisse militaire, la pharmacie, le butin le plus précieux. Où s'arrêtait le carroccio, là était le poste du capitaine et son quartier général. De là partait l'ordre du combat. Là était le point de ralliement; là se portaient tous les efforts de l'attaque, car la prise de ce char était le signe de la victoire. A la journée de Montaperti, où fut vaincue la démocratie florentine, Jean Passavanti voyant que le carroccio allait tomber entre les mains des Siennois, excita son fils et ses compagnons à l'imiter et se précipita avec eux au milieu des ennemis pour ne pas survivre à la ruine de sa patrie. Le carroccio était le plus beau trophée du vainqueur. A la rentrée de Castruccio à Lucques, en 1328, après ses victoires sur les Florentins, le carroccio de Florence orna son triomphe, ignoblement attelé de buffles et sa devise à l'envers.



Florence avait encore un autre char qui portait la *Martinella*, la cloche qui annonçait la guerre. A l'instant où on la déclarait, on mettait en branle la Martinella qui sonnait nuit et jour pendant un mois pour appeler les citoyens aux armes et avertir l'ennemi de préparer sa défense, car la démocratie italienne se piquait d'observer les lois de la chevalerie. En temps de paix, elle était établie au cœur de la ville, dans l'arc de la porte de la petite église Santa-Maria du *Mercato Vecchio*. La Martinella figurait aussi dans le triomphe de Castruccio; son battant en avait été arraché[1].

III

Les hommes, dit Machiavel, vont en guerre d'autant moins facilement qu'ils sont mieux chez eux. Le développement du commerce et de l'industrie, en augmentant le bien-être des habitants des villes, ne les disposait point à se mettre de bon cœur en campagne. Le riche marchand, l'artisan gagnant un bon salaire ne quittaient plus volontiers la boutique ou l'atelier pour aller soutenir la querelle de la ville au péril de leur vie. N'était-il pas d'une bonne économie politique de se conformer à la

1. Villani dit qu'on appelait aussi la *Martinella* « la Cloche des ânes ».

doctrine de la division du travail en payant une contribution pour laisser à d'autres le soin de faire la guerre? Les citoyens avaient en même temps perdu le goût des exercices militaires et ne savaient plus ni combattre, ni s'éclairer, ni supporter la marche. Une de ces milices nationales, surprise une nuit par un détachementennemi, fut massacrée sans pouvoir se défendre. Les malheureux, pour marcher plus à l'aise, avaient laissé leurs armes dans des fourgons qui les précédaient à distance.

On en arriva bientôt à se passer de ces bourgeois à l'armée. « La cinquième loi, dit Azario, le chroniqueur de Milan, en parlant des institutions de Visconti, fut que le peuple n'irait plus à la guerre, mais resterait chez lui, occupé de ses propres travaux, car tous les ans, et spécialement au temps des récoltes et des vendanges, quand les princes ont l'habitude de combattre, les peuples, en abandonnant leurs travaux, se ruinent pour assiéger des villes et il en résulte d'innombrables dommages, d'autant plus qu'on n'est pas habitué au maniement des armes. »

Ce fut aux mercenaires qu'eurent désormais recours presque exclusivement les princes et les cités pour leurs expéditions.

De tout temps, nous l'avons vu, des aventuriers allemands étaient venus en Italie pour chercher fortune. Les mémoires toscans de l'expédition du duc d'Anjou en Italie font déjà mention des *masnades* ou brigades de gens d'armes allemands.

Elles obéissaient immédiatement à leurs connétables nationaux qui pouvaient disposer d'une vingtaine de barbutes [1] ; mais le commandement en chef était toujours, quand on commença à s'en servir, entre les mains d'un capitaine, membre ou sujet de la cité, ou du moins censé national ou Italien. On ne les employa d'abord que comme renfort. Bientôt on crut ne plus pouvoir s'en passer pour soutenir les milices. La profession exclusive qu'ils faisaient des armes leur assurait un grand avantage sur des bourgeois levés à la hâte. Un général, s'il n'avait pas dans son armée un corps de ces troupes, n'osait pas prendre confiance en elle et, de leur côté, les soldats des villes doutaient d'eux-mêmes quand ils ne se sentaient pas soutenus par un corps de barbutes. Les Villani appliquent l'épithète d'*oltramontana* à la cavalerie mercenaire comme une épithète d'excellence.

On prenait à sa solde ces troupes quand on avait besoin d'elles, puis on les congédiait à la paix ; mais, comme il y avait toujours quelque guerre en Italie, dans une province ou dans l'autre, ces bandes ne restèrent jamais sans emploi et, par conséquent, ne cessèrent pas de se grossir de nouveaux arrivants venus d'Allemagne, de Hongrie, de France et d'Angleterre.

Bientôt elles purent faire la guerre pour leur

1. De *Barbuta*, casque ainsi appelé à cause de la crinière de cheval qui l'ornait. Une barbute ou lance consistait en deux cavaliers, l'un chevalier et l'autre valet.

propre compte. En 1322, cinq connétables allemands licenciés par les recteurs de Florence se joignent à Deo Tolomei banni de Sienne, et, conduits par lui, livrent le Siennois au pillage[1]. En 1339, Lodrisio Visconti se mit à la tête des gens d'armes allemands congédiés par Martino de la Scala et les mena contre son cousin en saccageant le pays depuis Vérone jusqu'à Milan[2]. Jean-Galéas Visconti avait pris à sa solde presque toutes ces troupes et s'en servait ingénieusement pour des coups de main en pleine paix sur les terres de ses voisins. Il cassait publiquement une compagnie et l'envoyait en secret surprendre quelque citadelle. Si le fait d'armes réussissait, il en profitait; en cas d'insuccès, il se réservait de désavouer la troupe en protestant qu'elle avait agi sans son assentiment et contre son gré.

Ce n'était pas encore assez de toutes ces bandes pillardes qui déjà ravageaient partout l'Italie. Le marquis de Montferrat, dans sa lutte contre les Visconti, alla engager en Provence la *Compagnie blanche* composée d'Anglais, et qui se trouvait en disponibilité par suite du traité de Brétigny. Ce fut une effroyable calamité pour l'Italie. Les maladies épidémiques marchaient derrière ces troupes, et la peste qui fit son apparition avec elles enleva, dit Azario, soixante-dix-sept mille personnes dans la seule ville de

1. G. Villani. Lib. 9, c. 182.
2. Matt. Villani, lib. I, c. 68, 69.

Milan. C'est cette compagnie qui eut pour chef le fameux capitaine John Hawkwood, l'Acuto des chroniques italiennes.

Désormais groupées autour d'un chef, les bandes étrangères forment une puissance permanente. Elles s'augmentent des recrues allemandes amenées par Werner d'Urslingen et présentent une masse de trente mille barbutes, toujours prêtes à passer au service du dernier enchérisseur. Werner est prié par les républicains de Bologne de renverser un tyran odieux, Taddeo de' Pepoli; il accepte la tâche, reçoit leur argent d'une main et de l'autre soixante mille livres que lui compte Taddeo. Après quoi, il traverse pacifiquement Bologne. La compagnie est un fief vivant qu'on se transmet et qu'on achète. Un Français, le chevalier de Montréale, ancien prieur de Saint-Jean de Jérusalem, que les Italiens appellent fra Moriale, lui donne une organisation régulière, avec des conseillers, des secrétaires, un trésorier. C'est tout un gouvernement. Des juges maintiennent la paix dans le camp. Toute espèce de brigandage est permise vis-à-vis des populations, mais le butin est partagé avec équité entre les officiers, puis vendu à des marchands qui suivent l'armée. Des femmes et des filles, prisonnières et autres, accompagnent la troupe, blanchissent le linge, moudent le grain et, chose étrange, sont rigoureusement respectées, tant régnait la discipline dans l'enceinte du camp! Les chefs avaient la main prompte et savaient vite ré-

primer tout désordre. Jean de Médicis, le capitaine des Bandes Noires [1], voyant deux de ses soldats se disputer une femme dans un partage de butin, les mit d'accord en fendant la tête à la prisonnière.

Le métier de soldat offrait alors trop d'avantages pour que les Italiens ne fussent pas tentés de l'embrasser à leur tour. Que pouvait faire de mieux le paysan dont on avait brûlé la chaumière que de se joindre à la bande dévastatrice pour incendier et piller à son tour ? L'énorme point d'appui qu'offrait une armée permanente bien constituée entre les mains d'un chef capable ne devait pas non plus échapper aux petits seigneurs italiens. Si leurs domaines étaient étroits et leur naissance médiocre, ils n'en pourraient pas moins, grâce à leurs troupes, traiter sur un pied d'égalité avec les plus grands princes. Un certain nombre de nobles qui, grâce à l'éloignement de leurs châteaux, avaient conservé leur indépendance, comme les marquis de Saluzzo, de Montferrat, de Malespina, de Cavagna, etc., se chargeaient déjà depuis longtemps de vider les querelles des villes avec leur cavalerie, moyennant des avantages qu'on leur assurait.

Au XVe siècle, les corps de gendarmerie étaient presque exclusivement composés d'Italiens [2]. Parmi cent trente condottieri rassemblés par les puissan-

1. Ainsi nommées de leur étendard noir qui portait le deuil de Léon X. On attribue aussi le fait à Hawkwood.

2. Léonard Arétin, *Commentarium de rebus sui temporis.*

ces liguées contre le duc de Milan, on n'en comptait plus que trois ou quatre des moins renommés qui fussent ultramontains[1]. Si l'on trouve encore dans les soldats de nombreux étrangers, les chefs sont Italiens. François degli Ordelaffi de Forli, les Malatesti de Rimini, Ridolfo de Verano, sont appelés pour capitaines par la République de Florence ou par le pape, à la tête des mercenaires allemands, provençaux, brabançons, armagnacs, bretons, anglais et hongrois. Albéric de Barbiano fut le grand organisateur de ces milices. Sa compagnie de Saint-Georges fut une pépinière de condottieri célèbres : Facino Cane, Othon ben Terzo, Braccio de Montone, Biordo, Sforza, Vitelli. Deux de ses élèves, Jacques Sforza et Braccio de Montone, formèrent des écoles rivales dont l'émulation se continua entre leurs successeurs : François Sforza et Piccinino. Le premier attaquait d'ensemble et emportait la victoire par masses, tandis que le second, avec ses petits corps très maniables et mobiles, harcelait l'ennemi par des attaques incessantes, sans jamais en venir à une action décisive. Autrefois amis, les deux condottieri s'étaient brouillés, et quand Braccio allait offrir ses services à un prince, Sforza se rendait aussitôt chez l'ennemi.

1. Marin Sanuto dans Muratori, Rer. ital., t. XXII.

IV

On demandait à Ridolfo de Camerino pourquoi il avait si souvent changé et fait volte-face dans la guerre des Florentins contre Grégoire X, en suivant tour à tour des partis opposés : « C'est, répondait-il, qu'il m'est impossible d'être longtemps couché sur le même côté. » Indifférents aux querelles des villes et des princes, étrangers aux passions locales, les condottieri n'avaient d'autres mobiles que leur intérêt, l'esprit de corps, l'orgueil de secte et parfois leur caprice. L'émulation qui les animait les uns contre les autres était, pour les États qui les employaient, la seule sauvegarde de leur fidélité. Elle ne les garantissait pas toujours contre la trahison. Aussi entrait-il beaucoup de méfiance dans les rapports avec les chefs de bande. On craignait presque autant leur victoire que leur défaite. « Si votre frère est homme d'armes, ne vous fiez plus à lui, » écrivait Rinaldo des Albizzi [1].

On rapporte cette anecdote bien caractéristique, sinon véridique, d'un général qui avait délivré une ville d'une invasion ennemie et que les citoyens ne savaient comment récompenser : « Tuons-le, proposa l'un d'eux, ensuite nous l'honorerons comme

1. *Commiss.* XLVI. Rin. II. 283.

le patron de la ville. » C'est l'avis qui prévalut[1]. *Sit divus dum non sit vivus.* Aussi Machiavel dit-il qu'il n'y a pour un capitaine que deux partis à prendre, quand il est vainqueur, pour n'avoir rien à craindre de la perfidie de la ville ou du prince : « Aussitôt après la victoire, qu'il vienne se mettre à leur merci, évitant avec soin toute démarche qui marquerait de l'orgueil ou de l'ambition, pour qu'on n'ait aucun soupçon contre lui; ou bien qu'il prenne avec courage le parti contraire, que toutes ses actions tendent à prouver qu'il regarde ses conquêtes comme sa propriété et non comme celles de son prince, qu'il se rende affable aux soldats et aux sujets, qu'il contracte de nouvelles alliances avec ses voisins, qu'il fasse occuper les places fortes par des troupes qui lui soient dévouées, qu'il cherche en un mot par toute sa conduite à punir son souverain de l'ingratitude dont il soupçonne qu'il pourrait user envers lui[2]. »

L'amiral Antonio Grimani suivit le premier parti. Accusé d'avoir refusé de céder le commandement en chef à son successeur, il se fit mettre les fers aux pieds avant de venir à Venise et se présenta ainsi devant le Sénat[3]. Mais les hommes, ajoute Machiavel, ne savent être ni tout à fait vertueux, ni tout à fait criminels. Combien de condottieri ont payé de leur vie de n'avoir pas osé ren-

1. Infessura dans Eccard, *Scriptores* II, col. 1911.
2. Discours, liv. I, ch. xxx.
3. *Chron. Venetum*, *Muratori XXIV*, col. 123-55.

verser le gouvernement qu'ils avaient servi, tout en le menaçant !

Giovanni Vigate, seigneur de Lodi, se tue dans une cage de bois où le seigneur de Milan l'a enfermé, Jacques Piccinino est étranglé dans une fête par Ferdinand de Naples, fra Moriale décapité par ordre du pape, Vitelli assassiné par Borgia au rendez-vous de Sinigaglia, Robert Malatesta, général de Sixte IV, tué aussitôt après sa victoire dans la guerre de Ferrare, Pietro Navarro tué par Charles-Quint après la capitulation d'Averse et Bartollomeo d'Alviano empoisonné, dit-on, par Venise pour avoir secondé les Français avec trop d'ardeur à la bataille de San Donato.

De toutes les fins de condottieri, la plus tragique a été celle de Carmagnola. Des provéditeurs vénitiens qui accompagnaient le condottiere dans son camp et qui remplissaient le rôle des commissaires de la Convention auprès des armées de la Révolution avaient conçu quelque soupçon sur sa fidélité et, à la suite de leur rapport, une décision avait été prise par le Sénat sans qu'il en transpirât rien pendant huit mois. Un jour, le conseil des Dix pria Carmagnola de se rendre à Venise pour y discuter la question de paix. Carmagnola obéit. Des honneurs extraordinaires lui furent rendus pendant le voyage. Sur son passage, les gouverneurs venaient à sa rencontre avec leurs gardes et l'escortaient jusqu'aux limites de leur province. En arrivant à Venise, il rencontra les seigneurs de nuit, accom-

pagnés de leurs officiers, qui lui firent cortège jusqu'au palais ducal. Dès qu'il y fut entré, on prévint ceux qui l'avaient suivi qu'il était inutile de l'attendre parce qu'il devait rester longtemps avec le doge; après quoi, on ferma les portes du palais. Carmagnola attendit un instant qu'on l'introduisît chez le doge; puis on vint lui dire que le prince était indisposé et ne le recevrait que le lendemain. Le général traversait la cour pour se retirer : — Seigneur comte, passez de ce côté, lui dit un patricien. — Mais ce n'est pas le chemin, répliqua Carmagnola. — Allez toujours... Au même moment, une porte s'ouvrit, des sbires parurent et entraînèrent Carmagnola dans un couloir obscur, aboutissant à un cachot : — Je suis perdu! s'écria-t-il. Trois jours après, il était amené dans la chambre des tortures pour y subir le supplice de l'estrapade; mais il était difficile de lui disloquer les membres. Il avait eu un bras cassé au service de la république. On dut se contenter de lui mettre les pieds sur un brasier. Reconduit dans son cachot, il y resta encore vingt-cinq jours; enfin le 5 mars 1432, après le coucher du soleil, le bourreau lui abattit la tête, entre les deux colonnes de la place Saint-Marc.

C'était là l'inconvénient de la profession; mais les habiles savaient parfois éviter le danger. Ils ne mouraient pas tous si tous étaient menacés. Jacques Sforza eut l'heureuse chance de n'être pendu qu'en effigie. Le pape Jean XXIII le fit peindre sur tous

les ponts et toutes les portes de Rome, suspendu à une potence par la jambe droite, comme traître vis-à-vis de l'Église. D'une main, le patient tenait une pioche par allusion à son ancienne condition de paysan ; de l'autre, un rouleau de papier avec cette inscription :

Io sono Sforza, villano della Cotignola, traditore.

Che dodeci tradimenti ho fatti alla chiesa contro lo mio onore.

Promissioni, capitoli, patti ho io rotti[1].

1. *Diarium d'Antonio di Pietro* dans *Muratori. Scrip.*, t. XXIV. « On avait pris l'habitude, en Italie, dit M. Muntz, de pourtraire au vif, sur la façade des édifices publics, les grands criminels, surtout les traîtres, et les maîtres les plus graves ne dédaignaient pas de se charger de cette tâche peu enviable. » *Histoire de l'Art pendant la Renaissance.* En 1462, Pie II fit exécuter par le sculpteur Paolo Romano deux mannequins représentant son ennemi Sigismond Malatesta et les livra aux flammes. A Florence, en 1434, les Médicis firent peindre sur les monuments les Albizzi vaincus par Andrea del Castagno qui en garda le sobriquet d'Andrea degli Impiccati (André des Pendus) ; et en 1478, les complices de la conjuration des Pazzi, par Botticelli en collaboration avec Léonard de Vinci. A leur expulsion, en 1494, les Médicis reçurent la peine du talion. Leurs portraits figurèrent à leur tour sur les monuments publics : *Populus... cunctos qui olim in Pazzianâ conjuratione adversus Medicos in pariete telonei ceu infames picti fuerant penitus delevit, novos quoque, ex Medicorum factione, ad paucos dies pingere curaverunt.* Bibliothèque Chigi. *Histoire de Tizio.* Pogge raconte une anecdote sur Ridolfo de Camerino à propos de cet usage. Les Florentins l'avaient fait peindre sur leurs murs comme un traître. Quand ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour discuter de

C'était un homme prudent et avisé qui avait conservé dans les camps son bon sens rustique et l'esprit précautionneux du campagnard. Il labourait dans une plaine, auprès de son village. Des soldats qui passaient, remarquant sa bonne mine, l'invitèrent à les suivre en lui vantant les agréments du métier. Jacques lança sa bêche sur le tronc d'un chêne en disant : « Si elle tombe, je la reprends. » La bêche s'enfonça dans l'écorce et il suivit les soldats[1]. Cette part faite au hasard, Jacques Sforza ne lui livra plus rien. Il était d'avis qu'un homme ambitieux de fournir une belle carrière ne doit pas risquer de la laisser briser par des accidents vulgaires ni aventurer ses destinées dans des occasions indignes de son courage. Il avait donné à son fils François ces trois maximes : « Ne touche jamais à la femme d'autrui ; ne frappe aucun de tes gens et, si cela t'arrive, envoie le bien loin ; ne monte jamais un cheval ayant la bouche dure ou sujet à perdre ses fers. » On raconte de Turenne un trait analogue. Il disait à un

la paix, Ridolfo se mit au lit pour les recevoir, fit fermer les fenêtres, allumer du feu (on était au mois d'août) et chargea son lit de couvertures. Les ambassadeurs étonnés lui demandèrent s'il était malade : — C'est de froid, répondit-il. J'ai été si longtemps exposé au grand air et j'ai passé tant de nuits à la belle étoile sur vos murs ! *Facetiæ*, LIII.

1. Jovius assure que, dans le particulier, les Sforza ne désavouaient pas la tradition. Les Romains n'appelaient jamais Jacques Sforza que « le paysan de Cotignola ». *Annali d'Italia*, t. IX.

enfant : « Souvenez-vous de vous tenir toujours derrière un cheval à une distance qu'il ne puisse vous blesser. Il ne vous en coûtera pas une demi-lieue de plus dans toute votre vie. »

La jalousie de ceux qu'ils servaient était du reste le principal danger de la carrière de condottiere, car le champ de bataille leur en offrait peu. Il existait une fraternité d'armes entre les gens du métier, qui les empêchait de pousser jamais leur avantage jusqu'à des extrémités bien sanglantes. Le combat était devenu pour eux un simple tour d'adresse. On devait tâcher de forcer son adversaire, par des mouvements et des dispositions habiles, à cesser l'action. Les choses se passaient à peu près comme à nos grandes manœuvres. Il s'agissait d'éviter l'effusion du sang, de faire tout au plus des prisonniers et de leur extorquer des rançons. C'est ainsi qu'à la bataille d'Anghiari, il n'y eut qu'un seul homme de tué et encore parce qu'il était tombé de cheval. Machiavel raconte qu'à la bataille de Zagonara il ne mourut que Lodovico degli Obizi et deux de ses hommes qui, tombés de cheval, eux aussi, se noyèrent dans la boue, écrasés sous leur pesante armure. Ce qui n'empêche pas un chroniqueur de dire de cette rencontre qu'il s'y fit un massacre épouvantable : *Facta fuit miserrima strages*[1]. A la bataille de Molinella, rapporte encore Machiavel, il n'y eut personne de tué ; rien

1. *Annal. Faroliv.* I. c. p. 218.



que quelques blessés et prisonniers. Il fait mention de plusieurs armées nombreuses et revenues vingt fois à la charge qui n'avaient perdu qu'un ou deux hommes. C'est pour lui un fait fort étrange, inouï même depuis cinquante ans en Italie, que la perte d'environ mille hommes, tués de part et d'autre dans une affaire très vive qu'eut le général du Saint-Siège Robert Malatesta avec Alphonse, duc de Calabre, commandant les troupes napolitaines. Pétrarque, parlant des mercenaires[1], dit que « la fourberie bavaroise provoque la mort du doigt et se joue avec elle... » — « Comme on agace les petits chiens », ajoute Leopardi dans ses commentaires.

Après la bataille, les simples soldats étaient désarmés et démontés, puis relâchés aussitôt; les capitaines et les officiers, appelés *hommes taillables*, se rachetaient à un certain prix et allaient sur-le-champ rassembler leurs compagnies, qu'ils recomposaient en entier des mêmes hommes et dont la remonte se faisait ordinairement aux frais de l'État pour lequel ils avaient combattu. L'effet de cette façon de procéder est qu'il n'y avait jamais rien de décidé et que l'État dont les troupes étaient victorieuses rencontrait pour son ambition autant d'adversaires que la veille.

On se gardait le plus qu'on pouvait dans les deux camps de remporter un avantage important qui

1. Dans la canzone : *Italia mia*.

mît fin trop rapidement à la campagne. Les troupes et les chefs qu'on envoya contre Jacques Piccinino ne craignaient rien tant que d'en être vainqueurs et, tout en le tenant enfermé dans Orbitello, ils lui faisaient passer des provisions : « S'il tombait, disaient-ils, il nous faudrait retourner à la charrue. » C'est le mot du maréchal de Biron à son fils qui avait taillé l'ennemi en pièces : « Mais, malheureux, tu veux donc que nous allions à Biron planter nos choux!... »

Certains condottieri avaient en Italie une si grande popularité parmi les troupes que celles qu'on envoyait contre eux se refusaient à les combattre dès qu'elles les apercevaient. On a vu souvent les soldats de l'armée ennemie, saisis de respect, saluer François Sforza et déposer les armes devant lui. Ils le considéraient comme le père des soldats et la gloire de la milice. Ceux qui pouvaient s'approcher lui baisaient les mains[1].

V

Les Français, quand ils vinrent en Italie, s'y prirent d'une autre méthode que les mercenaires. « Ils étaient en un sens, dit Muratori, ce qu'ils

1. Paul Jove, *Vita magni Sfortiæ,* Rome, 1539 et Corio, I, c. p. 395.

sont aujourd'hui, adonnés à la table, aux femmes, à tous les plaisirs. Arrivés à Milan, qui leur offrait toutes sortes de plaisirs, ils ne pouvaient plus en sortir; mais ils différaient de ceux de notre âge en ce qu'ils faisaient la guerre comme de Turc à More[1]. » Paul Jove dit aussi : « A cause de quoy les François se feirent tant redouter de chacun parce que l'on voyoit qu'ils ne faisoient pas la guerre humainement à la mode d'Italie; mais fort sanglantement par une cruauté barbare[2]. »

Les bandes espagnoles se firent redouter plus encore que les Français par leurs horribles excès et la terreur inspirée par le connétable de Bourbon, que l'imagination populaire rendit responsable de tous les crimes de son armée, fait de nos jours encore du nom de Borbone un épouvantail pour les petits enfants de Rome[3].

L'invention des armes à feu vint aussi changer les conditions ordinaires de la guerre. Les condottieri combattirent longtemps leur adoption par amour de l'art et de la tradition. La poudre et les balles leur semblaient la ruine de toute bravoure et de toute stratégie, à peu près comme les lettrés

1. T. IX.
2. L. I, des Histoires. Trad. Denis Sauvage.
3. Le corps du connétable a été longtemps conservé dans la citadelle de Gaëte où l'on avait le singulier usage de le changer de costume trois fois par an. Un soldat napolitain chargé de la toilette de cette momie, disait : « *Questo b... grida la notte come un diavolo si non si veste, a su tiempo...* »

jugeaient qu'avec l'imprimerie c'en était fait désormais des livres et de la littérature. Paolo Vitelli ne voulait pas d'arquebusier dans ses troupes, non plus que Frédéric d'Urbin n'eût souffert un livre imprimé dans sa bibliothèque. Il ordonnait de crever les yeux et de couper les mains aux arquebusiers ennemis qu'il faisait prisonniers « parce qu'il lui paraissait monstrueux, dit Paul Jove, qu'un vaillant et noble chevalier fût blessé et tué par un vulgaire et vil fantassin » ; et Paul Jove ajoute : « Car la cruelle manière de combattre des nations étrangères, introduite chez nous, n'avait pas encore appris au militaire italien à être sanguinaire et avide de carnage[1]. »

Les Italiens toutefois ne tardèrent pas à s'approprier le nouvel art de la guerre et devinrent des maîtres dans la balistique et la fortification. Vauban a, dit-on, fait plus d'un emprunt à Marchi, et l'on sait que le grand Frédéric avait pris de Machiavel des leçons de tactique aussi bien que de politique. L'ordre de combat du secrétaire florentin, avec bataillons de soutien sur les flancs de l'infanterie, a été — Algarotti l'assure[2] — employé à Molwitz par les Prussiens.

Ce qui manqua à l'Italie pour garder ses frontières de l'invasion, ce ne fut ni le génie ni la science, mais la discipline et l'esprit de sacrifice.

1. *Elogia.*
2. *Correspondance,* 1878, t. V. Lettre I.

C'est en cela surtout que Machiavel aurait voulu qu'elle s'inspirât de l'antiquité : « Combien, fait-il dire au vieux Fabrizio Colonna, parlant des princes et nobles de Rome, combien ils auraient mieux fait de chercher à ressembler aux anciens dans les choses fortes et rudes, dans celles qu'ils faisaient sous le soleil que dans celles qu'ils faisaient à l'ombre, et de prendre les manières de la vraie et parfaite antiquité, au lieu de celles de l'antiquité fausse et corrompue, car depuis que ces études ont trouvé des amateurs parmi nos Romains, ma patrie est déchue[1] ».

1. *Art de la Guerre,* L. I.

CHAPITRE VI

LE COMMERCE

Jadis, quand la guerre était moins expéditive et moins féroce, quand on ne combattait que pour la querelle des rois et non pour la haine des peuples, on dit qu'il y avait parfois, entre les grand'gardes de deux armées en présence, des rapports de bon voisinage. On échangeait du tabac entre soldats et l'on se donnait à goûter son pain de munition. C'est ainsi que l'Italie, sentinelle avancée de la chrétienté, en face des possessions musulmanes, eut bientôt avec elles de fréquentes relations de commerce. « Elles s'offraient à la vue des rivages de l'Italie, dit Herder, comme un jardin plein des fruits les plus rares, comme une contrée enchantée pleine de trésors[1]. »

1. *Philosophie de l'histoire de l'humanité,* liv. XV, chap. I.

I

Plus sceptiques que les dévotes populations du Nord et de l'Occident, les Italiens avaient moins d'horreur pour les infidèles. Ils s'étaient dès longtemps familiarisés avec eux. Les Sarrasins avaient occupé pendant plusieurs siècles la Sicile et les côtes méridionales de l'Italie. Ils y étaient restés en grand nombre et vivaient en fort bonne intelligence avec la population chrétienne. Frédéric II avait une garde sarrasine et entretenait à sa cour des savants arabes.

Amalfi fut la première cité commerçante qui s'éleva en Italie, sans doute parce que ses citoyens furent les plus dégagés de préjugés à l'égard des mahométans. Les Amalfitains avaient le droit de commercer librement dans tous les États du khalifat d'Égypte. Assez riches pour acheter d'un empereur grec, Léon l'Isaurien, le monopole du trafic de l'Orient, ils eurent des comptoirs dans toutes les villes maritimes de l'Islam et purent établir à Jérusalem un hôpital et une église qui furent l'origine de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pise, qui suivit de près dans sa ruine Amalfi, sa victime, avait aussi monopolisé pendant quelque temps le commerce de la Palestine, de l'Afrique et

de l'Espagne. Elle avait rempli sa cathédrale de colonnes grecques ou romaines, empruntées à tous les temples, et cinquante-trois navires avaient rapporté du mont Calvaire de la terre pour y enterrer ses morts.

Des familles d'Aquilée, de Padoue, d'Opitergium et d'Altinum, qui étaient venues chercher un refuge contre Attila dans les îles des lagunes, firent bientôt de quelques bourgades de pêcheurs la plus grande cité commerciale de l'Europe. L'esclave a été la première marchandise de l'humanité comme il a été son premier capital. Ce fut pour Venise l'objet d'un trafic fort lucratif et qui suppléait pour elle au manque presque absolu de produits qu'elle pût échanger contre ceux de l'Orient. La fondation des marches allemandes dans les provinces slaves sur les bords de l'Elbe, qui donna lieu à tant de guerres sanglantes pendant la période de la dynastie de Saxe, ainsi que les guerres des Slaves entre eux au xe et au commencement du xie siècle, fournissaient presque constamment des masses de prisonniers de guerre aux trafiquants juifs, qui les conduisaient à Venise et à Constantinople [1].

C'est par Venise qu'arrivaient en Europe les épices, les bois de teinture, le sucre du Levant, la soie, les parfums de l'Arabie, les pierreries de l'Inde, l'or et les plumes d'Afrique, les tissus de

1. Hüllmann, *Staedtewesen in Mittelalter.*

Damas et tous les objets du luxe oriental. Elle formait un point intermédiaire entre le grand empire des Francs et celui de Constantinople.

II

Les croisades augmentèrent encore les relations de l'Italie avec l'Orient. C'est de ses ports que partirent la plupart des croisés. Alors même qu'ils s'embarquaient en Espagne ou en France, ou qu'ils avaient pris la mer sur les côtes de la Frise ou de la Scandinavie, ils touchaient toujours soit à Naples, soit à Palerme ou à Messine; mais le plus grand nombre, pour diminuer la durée de la traversée, ne se confiaient aux flots qu'à Venise, à Gênes ou à Naples. Les marines italiennes transportèrent plusieurs armées, gagnèrent des sommes immenses et acquirent des possessions importantes en Orient. Des villes du Levant, des îles de l'Archipel, des royaumes entiers devinrent la propriété des villes d'Italie. A la fin du XIII[e] siècle, Venise, maîtresse de l'Adriatique, d'une partie des îles et des côtes de la Grèce, de plusieurs points du littoral et de Candie, entretenait quarante-cinq galères et trois cents de ces gros vaisseaux, presque aussi larges que longs où l'on entassait des armées de quatre mille croisés à cheval, de neuf mille écuyers et de vingt mille fantassins avec vivres pour neuf mois.

Elle avait le double de vaisseaux marchands. Ses flottes étaient montées par trente-cinq mille marins et ses seules constructions navales occupaient dix mille ouvriers.

Vers 1420, on comptait trente-six mille matelots employés sur les vaisseaux, barques, galéasses et galères de la République, et seize mille charpentiers[1]. Sabellicus, qui écrivait soixante ans après, rapporte qu'indépendamment de ceux que les négociants équipaient à leurs frais, le gouvernement entretenait quatre-vingt-quatre vaisseaux marchands, dont huit faisaient régulièrement et tous les ans le voyage de la Syrie et de l'Égypte, six celui de la Lybie, six autres celui des ports de France et de l'Océan, quatre enfin celui du Tanaïs vers les Palus Méotides.

Les Génois faisaient un commerce très étendu vers la mer Noire. Ils possédaient Kaffa sur ses côtes, fondèrent Azow, établirent des comptoirs et des factoreries en Arménie et jusque dans le fond de la Tartarie. Tripoli de Syrie, l'Égypte et surtout Tunis étaient encore leurs principaux sièges commerciaux[2].

1. Marino Sanuto, *Istoria de' duchi di Venezia*, dans Muratori, Rer. ital. t. 22, p. 959.

2. Le Génois Dominique Lercaro dit Megollo fit la guerre aux rois comme notre Ango. Admis à la cour de Trébizonde, il reçut un soufflet de la main d'un jeune page favori de l'empereur avec lequel il jouait aux échecs, et à la tête de ses galères, il bloqua la ville, jusqu'à ce qu'il eût reçu satisfaction et que le coupable lui eût été livré.

En Europe, c'était surtout à Nîmes, à Aigues-Mortes et à Majorque, que les Génois avaient des établissements importants.

Jacopo Doria donne les détails suivants sur le commerce de Gênes vers la fin du XIIIe siècle : « Les marchands génois envoyaient tous les ans cinquante à soixante-dix grands vaisseaux chargés de drogues et autres marchandises renfermées dans des ballots vers l'empire grec et sur la mer Noire, en Sardaigne, en Sicile et à Aigues-Mortes. Ce commerce n'était interrompu que depuis la mi-novembre jusqu'à la moitié du mois de février. Beaucoup d'autres navires exportaient annuellement de Gênes des cargaisons de laines et de peaux. La Sicile fournissait le sel à cette ville[1]. »

On s'est souvent demandé où les Génois recrutaient les équipages de leur flotte. Il ne semble pas qu'ils fussent dans l'usage de tirer des hommes de leurs États du Levant ni qu'ils en eussent beaucoup recruté dans les îles de la Méditerranée. C'était sans doute en Ligurie et sur les côtes de la Rivière, alors plus peuplées peut-être qu'aujourd'hui, qu'ils trouvaient la plupart de leurs matelots.

Venise avait dans ses faubourgs une population d'excellents marins. Le Pantalon mis en scène par Gozzi est de la Giudecca. « Ne saviez-vous pas de quel pays je suis, dit-il aux passagers de son navire après la tempête. Avec les gens de la

1. Muratori, script. vol. VI.

Zuecca, les bâtiments ne se perdent jamais. J'ai fait mon éducation à mes dépens. J'ai brisé un trabaccolo de Malamocco à Zara pour apprendre le métier [1]. » Mais Pantalon et ses camarades de Chioggia ne formaient que l'état-major de la chiourme ; le gros venait d'Albanie et d'Esclavonie, des côtes de l'Adriatique et de l'Archipel, où la république avait de riches et nombreuses possessions. C'est que l'on faisait une grande dépense d'hommes dans les guerres maritimes et qu'il n'en était pas des batailles navales comme des rencontres de *condottieri*. Elles étaient horriblement meurtrières et destructrices. On combattait avec le fer, les arbalètes, les machines, le canon, qui fut employé sur mer en Italie longtemps avant de l'être sur terre. Combien de vaisseaux engloutis avec tout leur équipage! Matthieu Villani rapporte que, dans un combat livré en 1353 auprès de l'île de Sardaigne, il y eut plus de deux mille Génois tués ou noyés et plus de trois mille prisonniers, dont beaucoup succombèrent aux mauvais traitements. « Le plus grand dommage que le grand turc Mahomet ait fait aux Vénitiens, dit Benedetto Dei, c'est d'avoir emmené un si grand nombre d'esclaves, ravagé, dépeuplé les côtes d'Albanie et d'Esclavonie, enlevé cette espèce d'hommes si précieuse pour les Vénitiens, celle qu'ils emploient de préférence sur leurs galères, et brûlé une si grande quantité

1. *Le Corbeau,* acte I, scène II.

de bois propre à la fabrication de leurs rames et *nalvele* dont leur arsenal avait été si bien rempli jusqu'alors[1]. »

III

L'impulsion atteignit bientôt les villes de l'intérieur. Les institutions commerciales et les règlements de métiers de Florence, Milan, Lucques, Sienne, Ravenne servaient de modèles à toute l'Italie septentrionale. En 1288, Milan comptait, selon Galvano Fiamma, 13,000 maisons, 6,000 fontaines, 400 fours à boulanger, 150 hôtelleries et près de 200,000 habitants. On y fabriquait des armures, des selles, des draps fins. C'était la ville du luxe et de l'élégance. Elle donnait le ton pour la mode au reste de l'Italie et à l'Europe, s'il faut admettre, comme on l'affirme, que les mots *millenery* et *miller,* employés encore en Angleterre pour *mode, modiste* et *coiffeuse* sont des dérivés du nom de Milan.

En 1300, il se fabriquait à Vérone 20,000 pièces de drap par an et à Sienne la taxe de quatre livres payée pour chaque pièce de drap exportée était affermée 600 sequins.

Florence exportait des vins, des fruits, des huiles, du poisson, de la résine, du goudron et

1. Pagnini, t. II.

d'autres produits de la Toscane; elle importait des matières propres à la teinture, du coton, de la soie grège, des perles, des pierres précieuses, de l'ambre, de l'or en lingot, du sucre, des poils de chèvre, du bois pour ouvrer. Mais le grand commerce florentin, c'était la laine. Il occupait, suivant Villani, deux cents fabriques et 30,000 ouvriers. Les ouvriers de Florence, qui nourrissent peu de troupeaux, n'offrant pas de matière première à cette industrie, les Florentins se contentèrent d'abord de remettre sur le métier pour les rendre plus beaux, des draps grossièrement fabriqués, achetés en pays étranger, dans les Flandres ou le Brabant. Ils étaient cardés, tondus, lissés, taillés; on leur donnait une couleur solide et agréable; puis on les expédiait soit en Orient contre des drogues dont on se servait pour les teintures, soit dans leurs propres pays d'origine contre des quantités plus grandes de draps à retravailler[1]. Ces draps communs achetés à l'étranger s'appelaient de leur provenance *panni oltramontani* ou *franceschi*, et la rue de Florence où étaient situées les principales boutiques de drapiers se nommait quelquefois *strada Francese*, bien que le nom de *Calimala* ait fini par prévaloir, parce qu'elle aboutissait à un mauvais lieu. A côté de l'art de la Calimala, il ne tarda pas à se former une autre industrie dont la matière première s'importait à Florence, et le drap s'y fabriqua de toutes pièces. La

1. Perrens, *Histoire de Florence.*

laine était achetée par les Florentins en France, sur les marchés de la Champagne, ou en Espagne [1]. Les deux industries d'ailleurs demeurèrent distinctes, et il était interdit aux lainiers de tenir ou vendre dans leurs magasins du drap d'outre-monts, réservé à l'art de Calimala.

L'essor du commerce florentin fut immense. Il devint le rival de celui de Venise et parfois son rival heureux. C'était du moins la prétention des Florentins : « Quelle triste figure vous faites auprès de nous dans les foires, disait l'un d'eux aux Vénitiens. Nous y arrivons chargés de brocarts, de draps, de tissus du plus haut prix ; vous d'aiguilles, de sonnettes, de harnais, de vos bouteilles et de vos verres de Murano et autres quincailles[2] ».

Tous les efforts étaient tournés vers le commerce. « Enrichissez-vous » était la devise de Florence, de Milan et de Venise. « Qui ne possède pas est tenu pour une bête, dit l'auteur des *Cent Nouvelles*, et celui-là est pris pour le plus capable qui possède le plus, et de vrai, il convient de conserver ce qu'on a et de l'augmenter le plus qu'on peut. »

Les grandes villes de l'Italie septentrionale sont bruyantes et bourdonnantes comme des ruches

1. C'était des Algarves qu on importait les meilleures laines et l'on fait venir du nom de cette contrée, altéré par la prononciation florentine, l'épithète de *garbo,* bon, beau, parfait. On a dit *uomo di garbo* comme on disait *panni di garbo*.

2. *Benedetto Dei*. Lettre dans Pagnini. *Della decima ed altre gravezze della mercatura di Firenze,* t. II.

d'abeilles. A Florence, entre San-Miniato et les tours, « on est assourdi par le tapage des baguettes à battre la laine et par les chants des cardeurs[1]. » « Milan, dit Folengo, n'est jamais sans bruit en toutes ses rües pour le martelage des artisans, pendant qu'ils forgent des boucles pour des sangles et qu'ils percent des esguilles[2].» Venise, au temps du président de Brosses, était déjà presque aussi silencieuse qu'aujourd'hui. « Tout s'y passe doucement dans l'eau, disait-il, et je crois que l'on ronflerait fort bien au milieu du Marché aux Herbes. » La *Erberia* devait retentir d'une rumeur affairée, aux beaux temps de la République, quand la foule des trafiquants de tous pays se pressait devant la basilique de San Giacometto di Rialto, que, sous les portiques de la place et des rues voisines, étaient établis d'innombrables banquiers et orfèvres, ayant au-dessus d'eux, aux étages supérieurs, des boutiques et des magasins remplis de richesses. Sabellico[3], qui nous fait la description de Venise au xve siècle, nous montre le Fondaco des Allemands encombré d'habitants et de marchandises, la flotte qui couvre le canal, la multitude des bateaux que déchargent les portefaix sur la rive, et, du Rialto jusqu'à la place Saint-Marc, les boutiques de parfumerie et les hôtelleries.

1. Machiavel, *La peste de Florence.*
2. *Merlin Coccaie*, ch. II.
3. *De Venetæ urbis apparatu panegyricum carmen quod oraculum inscribitur.*

IV

Sauf à Naples et à Rome, où on subit des influences étrangères, on ignore en Italie le préjugé contre le commerce. A Florence, les nobles sont obligés de faire partie d'une corporation. Dante était inscrit dans celle des droguistes, qui comptait bon nombre de lettrés avec celle des juges et des notaires. On prenait à titre d'honneur une invention industrielle comme nos généraux portent le nom d'une bataille gagnée. La famille Oricellari ou Rucellai fut ainsi appelée de la découverte faite par un des siens, le marchand Nardo ou Bernardo, que l'orseille (*lichen rocellæ* de Linné) baignée dans l'urine donnait au drap une belle couleur violacée[1].

1. Les Florentins en usaient très librement avec les noms. Ils les abrégeaient, les dénaturaient et les changeaient sans aucun scrupule. La facilité avec laquelle on acceptait chez eux des sobriquets, parfois ridicules, étonne nos contemporains si délicats en ces matières : il y avait, à Florence, les Pazzi(les fous), les Ubbriachi (ivrognes), les Infangati (embourbes), les Caponsacchi (tête en sac), Fortinguerra, Diotisalvi, Bentivoglio, Pelavicini, Vivachivince. (Perrens, *Histoire de Florence.*) Nous avions, il est vrai, chez nous à la même époque des Dieutegard, des Mangematin, des Aimelafille, des Piquemal, des Pelevillain ; mais c'était dans la roture.

Mérimée remarque combien les Romains et les Italiotes se laissent aisément imposer des surnoms. Il cite, dans son

Cacciaguida, parlant à Dante des vieilles mœurs de Florence, s'écrie : « O femmes heureuses, chacune d'elles connaissait sa sépulture à venir et nulle d'elles pour la France n'était seule en son lit. » Les Florentins, étaient, en effet, devenus de grands voyageurs et passaient une partie de leur vie à courir les foires, au delà des Alpes.

La France et les Flandres étaient remplies de marchands italiens. A Bruges, il s'en trouvait un si grand nombre que ceux des autres pays à eux tous n'en formaient qu'à peine l'équivalent. Les citoyens des différentes villes d'Italie suffisaient pour faire corps à part et figurer à l'égal d'une nation entière. Nous voyons les Génois, les Lucquois, les Florentins, les Milanais, nommés séparément comme les Irlandais, les Danois, les Flamands et les Espagnols, dans les inventaires et les recensements[1].

En concurrence avec le commerce maritime entre Gênes ou Venise et les ports de Flandre ou de Grande-Bretagne, des convois de marchandises sillonnaient les routes de Calais et d'Anvers jusqu'à Gênes. On était parvenu à fixer avec précision les droits, les taxes, les péages et tous les frais de transport, de telle sorte qu'un négociant savait d'avance jusqu'à une obole ce que devait lui coû-

Essai sur la guerre sociale, ceux des chefs marses Silo (camard), Pulton (mangeur de bouillie) et Scato, *cognomen* qui s'applique, suivant Forcellini, à celui *qui frequenter vel ubique cacat, vel qui multus est in verbis vel argutiis.*

1. Balducci, *Pratica della mercatura.*

ter la charge quelconque d'un mulet rendu à destination.

V

Aux premiers siècles de la République, à Florence, les officiers de l'Abondance montaient tous les ans, le 3 février, sur la tour d'Or San-Michele pour examiner la campagne autour de la ville et, suivant l'aspect plus ou moins verdoyant qu'elle présentait, ces naïfs précurseurs d'Achenwall décidaient de la quantité de grains qu'ils devaient acheter pour l'approvisionnement de la ville [1].

La science économique ne tarda pas à faire des progrès à Florence, qui revendique avec Venise l'honneur d'avoir créé la statistique. Jean Villani dressa un état très complet de la population et des ressources de toute nature de sa ville natale, pour encourager, dit-il, les citoyens à venir. Florence possédait alors vingt-cinq mille hommes capables de porter les armes, de quinze ans à soixante-dix, tous citoyens, et parmi lesquels il y avait quinze cents nobles. Les habitants étaient au nombre de quatre-vingt-dix mille, chiffre établi sur la consommation du pain par bouche. D'autres les portent à cent cinquante mille. On distinguait une

1. Contini, *Legislazione del foro toscano.*

population flottante de quinze cents étrangers, passants, soldats, non compris les religieux, les frères et les nonnes. Villani rapporte, d'après le curé (car pour avoir le compte des enfants baptisés à San-Giovanni, il mettait une fève noire pour les garçons et une fève blanche pour les filles), que les baptêmes des enfants étaient par an de cinq à six mille, et qu'il y avait par an de trois à cinq cents garçons de plus que de filles. Les filles et garçons qui apprenaient à lire étaient de huit à dix mille. Mille garçons étudiaient dans six écoles l'arithmétique, et quatre écoles enseignaient à cinq cent cinquante autres les lettres et la logique. Il y avait, tant à Florence que dans les bourgs, cent dix églises, en comprenant les abbayes et les chapelles de couvent, cinquante-sept paroisses, cinq abbayes avec quatre-vingts moines, vingt-quatre couvents de nonnes avec cinq cents femmes, dix règles de frères, trente hôpitaux avec plus de mille lits et plus de deux à trois cents prêtres chapelains. Deux cents boutiques de l'art de la laine faisaient soixante-dix à quatre-vingt mille pièces de drap, pour un million deux cent mille florins d'or. Trente ans auparavant, remarque Villani, il y avait environ trois cents boutiques, produisant plus de cent mille pièces de drap; mais, ajoute-t-il, c'était du drap plus gros et de moitié de valeur. Vingt marchands de drap français importaient plus de dix mille pièces de drap pour une valeur de trois cent mille florins d'or. Il y avait quatre-vingts ban-

quiers et changeurs, quatre-vingts juges, six cents notaires, soixante médecins et chirurgiens, cent apothicaires. La monnaie d'or battue était de trois cent cinquante mille florins d'or, et quelquefois de quatre cent mille. On battait vingt mille livres de petite monnaie. Florence avait cent quarante-six fours, et il lui fallait cent quarante boisseaux de grains par jour, quoique la plus grande partie des citoyens nobles et riches restassent quatre mois de l'année à la campagne avec leur famille. En l'an 1280, qui fut prospère, dit Villani, on consomma huit cents boisseaux par semaine.

Une statistique de Milan, en 1288[1], nous fait savoir quel était le nombre des portes cochères dans la ville, le chiffre de la population, celui des hommes en état de porter les armes; elle nous révèle combien il y avait de maisons de nobles, de fontaines, de fours, de débits de vin, de boucheries, de pêcheurs, nous indique la quantité de blé nécessaire à l'alimentation, fait le relevé des juges, des notaires, des médecins, des maîtres d'école, des copistes, des armuriers, des maréchaux-ferrants, des hôpitaux, des cloîtres, des couvents, des corporations religieuses, et n'omet pas de recenser les chiens et les oiseaux de chasse, de noter le prix du bois, du foin, du vin et du sel.

Le doge Mocenigo mourant faisait à quelques sénateurs réunis auprès de son lit la statistique

1. *Manipulus Florum*, Murat., XI, 711. ss.

de l'État de Venise. La dette publique *(Monte)*, après le remboursement de quatre millions de ducats, empruntés à l'occasion d'une guerre, s'élevait encore à six millions.

Le numéraire en circulation pour les besoins du commerce formait une somme de dix millions, produisant quatre millions par an. Les maisons de Venise avaient une valeur estimative de sept millions, et rapportaient un demi-million de loyer. Il y avait mille nobles possédant de soixante-dix à quatre cent mille ducats de revenu.

On n'a que des notions incomplètes sur la question de la fortune publique en Italie à l'époque qui nous occupe. A Venise, le doge André Vendramin (1476-1478) possédait 170,000 ducats et passait pour très riche[1]. Vers 1460, le patriarche d'Aquilée, Patavino, qui avait 200,000 ducats, était considéré comme étant « presque le plus riche de tous les Italiens ». A Ferrare, on appelait riches, à l'époque du duc Borso, ceux qui avaient de 50,000 à 60,000 ducats.

C'était bien plus l'économie de la richesse que la richesse elle-même qui avait fait de l'Italie le centre du mouvement financier de l'Europe. La cour de Rome, qui recevait des fonds du monde entier, avait donné l'exemple de faire voyager les valeurs par une sorte de commerce de banque. Elle trouva bientôt des imitateurs. Les lettres de

1. Burchardt. *Cultur*, 1re partie, append. n° 5.

change circulaient déjà en Italie au commencement du XIIe siècle. Le système du crédit public avait été découvert et appliqué à Venise dès 1156 par l'établissement de *monti* ou banques d'État. Un peu plus tard, il fut mis en pratique, à Gênes, avec la banque de Saint-Georges. Des Florentins, des Génois, des Lucquois escomptent dans toutes les grandes villes de l'Europe aux XIIIe et XIVe siècles. En France, le haut négoce est entièrement entre les mains des Lombards, protégés par le pape contre les juifs. De Montpellier, fief du roi de Majorque et centre primitif de leurs opérations sur nos côtes, Philippe le Hardi les avait appelés à Nîmes, sur les domaines de sa couronne, puis dans les autres parties du royaume. Les Alberti, qui devinrent nos Luynes, s'établirent d'abord en Languedoc.

La compagnie de Jacopo des Alberti avait des succursales à Bruxelles, Bruges, Paris, Venise, Sienne, Pérouse, Rome, Barletta, Constantinople; celle des Peruzzi en avait seize : à Londres, Bruges, Paris, Avignon, Pise, Gênes, Venise, Cagliari, Palerme, Naples, Majorque, Barletta, Chiarenza, en Morée, Rhodes, Chypre et Tunis. En 1339, la compagnie des Bardi et des Peruzzi était créancière du roi d'Angleterre pour la somme d'un million trois cent soixante-cinq florins d'or (quinze millions deux cent quatre-vingt-huit mille francs). Il est vrai que ces emprunts de princes ou d'États nominalement consentis par une seule maison ou

par un petit nombre de banquiers, intéressaient toute une société de prêteurs.

VI

Le doge Mocenigo promettait à ses concitoyens qu'ils possèderaient un jour tout l'or de la chrétienté. Cette prédiction ne se réalisa pas; mais l'esprit de commerce valut du moins à Venise et à l'Italie une longue période de prospérité et une civilisation brillante. Les voyages lointains qu'il fit entreprendre aux Italiens leur apprirent à connaître des pays, des peuples nouveaux, des religions, des institutions que l'Europe ne soupçonnait pas et qui ouvrirent à leur pensée des horizons immenses.

Des Italiens pénétrèrent jusqu'aux plus lointaines régions de la Chine. D'Alexandrette ou d'Alep où ils se rendaient avec leur riche cargaison, ils gagnaient la Bactriane et le golfe Persique; de Constantinople, ils allaient au Caucase, dans l'Inde et au mystérieux Cathay. Le commerce ne fut bientôt plus le seul mobile de ces expéditions lointaines. En 1245, Jean Duplan de Carpini, archevêque d'Antivari, est envoyé par Innocent IV dans le Kaptchak, auprès du Khan de Tartarie pour le prier de cesser de ravager les pays chrétiens, tant les papes croyaient à la diplomatie! Marco Polo va avec son père et son oncle en Mongolie, à la cour de Khoubilaï-Khan. Parti à vingt-six

ans pour l'Annam et le Tonkin comme ambassadeur du Grand-Mogol, il parcourut pendant dix-sept ans la Chine, la Birmanie, les mers de l'Inde, Ceylan, la Cochinchine et rentra à Venise avec des messages de Khoubilaï pour le pape, le roi de France et tous les princes de la chrétienté. Christophe Colomb était de cette race de voyageurs. Il n'est que le plus grand, dit Burckhardt, de toute une série d'Italiens qui se mettent au service des peuples d'Occident et explorent les mers lointaines.

Les récits de voyages comme ceux de Marco Polo excitèrent un grand intérêt en Italie et tournèrent les imaginations vers ces pays étrangers, dont aucun homme vivant, selon Brunetto Latini « ne pouvait vraiment, par langue ou écriture, décrire les bestes et les oiseaulx[1]. » On devint curieux de plantes et d'animaux exotiques. Les princes créèrent des jardins botaniques et zoologiques.

Palerme en possédait déjà un au temps de l'empereur Henri IV. On voit encore à la ferme de San Rossore un troupeau de chameaux dont les ancêtres furent amenés sur cette plage à l'époque des Croisades par un grand prieur de Pise de l'ordre de saint Jean. Les villes et les maisons nobles avaient des ménageries, Pise nourrissait des aigles; Pérouse, Rome, Florence, des lions. Les collections d'animaux sauvages devinrent l'apanage d'un grand

1. *Tesoretto.*

seigneur. « Un prince magnifique, dit Matarazzo, doit avoir des chevaux, des chiens, des mulets, des éperviers et d'autres oiseaux, des bouffons, des chanteurs et des animaux venant des pays lointains[1]. »

Un dessin de Jacopo Bellini conservé au Louvre : « La tête de saint Jean-Baptiste présentée à Hérode » nous montre deux léopards enchaînés, à côté de l'écurie, sous le portique du palais. On ne concevait pas de demeure royale sans une fosse aux animaux *(serraglio)*.

Le jardin zoologique du cardinal d'Aquilée, à Albano possédait des paons, des coqs d'Inde et des chèvres syriennes aux longues oreilles. Le cardinal Hippolyte de Médicis eut le luxe d'une ménagerie d'hommes. Il avait, raconte Paul Jove, des voltigeurs numides, des archers tartares, des lutteurs nègres, des plongeurs indiens, des chasseurs turcs[2]. Les princes d'Orient faisaient présent d'animaux à ceux d'Italie[3]. Frédéric II mena à Crémone un éléphant qui lui avait été donné par le prêtre Jean.

1. *Cron. di Perugia,* I. C. XVI.
2. *Elogia.*
3. Paul Jove cite deux cornes de licorne, longues de deux coudées chacune, et presque de la grosseur du bras, dont l'une fut envoyée à Soliman par le Sénat de Venise, et l'autre montée sur un pied d'argent, portée à François Ier, à Marseille, par le pape Clément. Ces cornes avaient, nous dit-il, cette propriété singulière que, placées sur la table pendant le repas des princes, elles manifestaient les poisons en jetant une vive lueur.

Le grand Soudan envoya une girafe à Florence dont les ménageries étaient les plus riches d'Italie.

C'était surtout le lion qui était populaire à Florence. Il symbolisait la cité, dont il était l'emblème héraldique et le Marzocco s'élevait sur une colonne dans toutes les villes qui lui étaient soumises[1]. Le pape, le seigneur de Sassari, le bey de Tunis, faisaient la cour aux Florentins en leur offrant des lions, et ceux-ci de leur côté adressaient les lionceaux qui naissaient dans la fosse, à des souverains ou à des États alliés, au seigneur de Padoue, au roi d'Aragon, au marquis de Bade, au roi d'Angleterre, au roi de Hongrie[2].

Le moine picard Bernard Lardon ne partageait pas ce goût pour les fauves. Rabelais nous rapporte sa boutade contre Florence à laquelle il préférait Amiens ou Abbeville : « Je ne sçay, s'écriait-il, quel plaisir avez prins voyans les lions et afriquanes (ainsi nommiez-vous, ce me semble, ce qu'ils appellent tygres) près le beffroy ; pareillement voyans les porcs espicz et austruches au palais des seigneurs Philippe Strossy. Par foy, nos fieulx, j'aimeroys mieulx veoir un bon et gras oizon en broche. »

1. Les poètes prennent souvent le Lion pour Florence elle-même ; par exemple le vieux poète de Lucques, Mugnone Fatinelli.

2. Archives d'État de Florence. Spoglio Strozziano. fol. 341.



CHAPITRE VII

L'HUMANISME ET LES LETTRÉS

Le moyen âge n'oublia pas l'antiquité ; mais il l'interpréta à sa façon, d'après la notion qu'il avait des choses, et sans plus se soucier des anachronismes et des contresens que Shakespeare, quand il fait assister Bottom, le tisserand de Londres, aux fêtes de mariage de Thésée et rassemble les lutins et les fées de la mythologie septentrionale dans un bois de l'Attique. Les héros d'Homère étaient devenus des preux comme les pairs de Charlemagne. Hector était baron de Troie et Achille duc des Myrmidons [1]. En Italie le nom des grands écrivains de Rome était resté familier au peuple; mais Virgile était connu pour un magicien [2] et, aujourd'hui

1. Les croisades réalisèrent cette conception en faisant sortir du sol classique de la démocratie grecque une floraison d'aristocratie féodale : les duchés d'Athènes et de Naxos, une principauté d'Achaïe, un comté de Céphalonie, etc.

2. Virgile aurait fabriqué une mouche d'airain qui, placée sur une porte de Naples, défendait l'accès de la ville à toutes les mouches, et une statue qui soufflait si fort d'une trom-

encore, les bonnes gens de Sulmone auxquelles on demande ce qu'était leur compatriote Ovide, répondent que c'était un saint qui entendait la messe tous les matins dans l'église *della scarpa* et parfois y prêchait [1], un commerçant très riche qui profitait de ses voyages pour s'instruire et apprendre de beaux secrets, ou encore un paladin d'une telle force et d'une telle vaillance que ni *Ciciarone d'Arpine* (Cicéron), ni *Razielle de Rome* (Horace) ni *Arasce de Barlette* n'eussent pu se mesurer avec lui [2].

Les temps anciens et les temps nouveaux se confondaient dans les cerveaux comme le paganisme se combinait avec le christianisme dans les anciens temples convertis en églises. Celle de Sainte-Marie en Cosmedin était le temple de la Pudicité d'Aurélien; on retrouvait les débris du temple de Vénus et de Rome dans l'église de Sainte-Françoise Romaine et le vestibule de la vieille basilique de Saint-Pierre du Vatican s'enorgueillissait de sa colossale

pette que le feu et la fumée du Vésuve en étaient repoussés vers la mer. Les fameuses statues de la salvation de Rome représentant chacune une province de l'empire étaient aussi de sa main. Gabriel Naudé, *Apologie des grands hommes,* cité par Bayle, *Dictionnaire historique,* art. Virgile.

1. L'église *della Tomba,* à Sulmone, possédait jadis un ambon d'un beau travail où l'on prétendait qu'Ovide avait prêché.

2. Antonio de Nino, *Ovidio nella tradizione popolare di Sulmona.* Cet Arasce est un héros légendaire de Sulmone qui, armé d'un peuplier arraché de terre, aurait défendu la ville contre un débarquement des Turcs.

pomme de pin et de ses deux paons de bronze. Les poètes et les grands hommes de l'antiquité devinrent presque des Pères de l'Église. Virgile n'avait-il pas annoncé le Messie? Saint Jérôme avait invoqué dans ses œuvres l'autorité d'Ovide; c'était avec ses vers que Michel Scot avait prédit la mort de Frédéric II et l'on demandait l'avenir aux sorts virgiliens. Dante donne pour séjour aux païens illustres un noble château bordé d'un gentil ruisseau et entouré d'un pré à la fraîche verdure. C'est là qu'il place Électre, mère de Dardanus, Hector, Énée, César avec ses yeux d'épervier, Camille, Penthésilée, Latinus et Lavinie, Brutus qui chassa Tarquin, Lucrèce, Julie, Marcia, Cornélie, Saladin, Aristote, « le maître de ceux qui savent, assis au milieu de sa famille de philosophes », et Térence, Cécilius, Plaute, Varron, Perse, Anacréon, Simonide, Agathon[1]. Mais on ne peut se résigner à abandonner la pensée que quelques-uns du moins ont eu part à l'héritage du Ciel. Stace, disait-on, avait pratiqué le christianisme en secret et saint Grégoire le Grand a délivré Trajan de l'enfer. « Un jour, raconte Grangier, lisant la vie de Traian, il se meit pour les singulières vertus qui furent en ce brave empereur, à déplorer sa condition veu qu'ayant esté payen, il ne pouvoit estre sauve. Lors entrant en une église, il pria Dieu si dévotement pour l'âme de Traian, que sou-

1. *Enfer,* ch. IV, et *Purgatoire,* ch. XXII.

dain il eut révélation comme Dieu auroit exaulcé ses prières et que Traian estoit délivré des peines de l'enfer; mais il lui fut enjoinct de ne plus prier pour aucun infidèle ou payen[1] ». On cite encore cette anecdote de deux écoliers visitant le tombeau d'Ovide, qui demandèrent au poète de leur indiquer son meilleur vers. Une voix qui sortait de la tombe répondit :

Virtus est licitis abstinuisse bonis.

Ils voulurent savoir ensuite quel était le moins bon et la voix leur indiqua celui-ci :

Omne juvans statuit Jupiter esse bonum.

Les deux écoliers se mirent alors à prier pour Ovide; mais la voix leur cria :

Nolo pater noster : carpe, viator, iter[2].

A Mantoue, on avait pour Virgile un véritable culte. Son peuple s'appelle dans les inscriptions *populus virgilianus*. En 1227, Virgile fut déclaré seigneur de la ville par les vœux des citoyens. Son portrait fut mis dans les armes, sur les drapeaux et la monnaie de la commune. A la fin du XIV[e] siècle, Charles Malatesta jaloux de la statue du poète

1. Dans la guerre de Naples, Pie II amnistia les Arpinates, comme étant les compatriotes de Cicéron et de Marius.
2. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*.

qui portait ombrage à son orgueil féodal, l'avait fait renverser. Il dut bientôt la rétablir sur son piédestal en présence de l'irritation des habitants.

I

A Rome les luttes des factions succédant aux ravages des barbares y avaient accumulé des ruines sur des ruines. Les barons s'étaient ménagé dans les anciens monuments de bizarres forteresses, auxquelles on donnait l'assaut et le farouche sénateur Brancaleone avait fait éventrer le Colisée transformé en citadelle par les Frangipani. Il restait cependant encore assez de temples, d'arcs, de cirques et de basiliques pour que le voyageur fût saisi d'étonnement en les voyant. Rome demeurait aux yeux de la chrétienté la ville des merveilles *(Mirabilia civitatis Romæ)*, et la multitude des pèlerins, avide de les contempler, s'acheminait vers « les antiques murailles, disait Pétrarque, que révère, chérit et redoute encore l'univers, quand il songe au temps qui n'est plus. »

Se rendant à Rome en venant de Vaucluse, Rienzi se comparait à Sénèque au tombeau de Scipion : « Si Sénèque, dit-il, cet Espagnol, fut si

ému au tombeau de Scipion, qu'éprouverai-je, moi, fils de l'Italie, à Rome, au tombeau de tant de grands hommes et de grandes choses! » Il écrivait au cardinal Colonna : « La renommée fait tort ordinairement à la réalité, mais ici c'est le contraire, la réalité dépasse la renommée. Rome est plus grande, ses ruines sont plus imposantes que je ne me le figurais. Ce qui m'étonne maintenant, ce n'est pas que le monde ait été soumis à cette ville ; c'est qu'il l'ait été si tard ». Jean Villani s'exalte en pensant à Rome au moment du grand pardon. Il songe à Salluste, à Lucain, à Tite Live et aussi à Paul Orose. Pogge visite avec Antonio Loschi les endroits déserts de la Ville Éternelle : « Nous étions frappés de stupeur, écrit-il, en réfléchissant aux dimensions de ces édifices aujourd'hui écroulés, en contemplant ces ruines immenses, et en méditant sur la chute d'un si puissant empire. Y eut-il jamais plus éclatant et plus lamentable exemple de l'inconstance de la fortune! Un jour que nous avions gravi la colline du Capitole, Antonio, fatigué, me proposa de descendre de cheval. Nous nous assîmes sur les débris de la Roche tarpéienne, près d'un bloc de marbre, ayant autrefois servi, je crois, de seuil à un temple. Autour de nous, des colonnes, la plupart brisées; plus loin le regard s'étendait librement sur la plus grande partie de la cité. Après avoir pendant quelque temps contemplé ce spectacle, Antonio me dit en poussant un soupir et comme en proie à une surprise profonde : « Quelle différence,

ô Pogge, entre ce Capitole et celui qu'a chanté notre cher Virgile :

Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.

On devrait retourner le vers et dire : *Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribusque referta :* colline autrefois dorée, à présent inculte et couverte de broussailles... Rome était, d'après Lucien, comme une partie du ciel et elle s'étend aujourd'hui devant nous, dépouillée de toute parure, comme un cadavre gigantesque défiguré par les blessures, cette cité, patrie de tant d'hommes et d'empereurs célèbres, nourrice de tant de généraux et de princes, mère de tant de vertus, de sciences et d'arts! C'était elle qui engendrait autrefois la discipline militaire, la sainteté des mœurs, le lien salutaire de la loi, les exemples de la vertu, les coutumes les plus louables; elle était la maîtresse de toutes choses [1]. »

Les portiques écroulés, les thermes et les tombeaux dispersés au milieu des vignes, les aqueducs qui remplissent la campagne, un bas-relief à demi enseveli sous les herbes, les colonnes qui s'élèvent au dessus des décombres et des halliers parlent sans cesse aux yeux d'un monde et d'une civilisation disparus. Les imaginations sont hantées par les souvenirs de Rome et les anciens deviennent les prototypes de toute vertu et de toute grandeur.

1. *De varietate fortunæ.*



L'étude a appris à ne plus confondre la philosophie et les maximes de l'antiquité avec l'enseignement chrétien; mais puisqu'il faut désormais faire un choix entre les deux doctrines, décider entre l'un ou l'autre idéal, beaucoup admirent davantage Caton et Brutus que les confesseurs et les martyrs. Phédon et Lucien font négliger la lecture des saints livres. Pierre Damien reproche aux moines eux-mêmes d'être moins curieux de la règle de Saint Benoît que des règles de Donat et d'envahir le gymnaste théâtral des grammairiens [1]. Érasme cite un prêtre romain qui prêcha la passion devant Jules II. C'était un prédicateur à la romaine qui ne fit pas mention de la mort du Christ. *Tam romanè dixit Romanus ut nihil audirem de morte Christi.* Il commença par comparer le pape à Jupiter qui tient la foudre et agite le monde d'un clignement de ses divins sourcils, rappela les Decius, les Curtius qui s'étaient voués aux dieux infernaux pour le salut de la république, et Cécrops et Ménécée et Iphigénie, parla des triomphes des Scipion, de Paul-Émile et de César, des empereurs mis au rang des dieux; mais de son sujet pas un mot [2]. Pomponius Lœtus jouait au Diogène. On le voyait, dit Paul Jove, descendre du Quirinal vêtu d'un petit manteau troué et une lanterne à la

1. *B. Petri Damiani card. opera omnia,* t. III, opusc. XII. *De perfectione monachorum,* cap. XI.

2. *Ciceronianus sive de optimo dicendi genere dialogus.*

main. Il habitait un grenier où accouraient les plus savants, les plus nobles et, comme il n'avait pas un nombreux domestique, chacun mettait la main à la cuisine; puis on dînait en riant de Dieu et du diable, des moines et des saints. Ghiberti avait substitué, pour son usage particulier, la supputation chronologique des olympiades à celle de l'ère chrétienne et nous apprend, par exemple, que tel artiste mort sous le pontificat de Martin V est mort dans la 438e olympiade[1].

On recherchait avec avidité tous les vestiges de l'antiquité. Cellini raconte que, dans ses promenades pendant la peste qui ravageait Rome, il fit connaissance avec certains chercheurs de trésors qui épiaient les paysans lombards, occupés à fossoyer aux vignes. Ceux-ci trouvaient souvent des médailles, des agates, des cornalines et des camées, quelquefois des joyaux de prix, des émeraudes, des saphirs, des rubis, des diamants; ils les vendaient pour quelques sous aux chercheurs de trésors auxquels Cellini les rachetait pour autant d'écus d'or qu'il les leur avait payés de jules. A son tour, il les cédait à des cardinaux et gagnait encore dix pour un. Mais c'était surtout des livres et des manuscrits qu'on poursuivait la découverte avec ardeur. Un navire arrivait-t-il dans un port, on courait s'informer au patron s'il n'avait pas entendu parler de ventes de livres. Un bourgeois

1. Rio. *De l'art chrétien,* t. I.

de Florence, Niccolo Niccoli se ruine à former la plus belle bibliothèque d'Italie dont il laisse l'usage à tout le monde. Les princes, les cardinaux envoient des lettrés et des savants fouiller les archives des vieux monastères d'Orient et d'Occident. Par les ordres du cardinal Frédéric Borromée, Grazio parcourt l'Italie; Olgiati, l'Allemagne, la Hollande et la France; Bernardin Ferrari, l'Espagne; Antonio Salmazi, les îles et le continent de la Grèce, et un prêtre maronite nommé Michel, l'Orient où il meurt de la peste. Nicolas V n'étant encore que simple moine s'était endetté à acheter et à faire copier des manuscrits. Devenu pape, il paya aussi des émissaires pour rechercher les manuscrits, des copistes et des traducteurs pour les copier et les transcrire. Perotto reçut 500 ducats pour la traduction latine de Polybe; Guarino 1000 florins d'or pour celle de Strabon. Pogge explore les abbayes de l'Allemagne du sud à l'occasion du concile de Constance et y trouve six discours de Cicéron et le premier Quintilien complet. Le cardinal Bessarion réunit à Venise une bibliothèque grecque de six cents ouvrages et qui lui a coûté 30.000 florins d'or! Au moment d'arrêter les comptes de l'année, un agent de la banque des Médicis à Florence disait à Côme croyant l'effrayer : — Vous savez que vous avez dépensé cette année 7.000 florins à la *Badia* de Fiésole et 5.000 à Saint-Laurent. Et Côme de répondre : — Eh bien, le personnel de Saint-Laurent mérite un blâme sévère, car s'il a dépensé si peu,

c'est la preuve qu'il a peu travaillé et celui de la *Badia* mérite les plus grands éloges car il a prouvé qu'il a travaillé plus que celui de Saint-Laurent. On raconte cependant de Côme cette anecdote qui révèle en lui un commerçant avisé et n'aimant pas à payer les choses plus qu'elles ne valent. La probité des savants envoyés au loin pour faire des achats de livres était sujette à caution, paraît-il, et il leur arrivait de garder pour eux leurs plus belles trouvailles. Un d'eux revenait à Florence avec des ballots de livres et de manuscrits dont il faisait grand étalage : — Je vous abandonne tout cela, lui dit Côme présent à l'arrivée de la voiture, je ne veux que la petite caisse cachée entre les roues de derrière.

C'est que le goût des manuscrits n'était pas l'apanage exclusif des grands seigneurs. On le contentait comme on pouvait. Il était si répandu que des caravanes d'Israélites à longues barbes et à robes flottantes s'en allaient de ville en ville pour vendre les manuscrits recueillis dans leurs pérégrinations. Pic de la Mirandole qui en rencontra un jour une semblable sur son chemin, lui acheta soixante codices hébreux composés par Esdras et qui renfermaient, lui disait-on, les arcanes de la philosophie cabalistique; car la curiosité des lettrés ne se borna pas aux études classiques. Pic de la Mirandole s'occupa d'écrits talmudiques. Gianozzo Manetti, sur l'invitation de Nicolas V qui promettait 5.000 ducats à celui qui découvrirait le texte

hébreu primitif de l'évangile de saint Mathieu, réunit les manuscrits hébraïques de la bibliothèque vaticane; la république de Venise créa à Padoue une chaire d'arabe pour Andréa Mongajo et le pape Jules II fonda à Fano une imprimerie arabe qui fut bénie solennellement en 1514, sous Léon X.

II

Aux réunions de la Société des Gens de lettres, le président, avant la lecture du rapport sur les opérations de l'année, ne manque guère de se féliciter de n'être plus au temps où les lettrés recevaient la provende des princes et vivaient dans la domesticité des cours. Il y a là un lieu commun d'un développement facile : le lettré désormais indépendant et fier, n'ayant plus à compter avec les caprices d'un Mécène, ne relevant plus que du seul public et imposant ses conditions aux éditeurs. On pourrait faire observer que là aussi ils sont peu nombreux ceux qu'a aimés l'équitable Jupiter : les éditeurs dictent plus de lois qu'ils n'en reçoivent, et le public n'a pas toujours le goût plus sûr et l'humeur plus égale qu'un Laurent de Médicis ou un cardinal de Richelieu. Les jugements de la cour avaient parfois du bon et ceux de la ville

ne sont pas infaillibles. J'accorde que nos gens de lettres n'ont plus à se mettre l'esprit à la torture pour exalter en de pompeuses dédicaces d'assez chétifs protecteurs, et Corneille, s'il eût été notre contemporain, n'eût point écrit d'*épîtres à la Montauron*. Mais beaucoup la payent cher cette superbe indépendance et combien il leur faut peiner pour vivre de leur plume ! Ils n'ont plus le loisir d'attendre l'inspiration et la verve : leur cerveau devient une usine. Ils noircissent du papier sans trêve et sans relâche. C'est une belle chose que de manger à l'heure et de n'en avoir pas d'obligation à quelqu'un comme au temps où

> Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
> Allait chercher son pain de cuisine en cuisine :
> Savant en ce métier si cher aux beaux esprits,
> Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

C'est encore une chose louable pour les économistes, que l'argent représente de plus en plus la rémunération de l'effort intelligent. Mais il n'est pas démontré que l'ancienne méthode ne fût pas meilleure pour les lettres, sinon pour les lettrés. Le premier qui se soit affranchi de la tutelle des cours, l'Arétin, était forcé de reconnaître qu'il écrivait pour la *fame* plutôt que pour la *fama*. « Ce n'est pas la quantité, mais la qualité qui fait la gloire d'un écrivain », disait-il, et il se plaignait d'avoir composé ses ouvrages « sous l'aiguillon du besoin et non sous l'éperon de la Renommée. »

Du reste, ce patronage accordé aux poètes et aux humanistes était moins humiliant qu'il ne paraît à nos modernes. Un grand seigneur était en somme une personnification de l'État. Il avait une sorte de délégation du pays et était tenu à servir le bien public. Contribuer par ses dons et ses encouragements à enrichir la littérature nationale, c'était pour lui s'acquitter d'un des devoirs que lui imposaient son rang et sa naissance. Il payait pour un poème ou une histoire comme d'autres faisaient la dépense d'un édifice. Si c'est au nom de la société que l'écrivain est protégé et récompensé, il n'est plus rien pour nous scandaliser dans la naïve assurance avec laquelle le vieil auteur de la *Spagna* réclamait son salaire, ayant terminé son cinquième chant :

> Che ora vi piaccia alquanto por la mano
> A vostre borso, e farmi dono alquanto
> Che qui ho già finito il quinto canto.

Dès lors la dédicace elle-même peut trouver des excuses.

N'était-il pas juste d'accorder une page du livre à celui qui avait donné à l'écrivain le loisir de le faire, comme on gravait au fronton d'un bâtiment par quelle munificence il avait été construit, comme les maîtres verriers du moyen âge plaçaient dans un coin des vitraux, parmi les saints et les personnages divins, le portrait et les armes des bienfaiteurs de la paroisse ?

Cette remarque faite, il faut reconnaître que le métier d'humaniste *cortesano*, dans l'ancienne acception du mot, était loin d'être toujours enviable. Caressés et choyés la veille, traités par le prince sur le pied de la plus flatteuse égalité, les pauvres lettrés ont à subir le lendemain la mauvaise humeur du maître et les vexations des valets. C'était une noble et délicate hospitalité qu'on recevait à Vérone chez Cane le Grand. Sagacius Mucius Gazata, historien de Reggio, rapporte que des appartements leur étaient assignés dans le palais, selon leurs diverses conditions. Ils étaient indiqués par des symboles et des devises : la Victoire pour les guerriers, l'Espérance pour les exilés, les Muses pour les poètes, Mercure pour les artistes, le Paradis pour les prédicateurs. Les salles étaient ornées de tableaux qui rappelaient les vicissitudes de la Fortune et avertissaient qu'il ne fallait ni s'étonner de ses rigueurs, ni désespérer de ses retours. Le seigneur de la Scala n'en avait pas moins parfois d'étranges lubies, et Boccace raconte l'histoire de Bergamino, qui s'en était venu à Vérone dans l'espérance de recevoir quelque marque de sa libéralité; je ne sais quelle fantaisie était tombée dans l'esprit de Cane : il avait résolu à part soi de ne lui rien donner. Bergamino se consumait à attendre dans son auberge. Il avait apporté avec lui trois habits, présents de seigneurs plus favorables[1].

1. Les Italiens portaient des habits longs en forme de si-

Il dut en abandonner deux à l'aubergiste pour sa dépense et il commençait à vivre sur le troisième quand le prince, le voyant triste, lui demanda : « Qu'as-tu donc, Bergamino? Tu me sembles tout mélancolique. Dis-moi quelque chose... » Bergamino lui fit alors un récit qui pouvait servir d'apologue à sa situation. Il dit que Primasso étant allé voir l'abbé de Cluny à sa campagne aux environs de Paris, sa figure déplut, et l'abbé, qui tenait table ouverte pour tout le monde, s'avisa de faire exception pour lui et de ne pas lui donner à manger. Le pauvre Primasso s'était muni de trois pains pour sa route à tout hasard. Voyant qu'on ne le servait pas, il se mit à grignoter un pain, puis un autre. Il entamait le troisième, quand l'abbé rentra en lui-même et l'invita à dîner. Cane le Grand fit aisément l'application du conte. A l'exemple de l'abbé de Cluny, il revint de ses préventions contre Bergamino, compta à sa place avec l'aubergiste, le revêtit superbement d'un de ses costumes, lui donna de l'argent et un cheval, en le laissant libre de rester ou de s'en aller.

Dante lui-même avait vu aussi à cette cour de

marre qui pouvaient convenir à toutes les tailles. C'était du reste un usage très ancien de donner des habits aux poètes. Nous le retrouvons mentionné dans les *Oiseaux* d'Aristophane, où Pisthétérus fait présent d'un manteau et d'une tunique à celui qui célèbre Néphélococcygie : — Il faut bien, dit-il, faire quelque chose pour un poète. Δεῖ γὰρ τὸν ποιητὴν ὠφελεῖν.

Vérone « combien est amer le pain de l'étranger et combien il est dur de descendre et de monter l'escalier d'un autre ». Un jour, pendant un repas, on jeta à ses pieds tous les os qui restaient dans les assiettes et, quand on retira la table, on voulut s'égayer à ses dépens du tas de débris qui marquaient sa place : « Rien d'étonnant si les chiens ont mangé leurs os, dit Dante en jouant sur le nom du maître de la maison ; mais moi je ne suis pas un chien *(cane)*. » Un bouffon florentin à qui ses grossières facéties avaient valu de riches cadeaux de son prince, demandait à Dante : « Comment se fait-il que tu sois pauvre et misérable, toi qui passes pour un savant et un sage, tandis que je suis riche, moi, sot et ignorant? — Quand je trouverai, répondit Dante, un maître qui me ressemble, dont les goûts soient pareils aux miens, comme tu en as trouvé un, il m'enrichira, moi aussi. »

Un poète comme l'Arioste se voyait chicaner un maigre salaire : « Hippolyte, disait-il, donne moins à celui qui l'immortalise qu'à ceux qui l'habillent ou le couchent, à ceux qui mettent son vin à rafraîchir dans le puits, à ceux qui veillent pour lui jusqu'à l'heure où se lèvent les forgerons et qui, la torche en main, tombent de sommeil. » Et ailleurs encore : « Roger, si tu me recommandes si peu à tes descendants, si je ne tire aucun profit d'avoir chanté tes hauts faits et ta valeur, à quoi suis-je bon ici, puisque je ne sais pas dépecer la perdrix, la fourchette en l'air, ni tenir en laisse le chien ou l'éper-

vier. Jamais je ne fis de tels métiers ni ne sus les faire. Je ne puis me plier, étant grand de taille, à ôter ou à mettre les bottes et les éperons. Je n'ai pas assez le goût des victuailles pour me faire maître d'hôtel, j'étais digne de venir au monde quand les hommes vivaient de glands. »

Le Tasse obtint la table ordinaire du cardinal Louis d'Este dans son ambassade de France, à la recommandation des princesses Léonore et Lucrèce. Il raconte dans une lettre à son ami Maurice Cattaneo que le cardinal lui avait d'abord accordé sa nourriture en argent, mais que la somme étant trop faible, il avait dû réclamer. Débats humiliants et dont rougit le Tasse quand il songe, comme il le dit lui-même, qu' « il a étudié et qu'il est né gentilhomme » [1].

« Je suis au service du cardinal Farnèse, écrivait Annibal Caro à son ami Varchi, et jusqu'à présent je n'ai pas mal de fatigues, des espérances médiocres et un profit des plus minimes [2]. » — « Il ne me faut qu'un peu de pain, mandait-il au car-

1. Le Tasse écrivait à Horace Feltro, de Naples, le 10 avril 1594, pour le prier de lui faire cadeau de bas de soie, parce qu'il craignait d'être taxé de prodigalité et de vanité, s'il se donnait à lui-même cette magnificence. — Un sonnet du poète par lequel il demandait à Alphonse II du vin de Sicile afin de raviver ses esprits, reçut pour réponse ce gracieux distique de la main du prince, daté du 7 juin 1576 :

> Una botta di vin sia dato al Tasso,
> Beve, scriva, riposi e vada a spasso.

2. Lett. IX, des *Lett. esortatorie.*

dinal Alexandre, car me voilà si près de mes soixante-dix ans que je n'ai plus guère de dents pour le manger ni d'estomac pour le digérer[1]. »

Les témoignages abondent sur l'existence misérable des lettrés. Luigi Alamanni, Gabriello Simeoni, Antonio Cammelli, tant d'autres nous en ont laissé de tristes tableaux. Philelphe, dans ses *Joca et seria*, se montre à nous un solliciteur nécessiteux, un pensionnaire mal payé, un père de famille aux expédients. Il demande au ciel et à la terre une dot pour sa fille qui se meurt d'envie d'être mariée. Il adresse des suppliques en vers à François Sforza, à la duchesse Blanche-Marie, sa femme, à Gentili Simonetta, ou même à Gaspard de Pesaro, médecin du duc : « Tandis que je chante les actions de Sforza, dit-il à Gentili, et qu'Apollon fait retentir mon luth sonore, je suis détourné de mes chants : l'une de mes filles veut une dot, l'autre des habits, et les garçons me demandent aussi quelque chose. Sans dot, et si elle n'a son pesant d'or, aucune fille ne croit pouvoir plaire à un mari ; ce n'est ni la naissance, ni l'honnêteté que l'on cherche dans une épouse, c'est l'or qui la fait ce qu'elle est, c'est par l'or qu'elle est belle. »

Certains lettrés qui avaient trouvé asile dans de petites cours aux modiques ressources, étaient obligés, pour compléter le prix de leur hospitalité, de remplir parfois des fonctions peu compatibles avec

1. Lett. X, des *Lett. di risentimento*.



le culte des Muses. L'Arioste ne disait-il pas que de poète le cardinal d'Este avait fait de lui un courrier? Tout prince souverain voulait avoir des humanistes à ses gages. Il n'était si mince tyran romagnol, si médiocre condottiere devenu seigneur d'une bourgade, qui ne se crût obligé d'avoir son cercle de beaux-esprits. Il fallait qu'ils eussent leurs lettrés, comme les principautés minuscules et les grands-duchés in-12 de l'ancienne confédération germanique ne pouvaient se passer de chambellan, ni d'introducteur des ambassadeurs. Seulement, pour être moins onéreux, un même lettré tenait plusieurs emplois. Tel était à la fois secrétaire, percepteur et factotum. A Rimini, auprès de Sigismond Malesta, il y avait de ces maîtres Jacques littéraires qui étaient tout ensemble philologues et officiers de troupes. Ils chantaient en latin les amours de la belle Isotta, aimée de Sigismond, et faisaient faire l'exercice aux mercenaires.

C'était certainement pour les lettrés un protecteur généreux que Léon X; pourtant il en usait parfois avec eux, lui aussi, d'assez insolente façon et les pauvres diables d'improvisateurs latins, chargés d'égayer ses repas, recevaient des coups de fouet quand ils faisaient des vers boiteux. A force de compliments et de flatteries, il enivra si bien le versificateur Baraballo de Gaëte qu'il sollicita l'honneur d'être couronné comme poète au Capitole. Le pape fit de ce triomphe une cérémonie bouffonne. Le malheureux poète, ceint du laurier de Vir-

gile et revêtu du manteau de pourpre, dut déclamer des vers, à la table pontificale, au milieu des éclats de rire universels; puis, au bruit des timbales et des trompettes, on lui fit monter, dans la cour du Vatican, un éléphant harnaché d'or que le roi de Portugal venait d'envoyer à Rome.

Du moins, s'il s'égayait aux dépens des poètes, Léon X avait une bourse pleine de rouleaux d'or d'inégale grosseur à l'aide desquels il guérissait les blessures faites à la vanité; mais, sous ses économes successeurs, les *cortesani* furent réduits à la portion congrue. Nous verrons tout à l'heure quel ordinaire on leur servait dans les communs des palais et notamment du Vatican.

Le sac de Rome ajouta encore à tant de misères, et, dans son livre *De infelicitate litteratorum,* écrit sous l'impression de l'événement, Pierio Valeriano nous montre les infortunés lettrés, victimes des vicissitudes politiques qui leur enlèvent leurs pensions et courant après des places qui leur échappent. Ceux-ci, rendus avares et misanthropes par l'adversité, portent leur argent cousu dans leurs habits. Cette précaution ne les empêche pas d'être volés et ils en deviennent fous. D'autres gémissent de leur liberté perdue, au fond d'un hôpital où ils ont demandé asile. Toujours en lutte et en querelle, ils gardent jusqu'à la mort des haines littéraires. Il en est un qui meurt, lentement consumé par un chagrin secret, à la suite d'une humiliation dont il ne peut perdre la pensée. Beaucoup sont



frappés par les sicaires de tyrans ombrageux. A Florence, plusieurs finissent par le suicide.

Franco dépeint aussi ces calamiteux voyageurs, qui parcourent les routes grillées de soleil, tout grelottants de fièvre et ne sachant où reposer leur front pesant : « Mille beaux esprits, dit-il, malheureux et dolents, mourant de faim, s'en vont gueusant par l'Italie, nus, sans souliers, claquant des dents, en quête d'un hôpital qu'ils n'ont pas. »

C'est que, de la grande considération où on les tenait aux débuts de la Renaissance, lettrés et humanistes étaient peu à peu tombés dans le discrédit. Déjà commençait la réaction contre la liberté de penser, produite par la Réforme protestante. Les cours étaient disposées à voir d'un œil moins indulgent les défauts des gens de lettres ; leur orgueil et leur vanité, leur envie, leur disposition à se dénigrer mutuellement, leur sotte manie d'engager les uns contre les autres ces polémiques furieuses que Bayle appelait plus tard des « entremangeries professorales ».

Pogge lance contre Philelphe des invectives de crocheteur. Il lui reproche que sa mère, à Rimini, gagnait sa vie à nettoyer des boyaux. Chassé de Rimini et de Padoue, il s'est réfugié à Constantinople où il sut s'insinuer, disait Pogge, dans l'esprit du fameux Chrysoloras qui le reçut chez lui. Il débauche sa fille, la rend mère, l'épouse, vole son beau-père, se livre aux plus infâmes débauches, dérobe de l'argent à un frère mineur de

Ravenne, etc. Et Valla, qui avait eu la témérité de condamner dans les lettres de Pogge quelques phrases qu'il jugeait peu latines, Pogge le traite de *bestia, latrator, furibundus, insanus, convitiator, demens, hæreticus, monstrum!...* Valla se venge en rappelant à Pogge les soufflets à lui donnés par Georges de Trébizonde, et Pogge réplique que Valla, étant à la cour de Naples, eut querelle avec un certain chevalier Alphonse qui le jeta par terre et l'assomma à coups de pied et à coups de poing; ce n'est cependant pas, ajoute-t-il, que Valla manque de courage; dans cette même ville de Naples, ayant reçu un coup de pied d'âne, il ne laissa pas cette offense impunie et fit périr l'animal sous le bâton. Encore les lettrés ne se bornaient-ils pas toujours à des guerres de plume. Ils essayaient parfois de se salir autrement que par leurs écrits. Pétrarque n'avait pu échapper à ces rancunes jalouses au-dessus desquelles sa gloire semblait devoir le placer. Il rapporte dans ses lettres latines que le laurier du Capitole lui avait attiré une multitude d'envieux qui empoisonnèrent son triomphe par des indignités. Le jour de son couronnement, au lieu de l'eau odorante qu'il était d'usage de répandre dans ces solennités, on lui versa sur la tête une eau corrosive qui le rendit chauve pour le reste de sa vie. Son historien Dolce raconte même qu'une vieille lui jeta son pot de chambre, rempli d'une âcre urine, gardée peut-être pour cela depuis sept semaines *(Servata in sabbata septem)*.

La multiplication des éditions imprimées des auteurs classiques avait aussi avili la littérature en la vulgarisant, et comme il arrive ordinairement, la faveur du métier avait amené la surabondance des sujets. Tous les pères d'enfants prodiges, nombreux en Italie comme ils le sont devenus en France, avaient ambitionné la gloire de doter le ciel de l'art d'un nouveau Pétrarque, d'un autre Alberti ou d'un second Pic de la Mirandole. Et qui n'avait quelque prétention littéraire en Italie? Ce n'était pas seulement à Ferrare que les poètes, disait le proverbe, étaient aussi communs que les grenouilles dans les marais avoisinants. Pour peu que l'on sût compter onze syllabes sur ses doigts, on se mêlait de versifier, et Sansovino nous apprend que, de son temps, il n'était pas jusqu'aux chanteurs ambulants et bateleurs qui n'eussent aussi composé quelque petite chose. Doni fait comparaître l'âme d'un tailleur de pierres devant Momus, qui lui fait subir un examen dans le monde intermédiaire[1] : « Qu'est-ce que tu étais sur la terre? lui demande-t-il. — J'étais tailleur de pierres et poète, répond l'âme. — Voilà un bizarre cumul! C'est comme ces boutiques où l'on manie à la fois l'aiguille et le rasoir!... Et qu'est-ce que tu as taillé et composé? — J'ai fait un beau livre de montagnes, de mers, de plantes et de vallées, tout en rimes: des fleurs, des fleurettes, des ombres, des

1. *Mondi.*

herbes et des violettes, des coteaux, des campagnes et des plaines, et des collines, avec des fontaines, des gorges, des prés, des ruisseaux et des ondes. »

Le dentiste Capron disait un jour à Voltaire : « Je m'occupe en ce moment à faire des maximes de La Rochefoucauld. » Ce brave tailleur de pierres pétrarquisait de la même façon. Ses goûts littéraires nous prouvent du moins que la poésie avait pénétré en Italie jusque dans les dernières classes populaires et que les poètes étaient toujours restés aussi chers au peuple, s'ils avaient perdu dans la faveur des grands. Il n'avait pas cessé de les connaître et de les admirer depuis Dante, dont on répétait les vers chez les chaussetiers de Rome et chez les forgerons de Vérone, dont les muletiers redisaient la *Divine Comédie*, qu'ils interrompaient par un grossier *arri* pour presser leurs bêtes; depuis Pétrarque qui écrivait de Linterno : « Je ne manque de rien, et les paysans m'apportent à l'envi des fruits, du poisson, des canards et du gibier de toute espèce, » jusqu'à l'Arioste, que les brigands ne veulent pas rançonner, et au Tasse, dont les gondoliers chantent le poème traduit en dialecte vénitien.

III

Au milieu des infortunes de ses confrères, un homme fait contraste. Il est repu et en fleur de santé. Il est vêtu comme un doge et habite un palais sur le Grand-Canal[1]. C'est l'Arétin.

Lui aussi, dans sa jeunesse aventureuse, avait connu le triste sort des lettrés de ce temps. Il nous a laissé dans la *Courtisane* un tableau de leur existence au *Tinello*. On appelait ainsi le commun dans les palais italiens. C'était le lieu où prenaient leur repas ceux qui avaient « bouche à cour ». « Si tu as vu la prison de Corte-Savelli quand elle est pleine de prisonniers, tu vois le tinello à l'heure des repas, » fait-il dire à Rosso. « On mange sur une table bariolée de plus de couleurs que la palette d'un peintre et qu'on lave à la fin du mois, dans le suif des chandelles qui leur restent le soir, bien que souvent on mange sans lumière, et c'est un bonheur pour nous, parce que, dans l'obscurité, notre estomac ne se soulève pas à voir le bourreau de manger qu'on nous apporte, qui nous rassasie en nous affamant et nous désespère en nous rassa-

1. On croit que le palais de l'Arétin, situé entre le pont du Rialto et la Ca-Foscari, fut un des deux cents palais qu'on a démolis au commencement de notre siècle, pour en employer les matériaux à des constructions bourgeoises.

siant...» « Toute l'année, de la mère de Saint-Luc pour tout régal [1]. Quatre tranches de fromage de lait de buffle, si sec et si dur qu'il fait sur l'estomac une colle capable d'étouffer Marforio, et s'il te prend envie d'avoir une écuellée de bouillon, après mille supplications, la cuisine te donne une écuellée de lessive... Au carême, deux anchois à partager entre trois personnes pour entrée ; puis paraissent quelques sardines pourries, brûlées et mal cuites, accompagnées d'une certaine soupe aux fèves, sans sel et sans huile, qui nous fait renier le paradis. Le soir collation. Dix feuilles d'ortie pour salade, petit pain, et grand bien vous fasse ! » Joignez à ce menu l'horrible exhalaison qui sort des tas d'os qu'on ne balaye jamais, rendez-vous de toutes les mouches du commun, et vous jugerez s'il y faisait bon vivre. J'oubliais « le vin trempé dans de l'eau tiède, et ce vin, avant qu'on y touche, demeure quatre heures dans un vase de cuivre. Tout le monde boit dans une seule tasse que toutes les eaux du Tibre ne nettoyeraient pas, et chacun s'essuie les mains comme il peut, l'un à sa cape, l'autre à sa saie, un autre en les frottant au mur ».

L'Arétin avait conservé de la vie des cours une légitime horreur. Plus tard, à un prélat qui l'exhortait à aller à Rome, il répondait qu' « il aimerait mieux faire dix ans de prison que d'être l'hôte d'un palais de Rome ». Dieu sait par quelles épreuves il

1. De la vache.

avait passé. Réfugié à Pérouse à la suite d'une escapade commise à Arezzo, sa patrie, il y est, dit-on, relieur de livres. Une histoire anonyme, et d'ailleurs peu exacte sans doute, nous le montre ensuite chez le riche banquier siennois Agostino Chigi, d'où il est chassé pour avoir volé une tasse en argent. A dix-huit ans, il est bateleur en Lombardie et fait la parade à Vicence, associé à un certain Calcagno ; puis il se met aux gages d'un hôtelier de Bologne ; il est frère dans un couvent de Ravenne ; il entre dans la domesticité de Léon X en qualité de fou, de bouffon et d'homme à tout faire ; il tourne la broche à l'occasion. Il devient estafier de Jean de Médicis, le Grand Diable. Celui-ci étant mort d'une blessure reçue devant Governolo, l'Arétin est ramené pour ses péchés à Rome et sert le pape Clément « de la même façon qu'il avait servi le pape Léon » ; enfin, après le sac de la ville, à la suite d'une niche que lui firent les Espagnols et non sans avoir lui-même fourbé un Ferrarais, il part pour Venise.

Bref, la première partie de sa vie pourrait se résumer dans l'énumération d'emplois que le Rosso de la *Courtisane* raconte avoir successivement remplis : moine, valet d'auberge, juif, gabeleur, muletier, agent de police, galérien, meunier, courrier, entremetteur, saltimbanque, gueux, domestique d'écolier, laquais de courtisan, le diable, et pis... Après tout, notre Jean-Jacques n'a guère exercé moins de métiers.

Quoi qu'il en soit, l'Arétin finit par faire fortune.

Il vivait à Venise en grand seigneur et narguait comme Voltaire, à Ferney, les cours et les destins adverses : « Je ne suis plus le jouet de la fortune, écrivait-il, la liberté fait la magnificence de ma maison et la paix en est le majordome. Mes jours coulent dans la satisfaction, et je ne désire rien de plus. Le souffle de la malignité et les vapeurs de l'envie n'ont point encore altéré ma récolte. » Il a conquis l'indépendance et ne devra rien désormais à personne. Il vit « à la sueur de son écritoire ». — « Avec un bout d'aile et quelques rames de papier blanc, il se moque de l'univers. » — « Il s'est créé à l'aide d'une bouteille d'encre, et sans compter les pensions, deux mille écus de rentes dont les fonds sont assignés sur la sottise d'autrui. » C'était un plagiaire de l'Arétin, l'homme d'esprit qui disait : « Ma plume vaut deux ministères. »

IV

L'Arétin a mieux que la richesse ; il a la puissance ; il a presque de la considération. Sans doute, il est contesté ; mais qui ne l'est pas ? Il a ses détracteurs et plus que n'en a jamais eu un homme arrivé ; mais il a des flatteurs pour le consoler, et quels flatteurs ! Des princes, un roi de France, un empereur, un pape. Les témoignages des contem-

porains sur son compte et leurs façons d'être avec lui sont singulièrement contradictoires. Pour Berni c'est un fripon, un ignorant, un traître, un monstre odieux, l'opprobre personnifié ; pour Goffo, un stupide, un cogne-fétu, un ribaud, un joueur de gobelets, une fille de joie, une brute à coups de trique, une sentine de vices ; pour Doni, un poltron, une grosse bête, un bonneteur, une carogne, la honte de l'humanité, l'écume de toutes les scélératesses, le roi des malotrus, le coupeur de bourses des princes, le miroir des ânes, le Sardanapale des palefreniers, l'antechrist[1]. Et l'on joignait contre lui les actes aux paroles. Zilioli raconte qu'il fut battu à Rome, à Venise, à Florence, à Naples, à tous les bouts de la Péninsule. A Rome, sous le pontificat de Léon X, Ferragut de Lazzara l'avait arraché demi-mort des mains de ses ennemis. Dans Venise, le comte d'Arundel, ambassadeur d'Angleterre, le fit bâtonner par ses gens. Il restait consigné des mois entiers dans son palais, sans oser en franchir le seuil, pour ne pas tomber entre les mains d'un Florentin irrité, comme le plus jeune des Strozzi, par exemple. Tani, parlant d'un babillard, dit qu'il était « plus riche en paroles que l'Arétin en coups de bâton », et Boccalini assure qu'on lui avait chamarré le visage et les épaules de façon qu'il ressemblait à une carte marine.

1. A. Graf, *Un processo a Pietro Aretino*. Nuova Antologia. Série 3, vol. 3.

Et pourtant François I[er] lui envoie des chaînes d'or et des ambassadeurs pour obtenir son éloge. Charles-Quint, traversant le territoire vénitien, fait placer à sa droite l'Arétin et s'entretient avec lui tout le long du chemin. Quand il marie sa fille Adria, on envoie au-devant de lui un corps de cavalerie à huit milles d'Urbin, et la ville est illuminée ; le pape le fait chevalier de Latran, le relève quand il veut s'agenouiller dans le conclave et le baise au front. Et tous ces honneurs ne semblent pas encore assez aux admirateurs de l'Arétin : « Je ne suis pas surpris, lui écrit Paolo Manuzzio, que les papes vous embrassent, que les empereurs vous cèdent la droite ; vos écrits dispensent l'immortalité. Je m'étonne de ce qu'ils ne partagent pas leurs États avec vous. » On le cite dans les chaires. Il est « le guide du prédicateur » et le « cinquième évangéliste ». L'hyperbole s'épuise à le vanter. Francesco Riggardini la monte jusqu'au blasphème. Il fait de l'Arétin « le fils de Dieu ». — « S'il est la vérité dans le ciel, lui dit-il, vous l'êtes sur la terre. Vous êtes semblable à la pelle d'or[1] qu'on pose sur l'autel de saint Marc le jour de la grande foire. » Gnatio di Fessambrune voit dans l'Arétin « la colonne, la

1. La *pala d'oro*. C'est une espèce de mosaïque d'or et d'argent sur émail enrichie de perles et de pierres précieuses. Commandée à Constantinople vers la fin du x[e] siècle, par le doge Pierre Orseolo le saint, la *pala d'oro* ne cessa de recevoir de nouveaux ornements pendant les trois siècles suivants.

lampe, la splendeur de l'Église. » En lui sont réunis « la morale de Grégoire, la profondeur de Jérôme, la subtilité d'Augustin et le style sentencieux d'Ambroise. — « C'est un nouveau Macchabée, venu pour découvrir, reprendre, corriger avec courage la malice et l'hypocrisie, un second Jean l'évangéliste pour prier, exhorter, honorer les bons et les vertueux. »

Moins que personne, l'Arétin s'étonne de ces adulations. Il se considère comme un très grand homme et trouve tout naturel que son effigie orne le frontispice des palais et couvre les murailles des salles publiques, qu'on mette son portrait sur les boîtes à peigne, sur les encadrements des miroirs, sur les plats de majolique, « comme celui d'Alexandre, de César et de Scipion », qu'à Murano, on fabrique des vases en cristal qui s'appellent des *arétins* et qu'une race de chevaux se nomme *arétine*, en souvenir d'un cheval qu'il a reçu du pape Clément et donné au duc Frédéric. N'est-il pas une des merveilles de l'univers et la principale curiosité de Venise? Comme ce gentilhomme suédois, qui, arrivant à la barrière de Paris, réclamait la maison de M. de Fontenelle, c'est vers le palais de l'Arétin que le voyageur débarqué à Venise demandait d'abord au gondolier de le conduire. Toute la foule des peuples étrangers qui remplit les tableaux de Canaletti aborde devant son palais, à l'abri de la tenture de soie rouge, rayée de bleu, présent du marquis de Guast. « Un si grand nombre de gens

viennent me rompre la tête, dit-il, que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds comme le pavé du Capitole s'est usé sous la roue des chars de triomphe. Les Turcs, les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols assiégent continuellement ma porte. Jugez du nombre de nos Italiens! Je crois qu'il vous serait plus facile de vous détacher du service de l'empereur que de me trouver dans cette cohue. Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Chacun vient me raconter les sujets de plainte qu'il s'imagine avoir. Je suis l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler le secrétaire du monde. » Parfois il feint d'être fatigué de tant d'hommages et de vouloir s'y dérober. Il rêve un grenier où se réfugier : « Je suis las d'incommodes, écrit-il à son libraire, accablé de fatigue et d'ennui; j'ai résolu de me retirer chez vous ou chez le Titien. Il me prend quelquefois fantaisie d'aller me cacher dans le galetas de quelque pauvre fille qui me cédera son gîte pour une légère aumône. » Mais ce n'est là qu'une boutade, et il ne faudrait pas le prendre au mot. Il ne saurait plus vivre désormais loin de son palais de marbre, du luxe et des richesses qui l'entourent, de ces tables toujours chargées de mets exquis et de vins de Chypre; de ces arétines enfin, spécimens variés et charmants de la beauté vénitienne qu'a caractérisée Gozzi, « blonde, blanche, potelée » et au milieu desquelles ressort plus vivement la chevelure noire de la Marietta. Il aime le faste, il loue

ceux qui, sans être princes, en mènent le train, comme Gerolamo Rovero; il approuve « la magnificence dans le vêtement, la splendeur de la table et les raffinements nouveaux que le goût y introduit. »

L'Arétin tient l'état d'un prince. « On dit que je suis fils de courtisane; c'est possible, mais j'ai l'âme d'un roi. » En effet, sa générosité est inépuisable. « Doublez-moi ma pension de cinq cents écus, écrit-il à Don Lope de Soria, quand j'en aurais mille fois autant, je serais à l'étroit. Tout le monde accourt à moi comme si j'étais le maître du trésor royal. Si une fille accouche, ma maison fait la dépense. Si l'on met quelqu'un en prison, c'est à moi de pourvoir à tout. Les soldats dont l'équipement a besoin d'être renouvelé, les étrangers qui sont mal dans leurs affaires, les écrivains affamés et toute sorte de chevaliers errants viennent se refaire chez moi. »

La voûte de la bibliothèque, construite par Sansovino, s'écroule, à peine achevée. L'architecte est condamné à une amende de mille ducats. C'est l'Arétin qui la paye. Et ce n'est pas seulement avec ses amis qu'il est prodigue. Sa main est ouverte pour tout le monde et il fait des profusions au premier venu. Si on l'exhorte à épargner un peu sa bourse : « Non, dit-il, on ne me verra jamais fermer à la foule cette hôtellerie que je tiens depuis maintenant dix-huit ans. » Parfois il faisait présent à ses amis des habits qu'il avait sur le corps et de-

meurait « dépouillé dans sa maison des six et des huit jours ». « Je partage avec les miens, dit-il, la chemise de mon dos et le pain de ma bouche. Je regarde mes servantes comme mes filles et mes serviteurs comme mes frères. »

Indulgent et bon, il se laisse voler et duper avec une résignation sceptique : « Dieu pardonne à qui me fait tort, à moi qui donne ce que je n'ai pas et qui n'aurai jamais rien si je n'y mets ordre. Et c'est chose impossible, car j'ai reçu pour don de la nature la prodigalité comme les autres hommes ont reçu l'avarice. » Perina Riccia, son arétine favorite, s'enfuit avec un jeune homme. L'Arétin l'avait comblée de présents. Il l'avait soignée pendant une maladie de treize mois. Il la reprend au retour de son pèlerinage galant et oublie sa trahison.

V

Cet homme qui avait la passion de donner était insatiable. « Si j'avais la faculté de donner autant que j'ai celle de recevoir, écrit-il au cardinal de Trente, mon âme montrerait ce qu'elle est, non ce qu'elle paraît être. » On l'a comparé au troubadour Alberto de Malaspina qui volait dans la rue pour se procurer les moyens de faire des présents. Je lui trouverais plus de ressemblance avec Shylock. On dirait, tant son avidité est implacable, qu'il poursuit

comme l'usurier de Venise sa vengeance et celle de son peuple opprimé. Il traite les seigneurs de juif à chrétien et ne leur fait pas grâce d'un denier, sinon il préléve une livre de chair sur leur honneur et leur puissance. Il tient sans cesse levée sur eux sa plume féroce dont il va les déchirer, à moins qu'ils ne se rachètent. Peut-être l'Arétin avait-il l'esprit de corps, si rare chez les gens de lettres, et voulait-il faire payer aux grands les affronts et les misères subis par ses pauvres confrères? Beaucoup d'écrivains paraissent avoir vu en lui comme un envoyé de Némésis, chargé des représailles de la littérature. « Soyez béni, Arétin, s'écrie Dolce, vous qui vendez les princes à la poignée pour un liard et les estimez moins que des ânes et des bœufs. » L'Arétin lui-même témoigne qu'il a conscience de sa mission. Il se vante d'avoir « de ses mains ouvert une route nouvelle aux savants, qui en y entrant sur ses pas, pourront braver les intrigues et les embûches des seigneurs. » « J'ai écrit ce que j'ai écrit, dit-il quelque part dans une lettre à messer Giannantonio di Foligno, à l'avantage du mérite dont la gloire était usurpée par les ténèbres de l'avarice des seigneurs; et, avant que j'aie commencé à déchirer le nom des grands, les gens de talent mendiaient les honnêtes commodités de la vie, et s'il arrivait à l'un d'eux de s'arracher aux tribulations de la nécessité, c'était comme bouffon et non comme lettré qu'il y parvenait. C'est à ma plume, armée de ses terreurs, que les beaux esprits

doivent la courtoisie forcée avec laquelle ils sont traités désormais. »

Il doit arriver fort rarement que la conduite habituelle d'un homme soit en désaccord avec ses principes. Chacun se fait, pour son usage particulier, une doctrine suivant laquelle il légitime à ses propres yeux toutes ses actions, fussent-elles condamnées par la morale courante. L'Arétin m'a l'air d'avoir eu aussi sa philosophie. Il se croyait chargé d'émanciper les lettres en sa personne. Sans cela, il n'aurait pas pu apporter tant de cynisme dans la vénalité et demander l'aumône avec tant d'arrogance. Au duc d'Atri, qui le pressait de continuer à chanter les louanges de François Ier, il répondait : « Je suis et serai toujours le serviteur de votre maître. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre ; mais je ne vis pas de fumée, et Sa Majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. La chaîne qu'elle m'avait promise a été trois ans en chemin ; il y en a quatre qu'elle ne m'a pas donné le bonjour. Je me suis rangé du côté de celui qui donne sans promettre. François fut l'idole de mon cœur ; le feu qui brûlait sur son autel s'est éteint faute d'aliment. »

« La pauvreté qui m'égorge, écrit-il à un trésorier de France, ne me permet pas de songer aux bienséances ! » Et il s'excuse de ne pas remercier : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé mes forces à demander ; il ne m'en reste plus pour remercier. » Sa maxime est celle du courtisan

d'après Figaro, mais avec une variante effrontée : demander, recevoir et se plaindre. L'Arétin crie toujours misère. Il fait mine, un jour, de vouloir aller chez les Turcs. Il devait accompagner Luigi Gritti, fils naturel du doge, ambassadeur du roi de Hongrie près la Porte ottomane : « J'irai traîner ma misère et ma pauvreté chez les infidèles, écrit-il ; si quelques-uns étalent à mes yeux les biens et les dignités dont la cour de Rome récompensa le crime, je leur ferai voir la cicatrice des coups que j'ai reçus pour avoir aimé la vérité, et ma misère leur apprendra le prix qu'elle donne à la vertu. » Et toujours l'argent ! Quand Jules III l'a embrassé, il écrit : « Le Saint-Père m'a donné l'accolade ; mais ses baisers ne sont pas des lettres de change. » Il n'y a pas de regrattier plus âpre dans toute la Ghiara d'Adda.

Ce qui est étrange, c'est que les princes et les seigneurs ne s'indignent pas de cette audacieuse et insolente mendicité. Ils se soumettent sans mot dire aux contributions de guerre dont il lui plaît de les frapper. L'Arétin leur envoie, sans qu'ils songent à s'en formaliser, une médaille où il est figuré sur un trône, avec un livre sous le bras, recevant les offrandes des rois qui lui présentent des vases. On y lit cette légende : « *I principi tributati dai popoli il servo loro tributano* (les princes qui reçoivent le tribut des peuples payent le tribut à leur serviteur). » Il compte, en effet, parmi ses tributaires : Charles-Quint, qui lui a constitué une

pension de 200 écus sur le duché de Milan ; le duc Côme de Florence, qui lui fournit 160 ducats par an malgré sa parcimonie ; le duc d'Urbin, Luigi Gritti, Baudouin de Monti, Antoine de Leiva, dont il est le pensionnaire, et tant d'autres ; jusqu'aux princes de l'Église, comme l'évêque de Nicée, qui lui a envoyé des souliers de velours bleu brodé d'or dont se chaussa le pied délicat d'une arétine. On ne connaît, parmi ses contemporains couronnés, que le duc de Parme, le farouche Pierluigi Farnèse, qui ait refusé de rendre hommage à l'Arétin. Celui-ci prétendait que le duc avait la mine d'un sbire, d'un meunier et d'un boulanger.

Le grand-vizir Ibrahim, voyant une médaille à l'effigie de l'Arétin entre les mains de Barberousse, demandait en plaisantant où étaient les États de ce souverain. A quoi on eût pu répondre que c'était le monde, s'il est vrai que l'opinion publique en soit la reine, car l'Arétin était à lui seul l'opinion publique de son temps. On a dit le roi Voltaire ; c'est la même royauté qu'a exercée l'Arétin.

Cette force nouvelle de l'imprimerie, fatale à ses confrères, les lettrés, et que maudissait Merula, en l'appelant une invention barbare, l'Arétin avait su la tourner à son avantage. C'est là le secret de sa puissance. Il fut le général qui trouva le premier une tactique appropriée quand l'artillerie eut bouleversé l'art de la guerre. En critiquant les princes de leur vivant, en attaquant ou en louant leurs actes, non plus comme l'ancien historien après que

le temps avait calmé les passions, purifié les taches et consolidé les blessures, mais sur l'heure même; en suivant les événements, à mesure qu'ils se déroulaient, Pierre Arétin fut le créateur du journalisme. Il inventa et détint à son profit ce qu'on a appelé depuis le quatrième pouvoir.

Un ambassadeur écrivait de Rome à Talleyrand : « Il y a ici un écho qui répète les secrets du monde entier. » Cet écho s'était déjà éveillé au temps de l'Arétin.

Tout ce qui se passait en Europe et en Orient avait son retentissement en Italie. Tous les bruits s'y rapportaient. De bonne heure, les Italiens s'étaient intéressés aux choses de la politique. Ils voyaient de près le gouvernement dans leurs petits États et le spectacle de la lutte des partis, de la rivalité des villes entre elles, des révolutions de toute sorte avaient ouvert leur esprit à la connaissance des affaires publiques. D'ailleurs, la situation particulière de l'Italie obligeait son peuple à avoir toujours les yeux fixés sur les nations voisines. Rome commande à toute la chrétienté. Venise, Gênes, Amalfi sont en relations avec le Levant, avec Bruges, avec Londres. Florence se tourne vers la France avec la vieille prédilection guelfe qu'on y a pour notre pays. Milan et Naples se voient tour à tour aux mains du roi et de l'empereur. Enfin c'est l'Italie que menace l'invasion turque, immédiatement après la prise de Constantinople : « Croyez-vous que le Turc passe cette année en

Italie? » demande une femme à frère Timothée dans *la Mandragore*. Il y a à cette époque, dans les villes italiennes, des cercles de nouvellistes où l'on disserte sur la science du cabinet, et les bourgeois de Paris qui se réunissaient sous l'arbre de Cracovie, au Luxembourg, avaient eu des devanciers à la *Panca del proconsolo* de Florence. A Rome, des crieurs vendaient dans les rues des feuilles contenant le récit des événements du jour, des balivernes, des chansons. C'est l'Arétin lui-même qui nous l'apprend. Il introduit dans sa comédie de *la Courtisane* un *furfante* « qui vend des histoires » et annonce : « Aux belles histoires!... la guerre du Turc en Hongrie, les prédications du frère Martin[1], le concile, les affaires d'Angleterre, la pompe du pape et de l'empereur, la circoncision du Vayvode, le sac de Rome, le siège de Florence, l'entrevue de Marseille... »

On comprend combien un tel milieu fut favorable à l'influence de l'Arétin. Ses écrits politiques, ses satires, étaient lus avec avidité par tout un peuple, le plus intelligent et le plus policé de l'Europe. L'opinion qu'il exprimait était bientôt l'opinion de ce peuple lui-même, et un prince devenait pour l'Italie, suivant qu'il plaisait à l'Arétin, un héros, un monstre ou un balourd. Les Italiens du XVIe siècle sont les Athéniens dont veulent être loués les monarques au grand cœur, les capitaines et les poli-

1. Luther.

tiques. Il en coûte aussi pour cela; mais il n'est pas besoin de traverser l'Hydaspe; il faut payer l'Arétin.

VI

On a dit que l'Arétin fut un journaliste. On retrouve en lui en effet toutes les qualités et tous les défauts qui font le grand journaliste. C'est d'abord la facilité. Il ne travaille que deux heures par jour, et ces deux heures lui suffisent pour composer quarante stances. Il écrit les psaumes en sept matinées, *la Courtisane* et *le Maréchal* en dix, les deux dialogues en quarante-huit, la vie du Christ en trente.

L'Arétin professe la même indifférence, le même dédain qu'on rencontre dans nos bureaux de rédaction modernes pour l'érudition, la recherche, l'étude des classiques, parfois pour le style. Il n'avait pas de livres et ne consultait jamais aucun auteur en écrivant. « Il n'avait besoin pour ses œuvres, disait-il, que d'une plume, d'encre, et d'une main de papier. » A ce bagage, s'il eût vécu de nos jours, il eût ajouté peut-être le *Dictionnaire Larousse*.

Il affectait même d'être ignorant et illettré. Crasso dit que sa mère lui avait fait apprendre la rhétorique, la philosophie, et qu'il était versé dans les lettres anciennes; mais l'Arétin racontait volon-

tiers qu'il n'avait été à l'école que pour apprendre à lire : « Moi, disait-il, je n'ai été à l'école que tout juste ce qu'il faut pour apprendre la croix de par Dieu... Qu'on me pardonne donc si j'écris comme un brigand. » C'est encore un trait de la profession.

On racontait que le peu qu'il avait lu, ç'avait été pendant le temps qu'il avait été relieur à Pérouse. Rapidité d'assimilation, habileté à disserter sur tout sans avoir rien appris que superficiellement, c'est bien un journaliste.

Du reste, l'Arétin n'écrit pas pour la postérité. Il lui suffit d'une gloire viagère, car il ne s'embarrasse pas plus de l'avenir que du passé. On a dit des Allemands qu'ils n'ont pas le goût de la sensation présente. L'Arétin au contraire est exclusivement l'homme de cette sensation. Le *carpe diem* n'est pas seulement sa devise; c'est la vocation de son esprit. Il est indifférent encore à tout ce qui est au-dessus de lui, aux problèmes de la métaphysique, aux spéculations de la philosophie. Aussi, comme le constate son épitaphe, « le Christ est-il la seule personne dont il n'ait jamais dit de mal; il ne le connaissait pas. »

> Qui giace l'Aretin, poeta tosco
> Che disse mal d'ognun fuor che di Cristo,
> Scusandosi col dir : non lo conosco.

En revanche, avec quelle vivacité de couleur, avec quelle sincérité et quelle intensité d'expres-

sion, l'Arétin sait peindre tout ce qui se trouve sous ses yeux. Il excelle dans le tableau de genre. C'est un « moderne » dans l'acception actuelle et parisienne du mot. Nul dans son siècle n'eût pu trouver des touches aussi exactes pour nous raconter, par exemple, la vie des courtisanes de Rome et les artifices qu'elles emploient, comme la Canidie d'Horace, pour augmenter la puissance de leurs charmes; pour nous dire les folies que fait commettre au peuple la passion de la loterie; pour dessiner la curieuse silhouette de Pietro Piccardo, l'homme qui savait les anecdotes de toute l'Italie et vivait toujours entouré d'un cercle de femmes; pour nous faire pénétrer dans l'intérieur si calme et si simple du sculpteur Simone Bianco; pour décrire enfin le magique spectacle auquel du haut de son balcon il assiste au coucher du soleil : les nacelles chargées d'oranges et de Vénitiens, voguant vers le Grand-Canal, les maisons de pierres semblables à des palais de féerie, la clarté resplendissant ici vive et pure, plus loin vague et confuse, l'ombre errante des nuages chargés de lourdes vapeurs, les mille aspects fantastiques que revêtent les édifices, les uns s'effaçant noyés tout entiers dans une teinte d'ébène obscure, tandis qu'à gauche, les marbres rayonnent et étincellent, comme si le soleil y était descendu du firmament; dans le fond, le vermillon plus doux qui colore les toitures.

CHAPITRE VIII

LA VIE DE COUR

Le docteur Johnson prétendait ne pas connaître de plus grand plaisir dans la vie que de voyager en mail-coach avec une jolie femme. Si l'on me demandait une formule aussi brève de la conception du bonheur dans l'Italie de la Renaissance, je dirais que c'était de causer dans de beaux jardins entre gens d'esprit des deux sexes. On voit dans le *Triomphe de la Mort* à Pise un brillant cercle de dames et de jeunes seigneurs, au-dessus duquel plane l'ange exterminateur. La même opposition s'offre à Boccace. Au lugubre tableau de la peste, il donne pour contraste les conversations galantes et les loisirs d'un château. Conter des histoires, s'asseoir sur le gazon, au bord des fontaines, dîner sur des terrasses pavées de mosaïques, d'où l'on aperçoit les vignobles, les linières aux fleurs bleues et les oliviers étagés aux flancs des montagnes, chanter, danser, jouer des instruments, voilà quelles étaient alors et dans ce pays la vie joyeuse et l'existence mondaine.

I

Les conditions politiques de l'Italie ont concouru sans doute, avec la splendeur du paysage italien, à éveiller de bonne heure dans les âmes le sentiment de la nature. Ses nobles n'habitaient pas continuellement la campagne comme ceux de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Ils avaient pour la plupart un palais dans la cité voisine de leurs terres, les traités conclus entre les municipalités et les seigneurs de leurs environs obligeant ceux-ci à résider dans la ville une partie de l'année. Il faut n'avoir pas toujours été aux champs pour en apprécier le charme. Cette vérité qui n'est point neuve a peut-être été découverte par Campanus : « Si je n'étais pas né campagnard, écrivait-il, j'aimerais sans doute la vie champêtre ; mais je suis blasé sur ses agréments [1]. » L'amour de l'indépendance, particulier au caractère italien, les rivalités et les brigues de gouvernements électifs, la démocratie ombrageuse et jalouse qui régnait dans les villes, ont contribué aussi à faire de la villa le séjour de prédilection. Jean Villani, qui écrivait sa chronique dans la première moitié du XIVe siècle, constatait que les habitations des Florentins à la cam-

1. Epist. IV. 4.



pagne étaient plus belles que celles qu'ils avaient à la ville. « Florence, dit plus tard J.-B. Alberti [1], est entourée de villas sans nombre, où l'air est pur comme le cristal, le paysage riant, la vue admirable ; là, peu de brouillards, point de vents pernicieux; tout y est bon ; l'eau même y est pure et saine; et parmi ces innombrables constructions, il y en a beaucoup qui sont comme des palais, tant elles sont riches et somptueuses. »

Firenzuola, qui semble avoir peint le monde de son temps avec plus d'exactitude que Boccace, nous retrace dans ses *Nouvelles* le tableau de l'existence qu'on menait à la villa. La journée commence par une promenade. On gravit une colline en agitant une question philosophique. Vers dix heures, déjeuner égayé par des accords de luth et des chants. La veille, on avait donné le sujet d'une *canzonate*. On va entendre l'œuvre nouvelle à l'ombre d'un frais berceau, à côté d'eaux jaillissantes. L'après-midi, on s'installe sur une verte prairie, au bord d'une source, et chacun dit un conte à son tour. Vient enfin le souper, animé d'aimables causeries, qui, suivant la définition d'une dame de compagnie, « pour nous femmes peuvent encore s'appeler convenables et ne doivent pas sembler inspirées par les fumées du vin à vous autres hommes ».

1. *Il governo della famiglia*. Cet ouvrage était attribué à Agnolo Pandolfini. Les recherches de Fr. Palermo ont prouvé que son véritable auteur est Alberti.

Della Casa qui, dans le *Galateo*, interdit les récits grivois devant les dames, ainsi que les plaisanteries sur Dieu et les choses saintes, remarque que la société du *Décaméron* manque fort gravement aux convenances sur ce point. Mais ces convenances n'existaient pas au temps de Boccace[1]. Entre lui et della Casa, il était survenu la Réforme, En Italie après Luther comme en France après la Révolution, on avait vu de quel prix se payent certains badinages. Il régnait encore cependant au XVI[e] siècle entre hommes et femmes une liberté de langage qui nous surprend. Il suffit pour s'en faire une idée de lire une des énigmes à la scandaleuse ambiguïté que les conteurs des *Facétieuses Nuits* proposent à deviner aux demoiselles d'honneur de madame Lucrèce. Les jeunes filles de ce temps paraissent en général en avoir su assez long. Bradamante, la plus vertueuse des héroïnes de l'Arioste, dans sa lutte contre Rodomont, comprend mieux qu'il ne convient des mots à double sens, de même que Catherine de France, dans le *Henri V* de Shakespeare, se récrie en apprenant l'anglais contre les assonances déshonnêtes de quelques vocables.

Dans tous les conteurs, la société a une reine qui dirige l'entretien. C'est elle qui indique le rang dans lequel on doit parler et les sujets qui seront traités.

1. Au XVI[e] siècle, la cour de Rome traita avec le duc de Florence pour expurger le Décaméron des attaques violentes contre les mœurs des personnes d'église. Salviati, *Avvertimenti sulla lingua del Decamerone.*

Elle prescrit par exemple que telle journée on traitera des amours qui ont eu une fin malheureuse ; telle autre, il s'agira de personnes qui, après plusieurs traverses, ont réussi au delà de leurs espérances; telle autre encore, l'ordre veut que les contes et la conversation se rapportent à ceux qui ont, par beaucoup d'adresse, obtenu ce qu'ils désiraient ou recouvré ce qu'ils avaient perdu.

Cette pratique, si peu conforme à nos idées sur l'esprit de conversation, semble avoir été générale. Machiavel a rédigé un règlement pour une société de plaisir, à laquelle il donne un président et une présidente : c'est l'homme doué du plus grand nez et la femme possédant le plus petit pied. L'article 20 mérite d'être cité. Il nous révèle dans le secrétaire florentin un précurseur de nos mauvais plaisants contemporains : « Aucune dame de la société ne pourra avoir de belle-mère, et si quelqu'une d'entre elles l'a encore, elle devra, dans les six mois qui suivront, s'en délivrer avec de la scammonée ou autre remède semblable », et Machiavel inflige pour punition à la jolie contrevenante de « regarder le géant de la place avec des lunettes sur le nez ».

II

Un petit écrit de 1536, intitulé : *Forcianæ questiones* et attribué à Ortensio Landi, résume

les entretiens qui ont été tenus par une société aux bains de Forcium, près de Lucques. On y a causé de la différence qui existe dans les humeurs et les aptitudes des hommes : facilité pour l'étude, qualités commerciales, talents militaires, manière de vivre, de penser, de s'habiller, propension à la haine et à l'affection ; esprit particulier des populations de l'Italie ; genres de beauté des femmes, etc. Les gentilshommes de la maison de la duchesse de Gonzague, dit Castiglione dans son *Cortigiano,* « se proposaient de belles questions, ils jouaient à toute sorte de jeux d'esprit, à la fantaisie tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et dans lesquels, sous des déguisements différents, ils faisaient des récits allégoriques, se disputaient de diverses manières, se piquaient par des mots subtils ». Naturellement les absents n'étaient pas ménagés. Le prologue de *la Mandragore* nous apprend qu'à Florence on critiquait les hommes et les choses avec une grande liberté. L'auteur prévient les censeurs qu'il est armé et qu'il ne faut pas se frotter à sa pièce : « il sait médire tout comme un autre ; ce fut même l'art qu'il apprit le premier, et dans tous les pays où l'on parle la langue du *si,* il n'estime personne, quoiqu'on puisse le voir à la suite de ceux qui sont en état de porter un plus riche manteau que le sien. »

Plus souvent encore que le prochain, l'amour faisait les frais de l'entretien dans les cercles où hommes et femmes se trouvaient réunis. On dis-

courait à perte de vue sur son caractère et ses effets comme dans les cours d'amour de la Provence. Dans un sonnet de sa jeunesse, Dante faisait ce rêve d'être emporté sur un navire enchanté, loin du monde avec ses amis, et « que le bon enchanteur mît avec eux Monna Vanna, Monna Bice (Béatrice) et Monna Lagia ». « Là, dit-il, je voudrais toujours raisonner d'amour. » Être habile à discerner les nuances subtiles et délicates du sentiment, c'est déjà de son temps le fait d'une femme de grande naissance. Dans une chanson de la *Vie Nouvelle* à la louange de Béatrice, pour bien marquer qu'il « ne parle pas à toutes les femmes, mais seulement aux dames nobles et distinguées », il s'adresse à « celles qui savent ce que c'est qu'amour ». *Donne ch'avete intelletto d'amore.* Ottavia Bajarda écrivait à Camilla Testa : « Vous sachant plus avisée et plus ingénieuse que ne le furent jamais Nicostrata, Diotima ou Targelia, je prends l'assurance de vous demander la solution de plusieurs difficultés sur lesquelles des femmes d'esprit ont discuté l'autre jour chez moi[1]. » Suit une longue liste de questions sur l'amour. Le Tasse, interrogé par la belle Marfise d'Este, princesse de Massa, disserta sur l'amour pendant toute une journée avec elle et deux de ses dames, la signora Ginevra Marzia et la célèbre Tarquinia Molza, elle-même savante et poète. Il a fait un dia-

1. *Lettere di molte ingegnose donne,* Venezia, 1549.

logue du récit de cet entretien : *la Molza ovvero dell'amore.* Tarquinia invite Le Tasse à traiter d'un sujet quelconque (*ragionasse d'alcuna cosa*), et Marfise lui demande une nouvelle définition de l'amour. Le poète commence par rappeler les opinions des anciens et des docteurs. Il cite Orphée, Homère, Euripide, Platon, Aristote, Lucrèce, Marc-Aurèle, Plotin, saint Augustin et saint Thomas, étalage d'érudition qui ne déconcerte pas du tout les dames. Enfin, il définit l'amour : « *Una quiete nel piacevole.* » (Un repos dans ce qui plaît.) « Comment l'amour dans le repos ! s'écrie Ginevra, qu'y a-t-il de plus agité que les amants !... »

Peu à peu s'était formée dans les cercles mondains une théorie idéaliste de l'amour. A Urbin comme à Ferrare, à Mantoue, au château d'Asolo comme dans les maisons en terre ferme des patriciens de Venise, on distinguait doctement trois sortes d'amour : l'amour sensuel et corporel au dernier degré de l'échelle ; l'amour sanctifié par le mariage au milieu, et, au sommet, l'amour platonique, émancipé des sens, « fils de la Vénus céleste ». Ce dernier genre d'amour possédait toutes les vertus imaginables. C'était la cause de ce qu'il y a de bon et de beau dans la nature humaine. Il était le chaînon qui rattachait l'homme à la divinité suivant le précepte de saint Augustin qui a dit : « Apprends à aimer le Créateur dans la créature et l'ouvrier dans son œuvre. » Telle est la thèse agitée sans fin dans la conversation, développée sans re-

lâche par les écrits du temps : dialogues, traités, raisonnements, leçons, commentaires.

Il y a sans doute dans la doctrine bien des subtilités dangereuses. C'est ainsi que Giraldi nous représente l'épouse d'un vieillard, heureuse de l'amour d'un jeune homme à cause de ses grandes qualités, et reconnaît qu' « une femme pure et généreuse peut aimer un homme distingué sans forfaire à l'honneur ». On ne saurait nier cependant que cette conception de l'amour n'ait dû beaucoup relever le niveau moral de la société italienne. Ce mélange subtil d'enthousiasme et d'analyse a spiritualisé la passion et consacré la supériorité de l'intelligence sur la matière. Aux joies brutales du haut moyen âge italien, il a substitué les jouissances du cœur et les plaisirs de l'esprit. C'est l'*amor divino* qui, au règne impudique des Marosie, des Théodora et des Esmengarde, a fait succéder la domination de la noble femme rêvée par le poète,

Saggia e cortese nella sua grandezza.

III

En Italie, au XVIe siècle, c'est le goût espagnol qui domine. Les cavaliers espagnols y sont les parangons de l'amour comme ils le furent en France au siècle suivant. Ils ont la spécialité de « l'assassinat

d'amour », comme on dit dans le jargon de la galanterie d'alors. « Comment pourrais-je bien faire un assassinat d'amour, s'écrie l'histrion dans le prologue du *Marescalco;* il n'est Espagnol ni Napolitain qui me puisse surpasser en nombre de soupirs, abondance de larmes, ni cérémonie de paroles. Le pourpoint déchiqueté de taillades superbes, je m'en irais par les champs, mon page derrière moi, vêtu des couleurs que m'aurait données ma divinité; à chaque trois pas, je me ferais nettoyer mes souliers de velours et, secouant mon éventail, je murmurerais d'une voix dolente en rôdant autour de sa demeure:

Ogni loco mi attrista ove io non veggio... »

L'Arétin met autre part en scène deux Espagnols, Don Cerimonia de Moncade et le seigneur Lindezza de Valence, « ajustés, parfumés, mélancoliques », la « spadille au côté » et toujours « assassinés d'amour ».

C'était par Naples qu'était venue dans le reste de l'Italie cette façon de soupirer à l'espagnole, ce *sospirar alla spagnuola*, nous dit Mauro, *ch'or è si proprio de' Napoletani.*

Un poète était l'expression de l'idéal amoureux de ce temps avec sa ferveur contemplative, ses extases, son langage mystique, ses images pures et religieuses. C'était Pétrarque. Il fut par excellence le poète du XVIe siècle. Le *Canzoniere* eut, dans le cours de ce siècle, cent soixante-dix-sept éditions,

alors que la *Divine Comédie* en avait trente. En dépit de ses mélancolies et de ses désabusements ascétiques, Pétrarque appartenait bien en effet à cette époque : il en possédait toutes les élégances et toutes les délicatesses. Au contraire, qu'y avait-il de commun entre la cour de Guidobaldo d'Urbin et Dante, « ce philosophe mal gracieux », qui, au dire de Villani, « était embarrassé de converser avec des laïques » ? Ce n'est pas dans l'*Enfer*, comme le remarque l'auteur du *Galateo*, qu'on peut apprendre l'art *di esser grazioso*.

La vogue du *Canzoniere* est une des caractéristiques de la société de ce temps. Le *Petrarchino* était le livre de chevet et le *vade-mecum* de quiconque se piquait de belles manières. L'Arétin nous montre les jolis cavaliers de Rome allant par les rues, « doucement, doucement avec leurs valets à l'étrier, où ils ne passaient que le bout du pied, le *Petrarchino* à la main, et chantant avec toute sorte de mines ». On emportait Pétrarque même à la guerre, et l'on raconte que, peu de temps après le sac de Rome, Ranuccio Farnèse, se trouvant sous Viterbe avec ses chevau-légers, prit le *Canzoniere* un jour après le repas et en lut quelques pièces à ses commensaux[1].

Dieu sait si le poète fut commenté de toutes les façons pendant quatre siècles ! « Si son âme est aussi tourmentée dans l'autre monde que ses

1. Bandello, *Novelle*, part. I, nov. XII.

œuvres le sont dans le nôtre, elle doit renier le baptême [1] », écrivait l'Arétin au duc de Mantoue.

La nature du sentiment que Pétrarque avait eu pour Laure a été l'objet de toutes les discussions académiques. Les littérateurs se partageaient pour ou contre la pureté de son amour. Les uns le soutenaient profane ou terrestre, en alléguant certains vers qui semblent fort entachés de matérialisme, comme ceux où le poète souhaite d'être avec sa bien-aimée une nuit seulement, et que l'aube ne vînt jamais; les autres protestèrent que de telles pièces lui avaient été faussement attribuées. La dispute continua jusqu'en 1560, où l'Académie de Ferrare y mit fin par un coup d'autorité, en déclarant sans appel que l'amour de Pétrarque était exempt de toute préoccupation charnelle. Le poète, père d'un fils et d'une fille naturels, avait avoué lui-même qu'il avait eu recours dans sa jeunesse, comme l'Amaury de Sainte-Beuve, à des inclinations moins chastes pour tâcher d'échapper à la passion qui asservissait son âme [2]. Cela ne l'empêcha pas d'être érigé par la postérité en docteur d'amour platonique. Grotto, dans une lettre qu'il adressait à Pétrarque aux Champs-Élysées, lui mandait : « Rien de nouveau sur la terre, sinon que votre *Canzoniere* est plus confus, plus embrouillé et plus emmêlé que ne le seraient des feuilles écrites par la sibylle au

1. *Lettere,* t. I.

2. *Carm. lib. I. Ep. 12,* et *Epist. ad Post.* cités par Foscolo, *Essays on Petrarch,* XIII.

souffle de Borée, d'Auster, d'Eurus et du vent d'aval. Vous ne le reconnaîtriez plus. Ils vous font raisonner à leur fantaisie, et là où vous avez parlé de peignes, ils vous font dire ciseaux. Votre madame Laure, celui-ci n'a-t-il pas prétendu qu'elle était l'âme, celui-là la poésie, cet autre la philosophie, sans compter mille autres balivernes des commentateurs[1] ! » Ce n'était pas Pétrarque seulement qui se trouvait défiguré : « L'amour a été si souvent défini par ces doctes personnages, dit Pietro Nelli dans une de ses satires ; on l'a retourné et accommodé de tant de manières qu'il ne se reconnaîtrait plus lui-même. » Aussi Berni en arriva-t-il par protestation à rimer en l'honneur de sa grosse dondon et Francesco Sansonivo à déclarer qu' « il préférait l'amour sans façon de la première fille venue à celui des nobles dames[2] ».

IV

Le théâtre, que j'appellerai laïque pour le distinguer des mystères, fut d'abord un plaisir d'humaniste. On commença par jouer Sénèque et des imitations latines des drames grecs. Pomponius Lœtus remplissait l'office de régisseur quand on représentait des pièces latines à Rome, chez les riches prélats. L'usage de ces doctes divertisse-

1. *Lettere famigliari.*
2. Satira a M. Alessandro Campesano.

ments se perdit vers 1520. « Les représentations de Plaute et de Térence, dit Paul Jove, qui étaient autrefois l'école de la bonne latinité pour les Romains de distinction, ont dû céder la place à des comédies italiennes. » On donnait des représentations dans la plupart des cours. C'étaient des pantomimes et des ballets, des danses gracieuses ou grotesques, des jeunes filles délivrées d'un dragon, des scènes mythologiques, des disputes de fous se battant à coups de vessie de porc, des bossus et des masques qui se livraient à toute la fantaisie de la *commedia dell' arte*. La cour de Ferrare était citée pour le luxe de ses représentations. On y jouait Plaute en italien; mais Isabelle de Gonzague le trouvait ennuyeux. Les pièces latines étaient mêlées d'intermèdes variés, qu'on finit par préférer à la partie principale du spectacle. On y aimait surtout des pièces chevaleresques, comme le *Castello di Gorgoferusa*, ou des drames, comme le *Monte di Feronia*. « Ferrare, dit Muratori, était alors regardée comme la maîtresse de ces arts chevaleresques. » Le Tasse nous fait la description de la cour d'Alphonse XII quand il y arriva en 1565, au milieu des préparatifs de l'entrée de la nouvelle duchesse Barbara d'Autriche. Presque tous les Ferrarais étaient masqués. On eût dit un carnaval universel; bien qu'on ne fût qu'à la fin d'octobre, « il me sembla, dit le poète dans son dialogue du *Gianluca*, que toute la ville fût une scène merveilleuse et comme on n'en avait jamais vue jusque-là, pleine de couleurs et de

lumières, offrant mille formes et mille apparences, que tout ce qui s'y passait ressemblait aux actions représentées dans les théâtres en diverses langues et par toute sorte d'acteurs. Et non content d'en être le spectateur, je voulus faire partie de la comédie et me mêler avec les autres. » Le prince n'épargnait rien pour la pompe des spectacles, la richesse des décorations et le jeu compliqué des machines. Ces représentations coûtaient des sommes immenses, et l'historien Leo attribuait encore aux impôts oppressifs que les prodigalités d'Alphonse Ier et d'Hercule ont nécessités, la grande pauvreté des classes inférieures du pays de Ferrare au commencement de notre siècle. On disposa des fêtes prodigieuses, au mois de mai 1569, en l'honneur de l'archiduc Charles, frère de la duchesse; mais quatre des chevaliers qui jouaient un rôle dans la pièce, deux Bentivogli, un Montecuculli et un Rondinelli se noyèrent en cette circonstance. Un théâtre fut construit exprès à Ferrare sur les dessins et sous la direction d'Arioste pour y représenter ses comédies [1]. Les acteurs étaient des gentilshommes de la cour, et un fils du duc récita le prologue de l'une d'elles, la première fois qu'elle

1. Les théâtres étaient construits d'après les règles de Vitruve. Ils étaient immenses. Celui de Parme contenait quatorze mille spectateurs. Comme chez les anciens, la scène était placée très haut au-dessus du public. Au moment où la pièce commençait, le rideau ne se levait pas comme chez nous : il tombait.

fut jouée. Le poète traduisit pour les mêmes spectacles et les mêmes acteurs deux comédies de Térence : l'*Andrienne* et l'*Eunuque*. Au mariage du prince Alphonse de Ferrare avec Lucrèce Borgia, le duc Hercule montra aux invités les cent dix costumes qui devaient servir à la représentation des pièces, pour faire voir qu'aucun ne figurerait deux fois.

C'était, du reste, un usage assez ordinaire de présenter au public avant la comédie les acteurs qui devaient y figurer et d'exposer en quelques mots le sujet de la pièce. Témoin le prologue de la *Clizia*, de Machiavel : « Venez tous dehors, que le peuple vous voie. Les voilà ; voyez comme ils viennent avec soumission. Mettez vous ici, à la file l'un de l'autre. Regardez : le premier est Nicomaque, vieillard rempli d'amour ; celui-ci, qui est à côté de lui, est Cléandre ; ces deux qui suivent sont, l'un Piero, valet, l'autre Eustazio, intendant : chacun d'eux voudrait être le mari de la maîtresse de son maître ; cette dame qui vient ensuite est Sofronia, femme de Nicomaque ; celle que vous voyez à côté est Doria, sa servante ; de ces deux derniers qui restent, l'un est Damon, l'autre Sostrata, sa femme. Il y a bien une autre personne, mais comme elle arrive de Naples, on ne peut encore vous la montrer. Je crois que cela suffit et que vous les avez assez vus. Le peuple vous donne congé ; rentrez. »

La musique était avec la poésie la grande occu-

pation d'un courtisan. Toute l'Italie résonnait des languissants soupirs du madrigal et des plaintifs accords du luth et de la cithare. On murmurait des vers d'amour, la nuit, sous le balcon des belles, sous les châtaigniers des métairies, parmi les massifs de rosiers des villas. Comment la musique aurait-elle été bannie du palais des princes? L'Italie était le seul pays où elle fut apprise par les gens de grande naissance. En Flandre même, dans le pays de Josquin, où elle était fort en honneur cependant, la cour de Charles-Quint enfant se querellait sur le point de décider si on la lui enseignerait. Un bon gentilhomme italien ne pouvait au contraire se dispenser de la savoir. Castiglione fait dire au comte Lodovico Canossa : « Je ne tiens pas un courtisan pour accompli, s'il n'est musicien, et si non content de déchiffrer à livre ouvert, il ne joue encore de plusieurs instruments [1]. » On faisait des collections d'instruments et de recueils de musique dans plusieurs villes d'Italie, surtout à Venise, que Sansovino appelait la capitale de la musique. Il suffisait que le nombre nécessaire de personnes se trouvât par hasard réuni pour qu'on pût improviser un concert. Tout le monde chantait, tout le monde composait. On mettait en musique des motets, des ballets, des octaves, des sonnets; on chantait des *villotte* à la padovane, des chansons à la napolitaine, des *canzonate alla francese;* car la musique

1. *Libro del cortigiano.*

fut très à la mode en Italie. Le discours de Louis Zoccolo, *sulle ragioni del numero del verso italiano*, contient cette phrase : « La musique plus molle, plus délicate qu'elle n'avait coutume de l'être parmi nous, Italiens, passa ces dernières années de France en Italie. » A la bibliothèque du palais Chigi, à Rome, un beau volume in-folio de la fin du xv[e] siècle, en parchemin orné de bizarres figures, est un recueil de messes et de motets faits en France par des compositeurs français et une note au commencement, certifie que cette musique destinée à l'Espagne est très bonne. *(Stimata molto buona.)*

Ce n'était pas seulement notre musique que les Italiens appréciaient et qu'ils nous empruntaient. Castiglione en faisait l'aveu et son témoignage n'est pas suspect ; car il avait peu de goût pour les allures tapageuses des Français de son temps et se scandalisait de leur indifférence pour les plaisirs de l'esprit. « Non seulement ils n'estiment pas les lettres, écrit-il, mais ils les abhorrent et tiennent tous les lettrés pour gens de rien. C'est dans leur pensée une grande injure que de dire de quelqu'un qu'il est un clerc. » Et Castiglione, qui avait été à la cour de Louis XII, nous raconte que les seigneurs français se livrent à des jeux de vilains assez dangereux, « se poussent du haut en bas des degrés, se donnent des coups de bâton sur les reins, se jettent des poignées de poussière dans les yeux, font rouler leurs chevaux dans les fossés ou au penchant des montagnes, renversent la table, se

lancent au visage les potages, les sauces, les gelées ». Il en faut croire l'auteur du *Cortegiano* quand on se rappelle qu'un jour, à Romorantin, François Ier fut blessé à la tête d'un coup de tison enflammé, en se battant avec ses courtisans, armés des bûches du foyer; mais cette exubérance de vie et cette folle gaieté qui caractérisaient alors notre noblesse française, n'étaient pas sans charmes pour celle d'Italie, puisque, nous dit Castiglione, « tout ce que les Italiens ont de bien, en fait de costumes, de fêtes, de banquets, d'armes et en toute autre chose qui convienne à un gentilhomme, ils le tiennent des Français ». Il nous révèle aussi que beaucoup de gens en Italie cherchaient à se donner l'air français; ils affectaient « de branler la tête en marchant, de faire les révérences de travers, d'aller si vite dans les rues qu'on ne pouvait les suivre ». Du reste, Castiglione les avertit qu'ils perdent leur temps. Il faut être né en France, dit-il, pour avoir le sans-gêne et le laisser-aller qui les séduisent.

V

A la liberté d'allures apportée en Italie par l'influence française, nous avons déjà vu que les Espagnols opposaient leurs manières cérémonieuses et leur courtoisie compassée.

La bonhomie italienne si justement notée par Stendhal s'en accommodait parfois assez mal. Nous avons cité des passages de l'Arétin où le « secrétaire de la nature », comme il s'intitulait, tourne en ridicule les longs discours, les compliments alambiqués, les grandes passions et les baisements de main dont la mode était venue de Madrid. Luigi Cornaro, dans son éloge de la Sobriété, rangeait la cérémonie, entre le luthéranisme et la débauche, au nombre des fléaux que le siècle avait déchaînés sur l'humanité. Giovanni della Casa ne lui est pas plus favorable. Il prend soin de remarquer qu'elle n'est pas chose autochthone en Italie. « Les *cerimonie* que nous nommons d'un nom étranger, dit-il, faute d'en avoir un à nous, sont un usage qui ne nous est pas propre, mais étranger et barbare. Il y a peu de temps qu'il est introduit en Italie. » Il n'admet pas ces distinctions de la politesse espagnole qui graduent suivant la naissance les coups d'œil et les sourires, donnant à l'un la chaise, n'accordant à l'autre que le tabouret. Toute la noblesse italienne, ajoute-t-il, se croit égale en antiquité et en illustration de race. Il veut qu'on soit fort libéral en matière d'honneurs à rendre aux gens avec qui l'on traite. Ignore-t-on la condition d'un homme, on le supposera gentilhomme ; « on l'appellera seigneur quand il ne serait qu'un chaussetier ou barbier. Il y a rusticité à refuser à quelqu'un les titres ou les marques de considération consacrés par l'usage, à dire : De qui est-il devenu

seigneur que je doive l'appeler monsieur? Est-il notre curé ou évêque que j'aille lui baiser la main[1]?... » C'est là un trait du caractère italien. Nulle part ailleurs, si ce n'est dans l'Église, un homme sans naissance ne pouvait franchir la barrière qui le séparait du grand monde. Rien n'était plus facile en Italie. Le talent littéraire, l'art, l'oisiveté élégante, la fortune conféraient en quelque sorte la noblesse et plaçaient de plain-pied avec les descendants des plus vieilles familles.

La noblesse, toutefois, était assez différente d'elle-même suivant les provinces. A Naples, l'influence des Normands, des Français, des Aragonais lui avait donné les mœurs et la superbe des aristocraties étrangères. Elle ne s'occupait de rien, tenait le commerce pour infâme et n'administrait pas même ses biens. A Rome, elle méprisait également le commerce, mais honorait l'agriculture et ne négligeait pas ses intérêts. A Florence, une grande partie de la vieille noblesse était devenue commerçante; le reste passait son temps à chasser et à voler l'oiseau. A Venise et à Gênes, les nobles joignaient le commerce à la politique, comme les anciens Romains lui avaient joint l'agriculture. Les manières se ressentaient de la diversité du genre de vie. Pompeuses et affectées à Naples, elles sont simples en Lombardie, où les gentilshommes, aux jours de fête, dansent avec les paysans et jouent à

1. *Galateo.*

jeter la barre. Aussi le *Galateo* fait-il observer qu'il faut tenir compte des lieux dans la façon d'être comme dans la façon de s'habiller. Une tenue militaire serait déplacée à Venise. On n'y voit guère de déchiquetés ni de panaches. C'est une cité pacifique où les soldats ressembleraient à des orties au milieu des plantes douces et domestiques d'un jardin. Il en est de même dans les formes de politesse. Ce qui est convenable à Naples, rempli de grands seigneurs, ne le serait point à Lucques ou à Florence, dont les habitants sont des marchands ou de simples gentilshommes « tellement, pour prendre ici le naïf et charmant langage du vieux traducteur français, que les façons seigneuriales, pompeuses et magnifiques des Napolitains, étant portées à Florence, tout ainsi que le drap d'or ou estoffe fort riche sur le dos de quelque petit compaignon, seraient superflues au Lucquois et Florentin, ainsi la noblesse et gentille nourriture des Napolitains ne pourraient compatir les mœurs fâcheux et mal plaisants du marchand florentin. Et si les gentilshommes vénitiens se caressent, honorent et entreflattent l'un l'autre sur les congratulations et à raison de leurs offices et degrés, il n'est guère bienséant à ceux de Rovigo et aux citoyens d'Asolo de tenir et observer une même solennité et pareille ceremonie à se reverer, caresser et étriller à force de reverences et de bonnetades, quoique toute cette contrée, si je ne m'abuse, est toute assotie en ces folles façons, soit

que la nature les y enduse et rende enclins, ou bien, qui est plus vraisemblable, qu'ils l'ont ainsi appris de la seigneurie de Venise, laquelle est leur dame et maîtresse. »

Les formes de politesse varient aussi suivant les relations des personnes entre elles. Le *Galateo* recommande d'avoir égard non seulement à l'âge et à la position de celles avec qui nous traitons ; mais à notre position à nous-mêmes. Le tact indiquera ce qu'il convient d'en maintenir ou d'en ôter. C'est ainsi que les gens de condition inférieure ne feront pas avec les grands trop de démonstrations de respect. Les grands s'en soucient peu en effet. Ils attendent d'eux l'obéissance plutôt que l'hommage, dit della Casa, et le cardinal Dubois pensait de même. Son secrétaire s'effaçait devant lui dans un corridor : « Passez, passez, dit-il, le cérémonial est réglé entre nous. » Les hommes ne sont jaloux que de ce qui peut leur être disputé.

L'exigence rigoureuse des honneurs auxquels on a droit est la marque d'un petit esprit. Giovanni della Casa compare cette susceptibilité à un panier de verres minces et fragiles qui craignent la plus légère atteinte. « Il faut la ménager avec des soins extrêmes qui nous tiennent dans une perpétuelle tension d'esprit. » Mais on doit cependant savoir se conformer aux usages et ne pas affecter de dédaigner les prérogatives attachées à notre condition. « Refuser un honneur qu'on nous offre, c'est montrer plus de gloire et de superbe que si on l'usurpait. »

« Quiconque rejette ce que les hommes en général apprécient témoigne qu'il méprise et blâme l'opinion commune, ce qui revient à se prétendre supérieur aux autres. »

VI

Il est intéressant de constater les changements qui se sont produits dans le caractère des classes élevées de l'Italie pendant les trois siècles qui forment en réalité l'époque de la Renaissance italienne.

Dans les sociétés du moyen âge, l'esprit d'individualisme est absent et l'esprit de corps domine. Sauf de rares exceptions, l'homme ne se connaissait que sous une forme collective : il ne vivait, il n'avait d'aspirations et de fierté que pour sa race, son église, son parti, sa corporation, sa famille. Costumes et mœurs étaient les mêmes pour toute une classe, et les satires, les romans, les mystères critiquaient, dépeignaient et mettaient en scène, non des personnes, mais des catégories. La querelle des Universaux fut l'expression du génie de ce temps.

C'est l'Italien qui eut le premier le sentiment net de sa personnalité. Il le devait, nous l'avons déjà vu, à une vie politique active, résultat elle-même d'un climat heureux, qui, en diminuant leurs besoins, mettait les hommes dans une moindre

dépendance à l'égard les uns des autres. « Tout noble de Venise, a observé Gœthe, peut devenir doge; cela lui donne dès l'enfance l'air distingué, indépendant, circonspect et fier. » La remarque est applicable à la noblesse et au clergé de toute l'Italie. Chacun avait droit d'y prétendre à devenir prince souverain ou pape. La fortune d'un parvenu comme Bonaparte a affolé en France plusieurs générations de jeunes gens. Or, à toutes les époques de son histoire, l'Italie a vu des phénomènes analogues. Aussi les caractères sombres et concentrés, comme celui de Julien Sorel, n'y étaient-ils pas rares. Dans le secret de leurs pensées, des particuliers s'habituaient à se considérer comme devant un jour gouverner leurs concitoyens. De là, le désir d'être noté au milieu du commun, d'en différer par la manière d'être, par des façons propres de penser et de s'exprimer. Le grand monde moderne est logique lorsqu'il bannit comme autant d'inconvenances l'originalité dans la tenue et dans le caractère, l'imprévu dans l'esprit et le relief dans la conversation. Tout cela, en effet, n'est pas conservateur. Dans l'Italie agitée des XIVe et XVe siècles, où l'on ne se souciait pas de faire durer les institutions, on appréciait au contraire les personnalités accusées. L'épithète d'*uomo singulare* y était l'éloge le plus flatteur, alors que chez nous, peuple d'éducation monarchique, sa traduction en français emporte encore une idée de blâme.

Tout le monde cherchant à se singulariser par le costume, on raconte qu'il n'y avait plus à Florence, vers 1390, de mode dominante pour l'habillement des hommes. Chacun allait vêtu à sa fantaisie. Le roi de Naples Manfred ne portait que des habits verts, couleur qui passait pour funeste, et Castruccio Castracani, devenu seigneur de Lucques, s'avisa un jour de mettre un habit sur le devant duquel on lisait en lettres d'or : « Egli è come Dio vuole », et au dos : « E sarà come Dio vorrà ». Dans le domaine moral, l'individualisme est poussé parfois à une telle exagération qu'il fait des cyniques ou des monstres. Giovannantonio Razzi gagne le *palio* aux courses de san Barnaba. Les enfants et les trompettes qui doivent escorter le vainqueur lui demandent son nom pour l'acclamer. Il leur répond : « Sodoma ! Sodoma !... » Galéas Marie fait torturer son barbier ; puis, pour prouver son mépris des hommes, il se laisse de nouveau raser par lui. Braccio de Mantone entend des moines qui chantent des psaumes et, pour les en punir, il les précipite du haut d'une tour. Il y a dans tous ces traits de l'affectation et du désir d'étonner le vulgaire.

Le XVIe siècle fut plus calme que ses devanciers. L'Espagne dominait aux extrémités de l'Italie et le pouvoir commençait à se transmettre avec régularité dans les mêmes familles. Aux brigues républicaines de la Toscane, aux luttes et aux compétitions du Milanais, aux factions et aux rivalités de la Ro-

magne succédait la tranquillité assoupie des monarchies. Dès lors, on voit disparaître les caractères originaux. Ce n'est plus au génie rare et audacieux qu'est promise la fortune ; c'est au courtisan le plus habile, à l'homme d'esprit le plus souple et le plus aimable.

Le *Cortigiano* de Castiglione et le *Galateo* de Giovanni Della Casa, l'archevêque de Bénévent, marquent bien le profond changement qui s'était opéré dans les mœurs. Ils nous résument cet art de plaire qui, au XVIe siècle en Italie, comme au XVIIIe siècle en France, fut toute la science de la vie. Le *Galateo* surtout est une réaction contre le personnalisme de l'esprit italien. Il recommande de fuir toute singularité, parce que tout ce qui attire l'attention sur nous blesse la vanité des autres. Ennemie de l'éclat et de ce qui sentirait la recherche de l'effet, la politesse du *Galateo* procède de la même école que ce dandy qui grattait ses habits neufs avec du papier de verre, et Baudelaire qui supprima ses moustaches comme un reste de vieux chic. Au rebours de l'ancien goût, elle veut qu'on s'habille comme tout le monde, sans qu'on se distingue par aucune particularité de mise et de toilette. Elle proscrit même les parfums, et le détail vaut d'être relevé quand on sait l'abus que les Italiens de cette époque faisaient des odeurs. On parfumait tout, jusqu'aux mulets et à l'argent. Côme Ier envoya un jour cent écus d'or parfumés au divin Arétin.

Une simplicité excessive dans la mise serait en-

core une affectation. Elle est offensante pour ceux avec qui nous nous trouvons, remarque Giovanni della Casa, en « leur donnant à penser que nous ne faisons pas d'eux assez de cas pour prendre la peine de paraître bien vêtus en leur présence. » Ainsi les habitants de Padoue se formalisaient quand un noble Vénitien venait dans leur ville en justaucorps, comme s'il se fût cru à la campagne. « Parler longuement, poursuit-il, semble marquer une supériorité d'esprit, de lumières ou de position sur la compagnie. Il faut par conséquent l'éviter; mais là aussi il y a un défaut contraire qu'il signale : celui de ne pas parler assez. La froideur, le silence obstiné sont également blessants pour la société. Il semble qu'on refuse de se communiquer à elle, qu'on dédaigne de lui faire connaître son sentiment et qu'on se soucie peu d'entrer en relations avec ceux qui la composent.

Le *Galateo* est encore aujourd'hui en Italie le manuel de civilité puérile. On y trouve en effet des préceptes de savoir-vivre qui n'ont pas vieilli et nous révèlent une société singulièrement raffinée à laquelle le siècle même du duc de Nivernais et de M. de Coislin n'aurait rien trouvé à reprendre.

Giovanni della Casa avertit d'apporter dans le monde un air gai et ouvert, une humeur douce et facile qui nous mettent en disposition de causer familièrement avec des étrangers comme avec des voisins. Il bannit de la table les propos mélancoliques, et, si la conversation s'est laissée égarer à quelque

sujet pénible de larmes, de plaies, de maladies, de meurtres et de peste, on devra s'efforcer, par une digression ingénieuse, de lui faire prendre un tour plus aimable : « J'ai, il est vrai, entendu dire par un savant homme, ajoute-t-il, que l'humanité a besoin de pleurer comme de rire et il prétendait que c'est pour cette raison, qu'avaient été inventées les fables tristes appelées tragédies, afin de tirer des pleurs de ceux que ce besoin tourmente et d'alléger ainsi le poids qui oppressait leur poitrine. » Mais ce n'est pas à nous de remplir cet office, fait observer della Casa. La conversation doit tenir un juste milieu entre la frivolité et le sérieux, pour qu'on puisse y prendre intérêt et qu'elle soit à la portée de tout le monde. On se gardera de sujets qui pourraient causer de l'embarras à quelqu'un et lui rappeler une circonstance pénible pour lui ou sa famille. Qu'on ne parle pas non plus de soi et des siens, de sa noblesse, de son esprit, de son caractère. Tout cela est bien indifférent pour les autres. C'est affaire aux gens simples de raconter leurs songes ou les histoires de leurs enfants et de leur nourrice : « Mon petit garçon m'a fait bien rire hier. Il faut que je vous dise. On n'a jamais vu son pareil. Ma femme est comme cela. Vous n'imaginez pas les idées qu'elle a... »

Le *Galateo* recommande de ne pas se lancer dans des discussions qui aigrissent notre contradicteur et ennuient les auditeurs : « Laissez faire un autre, conseille l'auteur avec l'habile égoïsme

et l'expérience d'un homme du monde consommé. Il se trouvera toujours quelqu'un pour s'emparer de votre thèse et la reprendre. Il combattra pour le gain de votre cause et vous aurez le plaisir de le voir s'escrimer à votre place. » « Chacun est si amoureux de soi-même qu'il oublie l'amour-propre des autres et pour paraître sages, subtils, entendus, nous arguons, disputons et nous opiniâtrons à épée tirée. » La duchesse Sanseverina avait profité des leçons du *Galateo* quand elle disait à son neveu Fabrice del Dongo : « S'il te vient une raison brillante, une réplique victorieuse qui change le cours de la conversation, ne cède point à la tentation de briller, garde le silence : les gens fins verront ton esprit dans tes yeux. »

Qu'un causeur s'exprime avec difficulté et cherche ses mots, il ne faut pas les lui fournir, alors même qu'ils nous viennent au bord des lèvres. Ce serait lui montrer que nous nous impatientons de sa lenteur. « Quelques-uns sont si avides de parler qu'ils coupent la parole à leurs interlocuteurs et leur ravissent le discours dans la bouche comme les petits oiseaux prennent la becquée à leur mère. C'est pour ceux qu'on interrompt une impression aussi désagréable que celle qu'on éprouverait, si une main nous fermait la bouche quand nous l'ouvrons pour bâiller ou saisissait notre bras, levé pour jeter une pierre. » Sachons ménager le plaisir d'autrui, et si un narrateur se donne celui de mêler des circonstances mensongères à son récit, ne

témoignons que nous nous en apercevons ni par une observation, ni par un geste ou un air d'incrédulité. Prenons soin surtout de ne pas détourner l'attention des auditeurs par une remarque qui n'aurait pas trait au récit et l'attirerait sur un autre objet. Le conteur en est froissé comme s'il se heurtait en marchant contre un rocher ou butait sur une pierre.

On évitera encore de se promener par la chambre pendant que d'autres devisent, de tirer des lettres de sa pochette, de regarder ses mains ou ses ongles, de remuer incessamment les jambes, de battre du tambour sur les vitres, toutes choses, fait observer della Casa, qui semblent indiquer que la compagnie et la conversation nous ennuient et que nous cherchons des distractions.

Un précepte que l'auteur du *Galateo* ne formule qu'avec timidité parce qu'il va contre l'usage établi de son temps prouve, encore mieux peut-être que ce qui précède, son tact fin et délicat. Il ne voudrait pas qu'un maître de maison excitât ses hôtes à manger. C'est une habitude qu'il n'approuve pas de leur dire : « Vous ne mangez pas. Vous n'avez rien à votre goût. Tâtez donc de cela. » Il en résulte en effet, ajoute-t-il, que nos invités se sentent observés et mangent avec moins de liberté. Ils croient toujours avoir sur eux l'œil du maître... On le voit, notre temps n'a point inventé cette politesse neutre et qu'on croyait d'importation anglaise, qui consiste à ne pas s'occuper de ses hôtes pour les mettre mieux à leur aise.

Le *Galateo* ne néglige pas de donner son avis sur la tenue et la mine qui conviennent à un gentilhomme. Il défend tout ce qui pourrait déranger la gravité de son maintien ou altérer la noblesse de sa physionomie. Sans vouloir qu'il aille par les rues comme un homme qu'on mène épouser, il ne lui permet pas de courir ni de se hâter. On ne doit pas le voir suant et soufflant. C'est bon pour un laquais d'être pressé. De même, s'il raconte une histoire, il n'y mêlera pas de gestes ni de grimaces pour divertir ses auditeurs. C'est le fait d'un histrion. Le *Cortigiano* contient un précepte analogue. Il dissuade les gentilshommes de jouer des instruments de musique à vent parce qu'ils obligent à gonfler les joues. Alcibiade et Minerve, dit-il, y ont renoncé pour cette raison.

L'anecdote suivante rapportée par della Casa mettra fin à ces citations. Elle est bien caractéristique : l'évêque de Vérone, Matteo Ghiberti, reçut chez lui pendant quelques jours le comte Ricciardo et fut charmé ainsi que toute sa cour de la politesse et de l'esprit de son hôte. Quand il partit, l'évêque le fit reconduire à une assez grande distance de la ville et, au moment de prendre congé, le gentilhomme chargé de l'accompagner adressa au comte un petit compliment. Il dit combien l'évêque et le chapitre avaient trouvé d'agrément dans sa compagnie. — Mon maître a songé, ajouta-t-il, à vous prier d'accepter un présent en souvenir des jours que vous avez passés près de lui ; mais il n'a rien

trouvé de plus digne de vous être offert que le moyen de corriger un défaut, bien léger, il est vrai, et le seul qu'il ait pu découvrir en vous. » Après un nouvel éloge de son esprit, de sa courtoisie et de toutes ses bonnes qualités, le gentilhomme finit par déclarer au comte Ricciardo, qu'à table, en mangeant, il faisait avec la bouche un bruit désagréable, et que l'évêque, ne pouvant souffrir qu'une imperfection, pour faible qu'elle fût, demeurât en un seigneur si accompli, le suppliait de porter son attention sur ce point. Le comte fut d'abord un peu troublé de cette révélation; mais il se remit bientôt et pria le gentilhomme de remercier l'évêque, en disant qu'il appréciait la marque d'estime et d'amitié qu'il venait de lui donner. Il ne s'était jamais aperçu, ajouta-t-il, du défaut qu'on venait de lui signaler. Il promit de s'observer et de s'en corriger; ce qu'il fit en effet très facilement.

Le trait témoigne bien de l'extrême politesse de ce temps. Il montre avec quel soin continuel on travaillait sur soi-même et l'on veillait sur ses amis, pour se rapprocher avec eux, chaque jour davantage, de la perfection idéale qui était dans le rêve de tous.

Monde exquis et charmant sans doute, mais fragile et éphémère; car la perfection des individus fait parfois l'imperfection des sociétés. Parmi ceux qui entouraient le prince, un trop grand nombre étaient dignes d'être princes eux-mêmes et l'égalité supprime le sacrifice. Le mobile du courtisan,

c'est l'*onore,* et non le devoir. Celui de Castiglione refuse la mission de prendre un troupeau sur l'ennemi parce qu'il n'y trouverait que des dangers sans gloire et sans grandeur. Cependant comme le dit Montaigne, « infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit ; on n'est pas toujours sur le haut d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veue de son général comme sur un eschaffaud. » Ce dont le prince a surtout besoin, c'est du dévouement obscur qui sait « lutter entre la haye et le fossé », qui « tente fortune contre un poulailler » et « desniche quatre chestifs harquebusiers d'une grange ».

CHAPITRE IX

LA FAMILLE ET L'ÉDUCATION.

I

La démocratie italienne du moyen âge a lutté pour le triomphe d'une classe sur une autre ; elle n'a recherché ni proclamé l'égalité. Souvent oppressive et inique, elle n'a pas du moins, comme notre démocratie française moderne, contesté l'existence propre des groupes sociaux et sacrifié la réalité au profit de vaines théories et d'abstractions philosophiques. En défendant qu'un noble soit accessible aux emplois publics, en transformant un noble en plébéien et un plébéien en noble, elle a affirmé au contraire qu'elle distinguait un peuple et une noblesse. De même aussi quand elle a persécuté ou proscrit des hommes d'une même race, elle n'a fait que resserrer les liens de la famille, rendre plus étroite la solidarité de ses membres et fortifier l'autorité du chef par les nécessités de la lutte.

Tandis que la nôtre a une tendance destructive de la famille par l'égalité qu'elle prétend y établir, la démocratie italienne l'a laissée subsister dans toute la puissance de son organisation féodale. La législation de 1789 a réduit la société française à une fine poussière où il n'y a plus que des individus sans cohésion entre eux et que le vent des révolutions secoue comme le sable au bord de la mer. Dans l'Italie du moyen âge la famille était restée la molécule sociale.

C'est pour la famille qu'on a de l'ambition; c'est à sa grandeur et à sa prospérité qu'on travaille. Elle seule forme un tout complet et ceux qui la composent n'en sont réellement que les *membres*. Unis dans un même sentiment avec leurs ancêtres par les enseignements qu'ils en ont reçus, avec leurs descendants par les leçons qu'ils leur transmettront, ils donnent une vie véritable à la famille. Elle a son but à atteindre qu'elle poursuit d'âge en âge, ses rancunes, ses passions, son tempérament particulier.

Un homme pouvait se dégoûter des agitations du monde et entrer dans un cloître. Il ne renonçait pas cependant à l'orgueil de sa race ni à la haine des ennemis de sa maison. Ezzelin le Moine écrivait du fond de sa retraite à ses fils pour leur conseiller de faire la paix avec Padoue qui avait pris le parti des Camposampieri, en attendant une meilleure occasion de se venger de ceux-ci et de s'emparer de la ville : « Chaque fois que je me suis

trouvé engagé dans des affaires graves de guerre ou de paix, leur dit-il, j'ai reconnu la vérité d'une chose, savoir : qu'un homme intelligent ne perdait rien quand, pour se retirer d'une position fâcheuse, il se laissait couper un pan de son habit. Songez, mes chers fils, que notre maison ne peut pas rivaliser de puissance avec Padoue tout entière; mais qu'un jour, avec le secours de Dieu, cette ville et le pays environnant peuvent tomber sous votre domination... Tant que la puissance de Bassano n'aura pas pris plus d'accroissement, tant que San-Zeno et vos autres châteaux seront assiégés par vos ennemis, je vous engage à suivre la voie de la prudence. Cédez pour le moment au peuple de Padoue, rendez le château de Fonté comme vous avez rendu la liberté à Guillaume, pour que mon odieux cousin Tiso n'ait aucune raison de lancer les Padouans sur vos domaines. J'espère toujours que l'heure viendra où, la joie dans l'âme, vous vengerez vous et vos amis de toutes les offenses qu'on vous a faites. »

C'est par les livres de *Ricordi* ou de *Ricordanze* que se conserve la tradition de famille. Chaque génération y retrace successivement son histoire, y note les conseils de son expérience, y confie le secret de son ambition. Filigno di Chonte de'Medici, dans le plus ancien livre des Médicis qui nous reste, s'adressait ainsi à ses descendants en 1373 : « Voyant les fortunes passées des guerres de la ville et du dehors, et les funestes pestilences de



mortalité que le seigneur Dieu a envoyées à cette terre et que l'on craint qu'il y envoie encore, puisqu'elles sont chez nos voisins, je ferai mémoire des choses passées qu'il peut vous être besoin de savoir, à vous qui resterez ou qui viendrez après moi, à cette fin que vous les puissiez consulter, s'il en est besoin, en chaque cas, vous priant d'écrire ici de même dorénavant et que vous conserviez ces terres et maisons que vous trouverez inscrites audit livre, et dont la majeure part fut acquise par le noble chevalier de digne mémoire, messire Giovanni di Chonte, mon digne frère, depuis la mort duquel j'entreprends ce livre, continuant du sien et d'autres, et vous prie que ce livre bien gardiez et teniez en lieu caché, de peur qu'il ne tombe en des mains étrangères. »

Filigno insiste sur l'utilité de ces *Ricordi* et fait ressortir l'avantage qu'il y a pour une famille à conserver une ligne de conduite ferme et droite dans un pays où, au contraire, les États n'ont pas de stabilité et se transforment sans cesse. « Je prie encore, ajoute-t-il, que non seulement vous conserviez l'avoir, mais encore l'influence acquise par nos anciens. Elle était grande et promettait de grandir encore ; mais elle commence à déchoir, faute des vaillants hommes que nous avions alors... Et si puissante était notre famille qu'on disait : « Il tousse comme un Médicis. » Et chacun de trembler. Et si un citoyen faisait violence ou injure à un citoyen, on disait : « Il ne s'y serait pas frotté avec

un Médicis !... » Ce néanmoins, la famille est toujours grande d'amis et de richesses et plaise à Dieu nous conserver[1] ! ».

Les Médicis inscrivent dans leurs *Ricordi* tout ce qui a rapport de près ou de loin à leur maison : les profits et pertes de leur commerce, le détail de leurs revenus en terres et en propriétés bâties, les événements domestiques de la famille, les événements politiques auxquels ils ont été mêlés ou dont ils ont été témoins.

Laurent le Magnifique, qui prend la plume le 15 mars 1472, commence par nous faire connaître tout ce qui concerne sa naissance, son père, sa mère, ses frères, ses ascendants les plus proches : « Je trouve, dit-il, dans les livres de Pierre notre père que je suis né le premier janvier 1448. Et mondit père eut de Marie-Lucrèce, fille de François Tornabuoni, notre mère, sept enfants, quatre mâles et trois filles, desquels survivent à présent quatre enfants : deux garçons et deux filles, savoir : mon frère Julien, moi âgé de vingt-quatre ans, Blanche mariée à Guillaume de'Pazzi et Nannina, femme de Bernard Ruccellai.

« Jean d'Averard ou de Bicci de Médicis, notre bisaïeul, à ce que je trouve, mourut le vingtième de février 1428 à quatre heures de la nuit, sans vouloir faire de testament. Il laissa de vaillant

1. Texte tiré des pièces et notes de Fabronius, *ad vitam Laurent. Medic.*, dans Roscoë, *Life of Lorenzo de'Medici called the Magnificent*, t. I, note 1.

178.221 florins au total, comme il appert par mémoire de la main de Cosme, notre aïeul, contenu dans son livre secret de cuir rouge. Ledit Jean vécut soixante-huit ans.

« De lui restèrent deux fils, savoir : Cosme notre aïeul, alors âgé de quarante ans, et Laurent, son frère, âgé de trente. De Laurent naquit en 1430 Pierre-François qui pour le moment est en vie.

« De Cosme naquirent Pierre notre père et Jean notre oncle. »

II

On a longtemps ri en France de l'anecdote de l'étudiant allemand qu'Henri Heine entendit s'écrier dans un cabaret à bière : « Il faut venger dans le sang des Français le meurtre de Conradin de Hohenstaufen par Charles d'Anjou !... » C'était là un abus de l'esprit historique, j'en conviens ; mais, travers pour travers, il vaut mieux pécher par excès que par indigence et nous manquons chez nous du sentiment de la tradition, de la notion des causes et des effets qui unissent le passé au présent, de l'intelligence des enseignements, des devoirs et responsabilités que nous ont légués nos pères. Nous prétendons recommencer notre vie nationale à chaque changement de régime, sinon à chaque changement de ministère. Voyez les livres d'histoire

qu'on met entre les mains de nos enfants. Ce sont des pamphlets violents contre tout ce qui est antérieur à l'avènement des grands hommes du jour. Nos gouvernements même ont oublié les liens qui devaient les rattacher à ceux dont ils occupent la place. Napoléon écrivait à son frère Louis : « Vous devez comprendre que je ne me sépare pas de mes prédécesseurs et que, depuis Clovis jusqu'au comité du salut public, je me tiens solidaire de tout et que le mal qu'on dit de gaieté de cœur contre les gouvernements qui m'ont précédé, je le tiens comme dit dans l'intention de m'offenser. » Aujourd'hui pour nos politiciens, le principal de leur mission est d'insulter aux quatorze siècles pendant lesquels la France a été privée de leurs lumières, et de travestir notre histoire.

Ce défaut national est un trait de caractère unique parmi les peuples de l'Europe. Il n'est pas celui des Italiens, auxquels on pourrait au contraire reprocher de se souvenir de trop longtemps. Mais si, même aux jours les plus sombres, ils n'ont jamais oublié l'antique grandeur romaine, ils étaient plus occupés encore de leur mémorial de famille. Je parlais de l'étudiant de Gœttingue qui voulait laver une injure vieille de six cents ans. Le propos n'eût pas étonné un Italien du moyen âge s'il se fût agi d'une offense à un de ses ancêtres.

Les haines héréditaires entre les maisons rivales furent un des fléaux de l'Italie, et toutes les cités eurent leurs Montaigus et leurs Capulets. Des moines

prêchaient la réconciliation ; mais leurs efforts demeuraient la plupart du temps inutiles et, même quand les deux familles s'étaient donné le baiser de paix, elles se laissaient ressaisir encore par les fureurs d'autrefois. « Paul II voulait mettre fin à la querelle qui avait éclaté entre Antonio Caffarello et la maison Alberino. Il fit venir Giovanni Alberino et Antonio Caffarello, leur ordonna de s'embrasser et leur défendit, sous peine de deux cents ducats d'amende, de renouveler leurs attentats l'un contre l'autre. Deux jours plus tard, Antonio reçut un coup de poignard de Giacomo Alberino, fils de Giovanni qui avait déjà fait sur lui une tentative de meurtre avant la réconciliation. Le pape Paul entra dans une violente colère ; il fit confisquer tous les biens d'Alberino, raser toutes ses maisons et bannir de Rome le père et le fils[1]. » Les serments et les cérémonies par lesquels on scellait les rapprochements entre les familles avaient toujours le caractère le plus imposant et le plus redoutable. On lancait l'imprécation et l'anathème sur celui qui manquerait à la parole donnée devant Dieu au pied de l'autel. Quand, le dernier soir de l'année 1494, les Nove et les Popolari s'embrassèrent deux à deux dans la cathédrale de Sienne, on invoqua l'Enfer contre qui violerait sa promesse « : Qu'il soit damné en ce monde et dans l'autre, dit le prêtre que les prières de l'Église se changent en malédictions à son lit de mort !... »

1. *Infessura,* dans Eccard, script. II, col. 1892.

III

Les futurs historiens de mœurs feront le tableau de notre temps d'après les faits divers de nos journaux. Ils persuaderont à leurs lecteurs que le Paris moderne était plein d'attaques nocturnes et que, passé dix heures du soir, on n'y pouvait faire un pas hors de la ligne des grands boulevards sans courir fortune d'être assassiné. C'est que les nouvellistes négligent d'ajouter que, nonobstant, beaucoup de gens sortant du théâtre rentrent chez eux sans voir sortir de l'enfoncement d'une grand'porte une ombre qui leur demande l'heure. On doit se souvenir aussi, quand on parle du passé, que les chroniqueurs ont enregistré seulement les traits, les événements et les circonstances qu'ils jugeaient dignes de remarque, parce qu'ils sortaient de l'ordinaire et du commun. On aura beau multiplier et grouper ensemble les exceptions, elles ne seront toujours que des exceptions. La haine, l'ambition, les passions violentes n'agitaient en somme qu'un petit nombre de familles à l'époque qui nous occupe. Les autres, d'humeur plus calme, vivaient doucement et en assurance dans leur maison sans appeler la vengeance de leur postérité sur un ennemi héréditaire, sans rêver non plus le pouvoir suprême dans la cité pour leurs lointains neveux. Machiavel, dans sa comédie de *Clizia*, a

retracé l'existence d'un bourgeois de Florence : « Il employait son temps d'une manière honorable; il se levait de bon matin, entendait la messe et faisait la provision pour la journée; ensuite, s'il avait quelque affaire en ville, au marché, chez les magistrats, il la faisait. Quand il n'avait rien à faire, ou il s'amusait à causer de choses sérieuses avec un voisin, ou il rentrait dans son bureau pour y repasser ses écritures et régler ses comptes; ensuite il dînait agréablement en famille; et, après le dîner, il s'entretenait avec son fils, lui donnait des conseils, lui faisait connaître les hommes et lui enseignait à bien vivre, par quelque exemple tiré des anciens ou des modernes. Il allait faire un tour de promenade et employait le reste de la journée à ses affaires ou à des amusements graves et honnêtes. Lorsque le soir arrivait, l'*Angelus* le trouvait toujours au logis : il demeurait un instant avec nous au coin du feu, si c'était en hiver; rentrait ensuite dans son cabinet pour y repasser ses affaires et, vers la troisième heure, il soupait gaiement. »

Dans ses *Ricordanze*, qui datent du XIIIe siècle, Guido de Filippo de Ghidone de l'Antella nous initie aux plus petits détails de sa vie domestique : il tient registre de l'entrée et de la sortie de ses servantes, des gages de ses nourrices, des parrains de ses enfants [1], etc. Il nous apprend que sa ser-

1. Les noms des parrains sont toujours relatés avec un soin

vante Caterina della Passa a eu un congé (*andossi trastullando tre settimane*). Du reste, il ne semble pas que, dans l'Italie d'alors, les domestiques s'éternisassent dans la même maison. Caterina ne resta en place que de mai en février et une autre *schiava*, Margherita, n'y demeura que de novembre à avril. Cette dernière gagnait 30 livres par an. Monna Piera est engagée comme nourrice du jeune Amerigo au prix de seize florins d'or, sans compter des cadeaux en vêtements, en étoffe et en argent. Elle est remplacée par Giovanna, d'Arezzo, puis par Maddelina, qui cumule l'emploi de nourrice et de servante. Trois autres enfants de l'auteur des *Ricordanze* furent mis en nourrice au dehors, chez Monna Nuta, de Fornaco, pour cinquante sous par mois, et un cinquième chez Monna Giovanna, de Lippo.

Une peinture charmante de la vie de famille dans l'Italie du XVIe siècle, c'est celle que nous trace Luigi Cornaro, à la fin de son livre *De vitâ sobriâ*. Il nous décrit le bonheur de sa vieillesse au milieu de ses enfants : « J'ai trouvé, dit-il, je possède un gendre fait par la nature tout exprès pour moi et ma fille, qui a trois petits enfants, trois véritables petits anges par la figure : je jouis de tout cela avec tant de santé, dans des appartements si

particulier dans les livres de famille. Le compérage créait des liens très étroits, et Machiavel donne à son ami Francesco Vittori le titre d'*onoratissimo compare*. C'était un honneur apprécié que d'être parrain. Dans les maisons riches, il y en avait trois ou quatre par enfant.

commodes et de si beaux jardins!... » Il nous raconte encore qu'il était entouré dans sa villa, que traversait un bras de la Brenta, par onze petits-fils dont l'aîné avait dix-huit ans et le dernier deux. L'un des plus jeunes était pour lui comme un aimable petit bouffon (buffoncello), dont les gentillesses le divertissaient.

IV

Dante se plaignait déjà de la stérilité de certaines unions : « Il n'y avait pas de maisons vides d'enfants, fait-il dire à Cacciaguida parlant des vieilles mœurs de Florence ; Sardanapale n'y était pas encore venu pour montrer ce qu'on peut faire dans une chambre. » Les mariages paraissent cependant avoir été assez féconds. Le père de Pierre des Albizzi avait eu cinq fils qui furent tous mariés et parurent plus tard dans une guerre civile à la tête de vingt-cinq à trente garçons. Jacques Sforza, le père de François, avait vingt frères et sœurs. On cite, comme familles nombreuses : les Doria et les Spinola, de Gênes ; les Visconti et les Torre, de Milan ; les Avogadri et les Tizzoni, de Verceil ; les Solari, d'Asti ; les Rossi, de Plaisance ; les Oddi, les Baglioni, de Pérouse.

La condition de permanence du foyer réclamée

par Le Play pour les familles-souches était toujours respectée. Quand la maison paternelle devenait trop étroite, les enfants ou les collatéraux tâchaient d'acheter les maisons contiguës. De là l'expression si fréquente chez les vieux auteurs : les maisons des Uberti, des Cerchi, des Anchioni.

L. B. Alberti, dans le *Governo della famiglia*, conseille la vie en commun : « Je veux, dit-il, que tous les miens logent sous le même toit, se chauffent au même foyer et siègent à la même table. Indépendamment du bien moral, il y a de l'économie à vivre renfermés derrière la même porte. Par le grand froid, la même braise et le même feu réchauffent bien mieux tout le monde que si l'on était divisé. L'effet est le même pour la considération; pas plus que de chaud, la famille n'obtiendra de bienveillance si elle est divisée parmi les autres citoyens et les étrangers; isolée ou peu nombreuse, elle n'arrivera point à la même estime, à la même autorité et à la même importance. »

L'auteur du *Governo della famiglia* est aussi d'avis qu'il ne faut pas changer de demeure : « Il n'y a rien de plus coûteux, dit-il, de plus dommageable et de plus incommode que de déménager. Les choses se perdent, se gâtent, se brisent. » Il remarque fort justement que « cela même influe sur l'âme; les idées se dérangent, se troublent, et il faut du temps avant qu'elles aient repris leur premier ordre. »

Le traité, fort diffus d'ailleurs, donne une série

d'excellents conseils qui nous révèlent l'existence intime du temps : « La conduite de la maison doit être laissée à la femme ; elle pourvoira à tout avec soin. Il est bon qu'elle sache cuisiner et apprêter les mets les plus exquis. Pour cela elle prendra des leçons des cuisiniers lorsqu'il en vient à la maison pour les grands dîners : elle les regardera faire et n'oubliera pas ce qu'ils lui auront appris, afin de n'être pas obligée d'avoir chaque fois recours à eux, chose difficile d'ailleurs à la campagne, où l'on est exposé à recevoir des étrangers qui demandent à être traités avec recherche. La femme ne doit pas pour cela mettre la main à la pâte, mais être en état d'enseigner et de commander aux servantes. »

Aimable et touchante simplicité que garde toujours la vie domestique italienne, même au milieu des richesses et des splendeurs de la Renaissance. Le temps n'était plus, où Bellincion Berti marchait avec une ceinture de cuir et d'os, où ceux de Nerli et ceux du Vecchio allaient vêtus d'une simple peau ; mais Jean de Médicis avait encore des préventions contre la soie et s'en effrayait comme d'un luxe excessif : « Je pars content, disait-il à ses enfants en mourant ; mais je le serais encore davantage, si je ne vous voyais pas donner dans la soie. »

Le livre de la *Vita Civile* de Palmieri est un traité complet d'éducation. L'auteur prend l'enfant, non pas au berceau, mais avant sa naissance, et donne des conseils à la mère pour le temps de sa

grossesse. Il pousse la précaution jusqu'à lui interdire d'éternuer pour ne pas troubler l'œuvre de la nature. Palmieri croit à l'influence de la lune sur la conception. Il dit qu'on a observé une meilleure couleur de visage, une santé moins troublée chez la mère qui doit mettre au monde un garçon, tandis que les filles rendent la leur plus pâle et moins forte sur ses jambes.

Palmieri est déjà de l'avis de Rousseau. Il veut que l'enfant soit nourri par sa mère. « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, s'il arrive souvent qu'un corps bien formé et une âme très bien disposée par la nature du père, soit dépravée et tournée au vice par la méchanceté et la corruption des nourrices. C'est des nourrices que proviennent tant de mauvaises complexions, de furieuses inflammations, de mélancolies, de nonchalances, de somnolences. Quel plus grand mal peut-on faire aux petits enfants que de les mettre au sein de Tartares, de Sarrasines et d'autres femmes d'une nation animale et féroce? » « Mais, puisque la mauvaise coutume veut que les enfants soient laissés à la merci de femmes étrangères », il indique néanmoins dans quelles conditions on doit faire choix d'une nourrice. Qu'elle soit de bonnes mœurs, saine, jeune, ni paresseuse, ni passionnée, d'humeur gaie. Que son travail soit léger et sans fatigue ; qu'elle aime son nourrisson et mette en lui tout son amour-propre. D'accord avec Quintilien qui réclame pour son orateur futur une nourrice parlant bien, Palmieri désire que la sienne

« ne balbutie pas, qu'elle n'estropie pas les mots, afin que l'enfant ne s'habitue pas à parler ainsi et que, plus tard, il n'ait pas de peine à parler autrement ».

Les Italiens ont les premiers réduit en règles l'enseignement de l'équitation, de l'escrime et de la danse. Vittorino de Feltre fut probablement le créateur de la gymnastique raisonnée, en s'appliquant à développer chez l'élève non seulement la force et l'agilité, mais aussi la bonne grâce et l'élégance. Palmieri demande que le jeune homme soit exercé à tous les exercices du corps et que la jeune fille apprenne à danser. Il rejette les jeux qui retiennent assis, à moins qu'ils n'appliquent l'esprit. Quant aux plus jeunes enfants, on les laissera jouer à la balle, courir, sauter.

L'auteur de la *Vita Civile* se prononce contre les corrections corporelles. « Si je parlais, dit-il, des enfants qui ne sont pas appelés à acquérir d'excellentes vertus, mais livrés à des arts mécaniques et serviles, je dirais peut-être qu'il faut parfois les frapper. » Les coups lui semblent « contre nature et propres à rendre les âmes basses. » « Les reproches suffiront aux enfants bien nés. »

« Qu'on défende aux enfants des habits recherchés, brodés, chamarrés de diverses couleurs, dit encore Palmieri, qu'on leur interdise tout ornement de femmes, car les cheveux flottant jusque sur les épaules, crêpés avec une raie artificielle, ne conviennent point à celui qui est né pour la vertu.

C'est dans les jeunes filles qu'on aime la beauté délicate; dans les hommes, on estime ce qui donne de l'autorité sur les autres hommes et leur inspire du respect. »

Palmieri rapporte à ce propos à ses jeunes auditeurs un mot du vieux maître Sozomène à ses écoliers, la fleur de la jeunesse florentine : « Plusieurs venaient en classe avec des habits de soie, des franges de velours, des broderies et des garnitures de diverses couleurs et arrangées par les meilleurs ouvriers, peignés, jolis, agréables et frisés de la main d'un barbier inventif et exercé. Il leur demandait s'ils allaient prendre femme, et quand, à plusieurs reprises, ils avaient répondu : « Non! » alors, leur disait-il, c'est un mari que vous voulez... »

Palmieri est partisan de l'enseignement de la musique, dont « les mesures rapides font le corps dispos et le préparent à des attitudes convenables. Elle exerce et nourrit l'esprit, corrige la voix et rend la prononciation douce, accentuée, grave et sonore. » Tous les beaux-arts, la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture entrent aussi dans son plan d'éducation. Il veut que le jeune homme suive les leçons des bons maîtres, fréquente les philosophes, pratique leurs préceptes, et « se mette en état de juger de toutes les choses humaines et même célestes autant que le permet l'infirmité de nos corps pendant cette vie, car, c'est l'opinion des sages docteurs et même des saints du christianisme que tout homme doit chercher à comprendre et

à devenir juge de tout ce que font les autres hommes ».

Il prescrit de multiplier les exercices pour l'enfant et de varier les occupations comme un moyen de mieux apprendre et de se délasser : « Il n'est personne, dit-il, qui suivant tout un jour le maître d'une même science, ne tombe de fatigue. Le changement nous récrée comme les estomacs dégoûtés sont excités par la variété des mets. Il ne s'agit donc pas d'être d'abord grammairien parfait, puis parfait musicien et ensuite sculpteur et architecte : la première science serait oubliée quand on posséderait la seconde... » « Que vos talents servent en grand nombre et s'étendent à plusieurs œuvres humaines. Il n'est point alors nécessaire de perdre du temps en récréations, car une étude repose de l'autre, et l'on trouve du plaisir dans le travail. »

Enfin Palmieri recommande, avant de choisir une carrière, de bien sonder ses aptitudes. Les jeunes gens, dit-il, « consulteront les forces de leur esprit, celles de leur corps, et feront choix du genre de vie auquel ils se sentent le plus propres, et dans lequel ils espèrent devenir meilleurs et plus dignes d'estime. On ne peut arriver à rien de ce qui est contraire à notre nature... » « La beauté et l'ornement de la vie sont l'unité et l'aptitude à ce que nous faisons. Celui-là ne peut conserver la première qui se jette hors des voies de sa propre nature. »

CHAPITRE X

LES FEMMES.

I

Les femmes que mettent en scène les conteurs et les nouvellistes de la Renaissance appartiennent d'ordinaire à la bourgeoisie. Dans cette classe de la société italienne, elles semblent avoir été, dans le ménage, sur un pied d'infériorité marqué vis-à-vis de l'homme. Le mari en use avec elles comme le recommande Sachetti : « Quelle soit bonne ou mauvaise, la femme veut du bâton », dit-il[1]. Tel est aussi l'avis de Marcellus Palingenius qui fait précepte de l'usage des coups :

Tu verbera misce
Tergaque tunc duro resonent pulsata bacillo[2].

Frivoles, faibles d'esprit et vides de tête, les femmes ne méritent guère peut-être d'être traitées

1. Nov. 86, t. II.
2. T. I, p. 304, S. S.

avec plus d'égards. Elles sont dépensières, sans ordre, sans prévoyance.

Un artisan disait de la sienne que lui donner de l'argent équivalait à le jeter [1]. « Toutes les femmes manquent un peu de cervelle, déclare frère Timothée dans la *Mandragore*, et, lorsqu'il s'en trouve une qui sait dire deux paroles, on en prêche dans les sermons. Dans le pays des aveugles, les borgnes sont rois. »

Les jours de fête, pour occuper le temps, elles ne savent que s'asseoir sur le devant de leurs maisons, caqueter, crier très fort, boire et manger [2]. Laurent de Médicis, dans sa *Canzone burlesca contro le donne ciarlone* (bavardes), nous les représente assises et filant, à leur porte, par groupes de trente. « Une se met-elle à la fenêtre, toutes s'y mettent à l'instant. A jaser chacune est prête, et ce jeu dure toute l'année. » « Ma toile, dit l'une, mesure bien en tout cinq pans. — Mon écheveau de chanvre, dit l'autre, a encore besoin d'une lessive. » Et une autre : « Mes petits poulets ne profitent pas ; ils sont remplis de poux, tout chétifs, tout déplumés. » Une autre encore : « J'ai conservé tous mes cheveux, mais les plus beaux commencent à tomber. Je crois que la malepeste s'y met. » C'est un incessant parlotage de maison à maison, une vie en commun de tout le quartier, une promiscuité du jour et de la nuit. L'été, les Florentines

3. *Il Novellino,* II. Nov. 6, p. 10. Florence, 1572.
1. Boccace, giorn., I, nov. 10 et Sacchetti, nov. 160, t. II.

se lèvent, s'habillent à fenêtres ouvertes, dans des rues si étroites que d'en face on ne perd aucun détail de leur toilette[1]. Les mœurs se ressentent du laisser-aller que cette existence répandue au dehors amène dans les relations du mari de la voisine avec la femme du voisin, et réciproquement. Plus d'une fois sans doute, comme les bourgeois de Sienne, dans une nouvelle du *Décaméron,* l'époux trompé s'est vengé d'une infidèle en appliquant la peine du talion à son complice[2], et l'on a vu se répéter dans la vie réelle l'histoire contée par Straparole de « deux compères s'aymans infiniment qui se déçoivent l'un l'autre, et enfin font leurs femmes communes entre eux[3]. »

Si peu de confiance que les maris italiens aient dans leur femme, l'auteur des *Cent Nouvelles* leur reproche d'en avoir encore trop. « Il se fiait trop à sa femme, dit-il quelque part, comme font d'ordinaire tous les maris dans beaucoup de villes d'Italie[4]. »

Il paraît y avoir eu dans le cas des femmes plus d'inconscience que d'immoralité voulue et raisonnée. Plusieurs attirent un soupirant dans un piège pour le livrer à leur mari qui le maltraite ou s'en amuse. D'autres se moquent de leur mari avec leur

1. *Il Pecorone,* giorn. II, nov. 2.
2. Giorn. VIII, nov. 8.
3. *Les Facétieuses Nuits,* trad. de Pierre Delarivey, 6e nuit, fable 1re.
4. *Cento Novelle,* giorn. VIII, nov. 3.

amant ou de l'amant dédaigné avec l'amant préféré, comme celle qui laissa un écolier l'attendre toute une nuit dans la neige, pendant que, derrière la porte close, elle faisait des risées du pauvre morfondu en compagnie d'un cavalier pour qui elle était moins sévère [1]. Une autre caresse sans pudeur son galant devant un mendiant auquel elle a donné asile dans sa cuisine et qui n'est autre que le mari déguisé [2].

II

Les femmes d'une sphère sociale plus élevée sont bien différentes de celles des conteurs. Il n'y a rien de commun entre les interlocutrices et les héroïnes du *Decaméron*. Dans le monde de Pampinea, la femme est l'égale de l'homme par la considération, la culture et le caractère. Le *Paradis* des Alberti nous apprend que les dames de Florence savaient « la philosophie morale et naturelle, la logique et la rhétorique ». Les lectures, les conversations, parfois les Académies ellesmêmes, — comme les *Ricovrati,* — sont communes aux deux sexes. Le latin, la philosophie, le droit, sont les études ordinaires d'une fille de bonne maison. On a vu des femmes enseigner dans des chaires de Bologne. Novella d'Andrea, fille d'un canoniste

1. *Décaméron,* nov. VII, giorn. 8.
2. *Les facétieuses Nuits,* 1re nuit, fable 5.

du xive siècle, servait de suppléante à son père. Au dire de Christine de Pisan, en sa *Cité des Dames*, elle avait devant elle une petite courtine quand elle professait pour que sa beauté ne donnât pas de distraction aux étudiants. Facciolati, appuyé de l'autorité de César Croce, poète du xvie siècle, prétend que c'était Bettina, autre fille d'Andrea, qui remplaçait son père. Il est probable que les deux sœurs étaient également savantes, ainsi du reste que leur mère, Milancia, qui, dit-on, était utilement consultée par son mari [1]. Isotta Nogarola était une savante théologienne. Elle composa un dialogue sur la faute de nos premiers parents, dans lequel elle plaidait pour Ève contre Adam défendu par son frère, devant le podestat Navagero qui donnait ses conclusions.

Les filles des princes et des souverains écrivaient et parlaient le latin avec facilité. Quand la reine de Hongrie Béatrix, princesse napolitaine, entra à Vienne en 1485, elle fut accueillie par une harangue latine qu'elle écouta en « souriant et en donnant toutes les marques de l'attention et de l'intelligence [2]. » Hippolyte Sforza a transcrit presque tous les auteurs latins, et, au congrès de Mantoue, elle adressa une allocution fort élégante au pape Pie II. C'est pour elle que fut composée la Grammaire de Constantin Lascaris, le premier livre grec imprimé en Italie. L'Arioste, dans son *Roland furieux*, a donné une

1. Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, liv. II.
2. Aschbach, t. II, p. 10.

liste incomplète, quoique longue, des femmes illustres qui ont cultivé ou illustré les lettres. Toutes ont leur cour de poètes et d'humanistes; toutes font des *canzone*, des sonnets, des improvisations. Il en est dont le nom est célèbre dans l'Italie entière, comme la Vénitienne Cassandra Fedele et Vittoria Colonna, l'amie de Castiglione et de Michel-Ange; mais chaque ville, la plus petite comme la plus grande, a ses gloires féminines. A Venise, c'étaient encore Françoise Baffa, Gaspara Stampa, Julie Premarini, Moderata Fonte, Olimpia Malipiero, Julie da Ponte, Lucrèce Marinelli; à Vérone, Alessandra Scala, Emilia Spolverino, et avec Isotta, toutes les filles de la maison de Nogarola[1]; à Padoue, Madeleine Campiglia; à Brescia, Lucie Albana Avvogadra, Véronique Gambara; à Gênes, Léonore Cibo de' Vitelli, Livie et Marie Spinola, Ortense Lomellina de Fieschi; à Florence, Fiammetta Malespina; à Lucques, Laura Guidiccioni et Clara Matraini; à Sienne, Laudomia Forteguerri, Lucrèce Mignanelli, Virginie Salvi; à Bologne, Livinie Aldovrandi; à Modène, Lucie Bertani et Tarquinie Molza; à Pavie, Alde Taurella Lunata; à Urbin, Laura Battifera degli Ammannati et Blanche-Aurore d'Este; à Milan, Hippolyte Borromée Anguisciola; à Naples, Constance d'Avalo, duchesse

1. L'abbé Louis Federici, auteur des *Ritratti di alcune donne Veronesi* (Vérone, 1826), indique, avec Isotta, six autres femmes littéraires de la famille Nogarola : Laura, Giulia, Lucia, Antonia, Ginevra et Angela.

d'Amalfi, Dianora Sanseverina, fille du prince de Bisignano, Laura Terracina; à Palerme, Élisabeth Ajutamicristo; à Orviète, Lucie Valviani; à Gaëte, Julie Cavalcanti.

La littérature se retrouvait partout. On l'avait, comme la *signoria*, introduite « *fin in bordello* [1] ». L'Arétin fait dire à Ponzio dans la *Talanta* : « Sache que les ribaudes se sont mises à gratter la harpe, à bavarder du prochain et à chanter la gamme pour mieux assassiner les gens. Malheur à qui veut entendre comme elles savent bien chanter, bien causer et bien musiquer! » C'était une femme d'esprit qu'Imperia, l'amie des Beroalde, des Sadolet, des Campani, des Colocci, l'Aspasie du siècle de Léon X, la célèbre courtisane pour le tombeau de laquelle fut inventé en latin le mot poli de *cortesana* [2]. Elle avait appris à versifier de Nicolo Campano, et Bandello qui nous décrit le luxe de ses appartements, dit qu'à côté de son luth et de ses cahiers de musique, il y avait plusieurs ouvrages latins et en langue vulgaire richement ornés. Catherine de San Celso à Milan déclamait à ravir; Veronica Franco faisait des *terze rime;* Tullia

1. Poic'ha la vile adulazion spagnuola
Messa la signoria fin in bordello.

Arioste, sat. II.

2. Son épitaphe, qu'on lisait encore au XVIII[e] siècle dans l'église Saint-Grégoire, sur le mont Cœlius, était ainsi conçue : *Imperia cortesana romana, quæ digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit; vixit annos* XXVI, dies XII, obiit 1511, die XV Augusti.

d'Aragon écrivit un dialogue sur « l'infini » du pur amour et Andrea Calmo, en envoyant à une certaine Fulgenzia, le *Canzoniere*, le *Décameron* et un livre de bonne aventure, lui écrivait : « Madonna mia speculativa prudente et accorta[1] ». L'Arétin dans ses *Ragionamenti* rappelle une autre courtisane, connue sous le nom bizarre de *Madrema non vuole* que Rabelais, qui parle d'elle aussi, traduit par « Mademoiselle je ne veux pas. » Elle prétendait réformer le langage, voulait qu'on dît « balcone » et non « finestra », « porta » et non « uscio », « viso » et non « faccia », « cuore » au lieu de « core », etc. Lodovico, un des personnages du dialogue, s'écrie avec enthousiasme : « C'est un véritable Cicéron. Elle sait par cœur tout Pétrarque et tout Boccace, et d'infinis beaux vers de Virgile, d'Horace et d'Ovide et de mille autres auteurs. » Madrema non vuole ne sortait jamais dans Rome qu'avec un cortège de grands seigneurs, de marquis, de ducs, d'ambassadeurs et suivie d'un train princier de pages, de femmes et de servantes.

III

Antoine Galateo, écrivant à la jeune Bonna Sforza, lui dit qu'elle est née pour commander aux hommes, *ad imperandum viris nata es*[2]. « Soyez telle, lui

1. *Lettere di cortigiane del secolo XVI.* Firenze, 1884.
2. Epist. III.

mande-t-il, que vous méritiez les suffrages des sages et l'admiration des hommes prudents et graves en méprisant les goûts et les jugements du commun des hommes et des femmes vulgaires (*mulierculatum*). »

Des femmes qui avaient reçu cette éducation et cet enseignement étaient viriles par le cœur non moins que par l'esprit. L'épithète de *virago* est un éloge dans l'Italie d'alors. Jacques de Bergame l'applique aux femmes qu'il a le plus vantées [1]. Catherine Sforza, qui défendit la ville de Forli contre le parti des meurtriers de son mari Girolamo Riario et contre César Borgia, fut surnommée pour son courage *la prima donna d'Italia.* « *Virago crudelissima e di gran animo* », écrit Marino Sanudo. Vaincue, elle fut conduite à travers Rome, chargée de chaînes d'or. Une Battista de Malatesta, une Paola, une Isabelle de Gonzague, une Bonna Lombarda, une Richarde d'Este, une Clarice Strozzi, étaient de la même race héroïque.

Dans l'histoire militaire du moyen âge italien, plus fréquemment encore que dans la nôtre, les femmes prennent les armes et courent aux remparts assiégés. Comme dans le duel de Clorinde et de Tancrède, un coup d'épée, brisant les lacets du casque, aurait pu parfois, « ses cheveux d'or épars au vent, faire apparaître une jeune femme au milieu du carnage ».

1. *De plurimis claris selectisque mulieribus.* Ferrare, 1497.

Maccalda Scaletta, vêtue d'une armure de chevalier, prend le commandement de Taormine, après les vêpres siciliennes. Pendant le siège de Messine, par Charles d'Anjou, les gentilles dames, les jeunes filles nobles qui n'étaient jamais sorties que vêtues de brocart et montées sur des palefrois empanachés, se mêlent aux travailleurs des fortifications, pieds nus, la robe retroussée jusqu'aux genoux, portant les pierres et les fascines pour les aider, et le pain et le vin pour réparer leurs forces. « Oh ! c'était grand'pitié, dit une chanson encore populaire aujourd'hui, de voir les dames échevelées, portant la chaux et la pierre [1] ».

Notre compatriote Blaise de Montluc, témoin du courage des dames de Sienne, pendant le siège qu'il y soutint contre les troupes du marquis de Marignan, en a rendu témoignage dans ses Mémoires : « Il ne sera iamais, dames sienoises, dit-il, que ie n'immortalise vostre nom, tant que le livre de Montluc vivra, car à la verité vous estes dignes d'immortelle loüange, si iamais femmes le furent. Au commencement de la belle resolution, que ce peuple fit de deffendre sa liberté, toutes les Dames de la ville de Siene se despartirent en trois bandes : la première estoit conduite par la signora Forteguerra, qui estoit vestuë de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi, ayant son accoustrement en la façon d'une nymphe court et monstrant le brode-

1. Zeller, *Les Tribuns et les Révolutions en Italie.* Jean de Procida.

quin. La seconde estoit la signora Picolhuomini vestuë de satin incarnadin, et sa trouppe de mesme livrée : la troisiesme estoit la signora Livia Fausta vestuë toute de blanc, comme aussi estoit la suitte avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient de belles devises : ie voudrois avoir donné beaucoup et m'en resouvenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil dames, gentilsfemmes ou bourgeoises. Leurs armes estoient des pics, des pelles, des hottes et des facines. Et en cest equipage firent leur monstre, et allerent commencer les fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souvent fait le compte (car ie n'y estois encor arrivé) m'a asseuré n'avoir iamais veu de sa vie chose si belle que celle-là! Ie vis leurs enseignes depuis. Elles avaient fait un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloyent à leur fortification. Ie voudrois avoir donné le meilleur cheval que i'aye, et l'avoir pour le mettre icy.

« Et puisque ie suis sur l'honneur de ces femmes, ie veux que ceux qui viendront après nous admirent et le courage et la vertu d'une ieune Sienoise, laquelle encore qu'elle soit fille de pauvre lieu merite toustefois estre mise au rang plus honorable. J'avois fait une ordonnance au temps que ie fus créé dictateur, que nul, à peine d'estre bien puny, ne faillit aller à la garde à son tour. Ceste ieune fille voyant un sien frere, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouvoit y aller, prend son morion qu'elle met en teste, ses chausses, et un colet de

buffle : et avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest equipage, passant lors qu'on leust le roolle sous le nom de son frere : fit la sentinelle à son tour, sans estre cogneue iusques au matin, que le iour eut point. Elle fut ramenée à sa maison avec honneur. L'apres dinée le signor Cornelio me la monstra[1]. »

IV

Les Marphise et les Bradamante ne peuvent être comme les circonstances où elles apparaissent, que des exceptions. Pour la plupart des femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent et quelque culture qu'elles aient reçue, la préoccupation principale, c'est leur beauté, la toilette et l'amour. Les Italiennes ne sont-elles pas, comme l'a dit Stendhal, les femmes les plus femmes de l'Univers ? Il établit quelque part ailleurs, que la principale différence entre les Italiennes et les Françaises c'est que les Italiennes regardent les hommes et que les Françaises se regardent entre elles. Mais les Italiennes se regardent aussi entre elles. Elles ne seraient pas si complètement femmes, si elles n'étaient en rivalité avec leurs amies.

Annibal Caro, dans une lettre à Molza, lui décrit

1. Liv. III.

la rencontre de deux dames à la mode, deux professionnelles beautés comme on dirait maintenant, suivies chacune selon les mœurs du temps de leur cortège d'attentifs et de galants : « Elles entrèrent dans l'église, l'une par la première porte, l'autre par la dernière, et juste au pilier où se trouve l'eau bénite, elles se rencontrèrent face à face. Dès qu'elles s'aperçurent, elles se rajustèrent, s'arrangèrent, se pavanèrent, mirent toutes leurs grâces sous les armes et se toisèrent de la tête aux pieds. Imaginez vous-même de quels yeux elles se regardèrent, de quels yeux elles furent regardées par une galerie d'admirateurs et d'amoureux qu'elles avaient autour d'elles. Après bien des assauts qu'elles se livrèrent avec leurs regards, elles fixèrent les yeux l'une sur l'autre d'un air qui semblait dire : « Rends-toi ! » Pensez combien d'étincelles, combien d'éclairs, combien de dards traversèrent ce champ de bataille, combien d'émotions agitèrent l'esprit des pauvres amants, combien de battements de cœur, combien de changements de visage, combien de marques d'étonnement, et plus tard combien de disputes ont eu lieu ! [1] ».

Dante vitupère le costume des Florentines qu'il trouve plus impudique que celui de la Barbagia de Sardaigne[2], où les femmes ne sont vêtues que d'une gaze transparente à cause de la chaleur ; mais la mode variait. Plus tard après avoir porté des fichus

1. T. 1, p. 387.
2. *Purgatoire,* ch. XXIII.

de cou, si ouverts qu'on voyait *più giù che le ditelle*[1], elles adoptent sans transition des collerettes si hautes qu'elles montent jusqu'aux oreilles et que les naturalistes du temps appellent des chausses d'aisances, *doccioni da cesso.*

Au XIVe siècle, les dames de Plaisance se mettaient sur la tête des couronnes d'or ou d'argent doré enchâssées de perles et de pierreries, des diadèmes à triple étage, chacun de cent grosses perles, des voiles brodés de perles, des colliers de grains d'ambre et de corail; d'autres en or massif, passés par-dessus la robe, ressemblaient à des colliers de levrettes[2].

On trouve, dans un compte de partage d'une famille florentine de l'année 1425, l'estimation d'habillements donnés à une femme en cadeau de noces. Une robe de soie et or est évaluée à 100 florins d'or (1.250 fr.); une autre de drap de soie et or à petites fleurs, 75 florins (937 fr.). On se serait logé à meilleur compte; ce qui faisait dire à Ludovico Adimari qu'on avait sa maison sur le dos en forme d'habit, à la manière de l'escargot[3].

Dans sa comédie de la *Cassaria,* l'Arioste nous parle des prétentions des dames de Ferrare. « Il n'y en a pas une pour peu que son mari ne soit pas artisan, qui daigne sortir à pied; ailleurs elles se contentent de robes et de coiffes neuves; ici, elles

1. Sacchetti, nov. 178, t. III.
2. Joann. Mussi Chronicon.
3. Perruzzi, p. 377.

ne veulent pas même traverser la rue si elles ne sont bercées par le roulement (*dondolo*) d'une voiture, et cette voiture, il la leur faut dorée, tapissée, attelée de grands coursiers avec deux filles et une chambrière, des estafiers, des valets pour les accompagner. »

Un pareil train menait plus d'un ménage à la ruine, et Lippo a placé, dans l'Enfer burlesque de son *Malmantile,* les dames florentines qui, par leurs dépenses, avaient conduit leur mari sur la pierre des débiteurs :

> Donne che feron gia per ambizione
> D'apparir gioiellate e lucicanti,
> Dare il cul al marito in sul lastrone[1].

Les courtisanes rivalisaient de luxe avec les

1. Ch. VI. Dans la plupart des villes d'Italie, notamment à Vérone, à Padoue, à Florence, à Sienne, les débiteurs insolvables devaient se soumettre à une cérémonie infamante pour se délivrer des poursuites de leurs créanciers. Il leur était fait remise de leur dette lorsque, la halle étant pleine de monde, ils avaient trois fois été assis à nu par les sergents sur une pierre appelée *lapis vituperii.* Le détail de la cérémonie variait suivant les lieux. A Sienne, les débiteurs faisaient trois matins de suite le tour de la place à l'heure où sonnait la cloche du palais ; ils étaient accompagnés de sbires et presque entièrement nus. Le troisième jour, en frappant la pierre, ils disaient : « J'ai consumé et dissipé tout mon avoir. A présent je paye mes créanciers de la manière que vous voyez. » (Girgigli dans le *Diario Sanese.*) A Florence, les faillis frappaient aussi de leur derrière une place consacrée du Mercato nuovo, et qui était pavée en rond de tranches de marbre alternativement noires et blanches, taillées suivant six rayons.

femmes des plus riches seigneurs. On lit cette légende au bas d'une figure gravée de courtisane romaine par le peintre Cesare Veccellio dans ses *Habiti antichi e moderni di tutto il mondo :* « Les modernes courtisanes s'habillent avec tant d'élégance que peu de personnes les distinguent des nobles dames de Rome. Par-dessus leurs robes de satin ou de moire, longues jusqu'à terre, elles portent des simarres de velours toutes garnies de boutons, et si décolletées qu'elles laissent voir toute la poitrine. Leur cou est orné de belles perles, de colliers d'or et de belles fraises à tuyaux en toile blanche. Le vêtement de dessus a des manches étroites et longues, mais ouvertes ; par cette ouverture sortent les bras avec les manches de la robe. Elles ont coutume de donner à leurs cheveux une teinte blonde artificielle, de les boucler et de les enfermer, attachés avec des cordonnets en soie, dans un filet d'or, orné de perles et de bijoux. »

Dans un de ses dialogues, l'Arétin introduit deux courtisanes romaines qui s'entretiennent de la toilette d'une de leurs compagnes :

— As-tu vu la Tortora, ce matin? demande Madeleine. Comme elle était richement vêtue! Certes, quand elle est entrée à Saint-Augustin, je ne l'ai pas reconnue ; je croyais que c'était quelque baronne, car elle avait deux laquais, marchant devant elle, un page et un jeune homme habillé de velours qui l'accompagnait en courant.

— Je l'ai bien vue, Madeleine, répond Julie, et

juste au pied de l'escalier je la rencontrai et la saluai. A peine si elle daigna me regarder.

— As-tu vu quel manteau d'or frisé sur frisé ? reprend Madeleine. Et cette simarre de velours noir avec or tailladé sur le velours et le velours sur l'or... Rien que la façon doit coûter un monde !... » Et après avoir énuméré toutes les parties de la toilette de la Tortora, les deux jalouses amies évoquent le souvenir de ses débuts dans la vie galante. Julie rappelle qu'elle l'a connue à Venise avec une vilaine robe de toile à sac sur le dos et sans souliers aux pieds, et Madeleine raconte que, quand elle est arrivée à Rome, elle avait pour tout potage une méchante robe verte et vivait avec un Trévisan du nom de Charles,.qui, depuis, a été envoyé aux galères.

On fit des lois somptuaires pour arrêter les dépenses excessives de la toilette et du luxe. Un règlement de 1481 à Venise interdit les habits de drap d'or que portaient autrefois même des boulangères ; il est vrai que, par contre, on garnit les costumes de grosses perles, grâce auxquelles le *frugalissimus ornatus* coûte 400 florins d'or[1]. A Florence, un édit de 1330 défend les parures d'or, d'argent, les perles, les pierreries, les ornements de verre, de soie, et de papier peint. Il interdit d'avoir au doigt plus de deux bagues et de laisser

1. C. M. Ant. Sabellic. Epist. Lib. III, à M. Anto. Barbavarus. On établit à Venise, en 1514, les *provveditori alle pompe*.

les fichus décolletés au delà d'un quart de bras [1]. Il ne permet sur les habits des femmes que des figures brochées et interdit celles qui sont peintes.

Mais tous les règlements sont impuissants. « La raison et le bon sens des hommes, dit Jean Villani, demeurent vaincus par les appétits désordonnés des femmes. » A une parure prohibée succédait bientôt une parure plus chère, quand les femmes ne parvenaient pas à faire rapporter l'édit. C'est ainsi qu'à Florence elles profitèrent de l'arrivée de Robert, duc de Calabre, fils de Charles d'Anjou, pour se faire rendre, par l'intercession de la duchesse, un réseau de soie blanche et or dont elles cachaient leurs cheveux et une partie de leur visage. D'ailleurs on tournait la loi de mille façons. Un notaire remarquait-il à une capuche un ruban découpé malgré la formelle défense des statuts, il demandait aussitôt le nom de la contrevenante qui protestait.

— Mais c'est une guirlande, se récriait-elle.

— C'est trop de boutons...

— Mais ce ne sont que de faux boutons, qui n'ont ni queue ni boutonnière [2].

1. Le *braccio* toscan est d'à peu près un quart de pied.
2. Perrens, *Hist. de Florence,* liv. VII, ch. XXII.

V

« Depuis la chute de l'empire romain, dit Burckhardt, on n'a travaillé dans aucun pays autant que dans l'Italie d'alors à modifier la forme du corps, le teint, la couleur et la disposition naturelle des cheveux[1]. » Les poètes avaient tracé un idéal de la beauté féminine, et l'on cherchait à le réaliser comme on pouvait. Les fausses dents en ivoire et les faux tours en soie ou en cheveux ne sont que pour la veuve coquette et surannée du *Corbaccio* de Boccace, dont la tête, couverte de fleurs, ressemblait à la queue du paon chargée d'yeux; mais les jeunes femmes ont recours aussi à toutes sortes d'artifices. Le fard était, dès longtemps, d'un usage universel en Italie. Dante cite comme une exception dans le tableau des anciennes mœurs de Florence, tracé par son bisaïeul, que la femme de Bellincion Berti ne se fardait pas. Les filles de la campagne imitaient, sur ce point, les dames de la ville, et l'amant de la Nencia da Barbarino lui promet de lui rapporter de la ville du fard et du blanc de céruse dans un cornet.

Sacchetti nous montre les Florentines se teignant, se plâtrant de rose, pour changer la figure

1. *Cultur,* Ve partie, ch. XI.

qu'elles ont reçue du ciel[1]. « Elles ne laissaient ni leur visage, ni aucun de leurs membres, tel que Dieu l'avait créé. » La mode voulait qu'on fût blonde, et l'on ne voyait pas par la ville une seule brune. Les maigres et les sèches se faisaient grasses et dodues; les petites devenaient grandes à l'aide de triples semelles et de talons élevés. A Venise, les femmes étaient montées sur des patins hauts comme des échasses qui les empêchaient de marcher. Là, plus encore qu'à Florence, le blond faisait fureur, et les patriciennes restaient toute la journée à leur balcon pour faire blondir leurs cheveux par le soleil, qui passait pour avoir cette propriété, *capelli biondissimi per forza di sole*. Elles employaient des mordants, des mixtures, tout un arsenal d'eaux de senteur, des cosmétiques, des fards, même pour les paupières et les dents, nous dit Sansovino[2].

L'Arioste, dans sa comédie de la *Cassaria*, fait faire à un valet qui attend la belle de son maître un monologue sur les raffinements de la toilette féminine : « Attends, attends encore! Elles n'en ont jamais fini. Elles ont trois cents épingles à se mettre autour de la tête dont chacune est changée trois cents fois de place. Chacun de leurs cheveux, elles le tournent de cent manières et ne s'y tiennent pas encore. Puis c'est le tour du fard : c'est ici

1. Nov. 99, 136, 150, t. II.
2. *Venezia*, fol. 152.

que tu es nécessaire, ô patience! Voici le blanc, puis le rouge qu'elles mettent, enlèvent, arrangent et puis effacent; c'est à recommencer. Et les mille fois qu'il faut regarder au miroir! Et quel travail pour épiler les sourcils! Et quelle industrie pour se soutenir la taille! Et tout ce qu'elles font à leurs ongles, avec le canif, avec les ciseaux, avec les savons liquides et les citrons! Une heure pour les laver et une autre pour les parfumer, pour les frictionner afin de les amollir. Quelle étude pour brosser et frotter leurs dents de toutes sortes de poudres! Combien de boîtes, d'ampoules, de potiches, de brimborions que je ne saurais compter et qui se mettent en œuvre!... Mais pourquoi les blâmer? Elles suivent leur instinct, qui est de chercher de toute manière à paraître belles... Et que dirons-nous de nos jeunes gens qui devraient se faire connaître et honorer par leurs talents! Le temps qui leur était donné pour les acquérir, eux aussi le perdent à se parer, et jusqu'à se mettre du blanc et du rouge. Ils imitent les femmes en toutes choses: ils ont leurs miroirs, leurs peignes, leurs pinces épilatoires, leurs étuis fournis d'instruments variés. Ils ont, eux comme elles, leurs potiches, leurs ampoules et leurs boîtes. Ils sont très savants dans la composition, non pas des vers héroïques ou élégiaques, mais du musc, de l'ambre et de la civette. Ils portent aussi des paniers pour élargir leurs flancs, et garnissent leur pourpoint de coton pour enfler leur poitrine. Des cartons et des feutres

donnent à leurs épaules la largeur qui leur plaît. Leurs jambes qui souvent ressemblent à celles des grues, ils les grossissent avec des doublures et se font des cuisses ou des mollets à leur guise. »

VI

Quel était l'idéal de la beauté féminine que se traçait le goût italien du temps? Firenzuola nous l'apprend. Dans son traité *Della bellezza delle donne*, il donne d'abord la préférence aux cheveux blonds et proclame le *biondo* la reine des couleurs. Il les veut épais, bouclés et longs. Le front sera pur et deux fois aussi large que haut, la peau brillante et non mate; les sourcils devront être bruns, soyeux, plus fournis au milieu qu'aux extrémités, allant en diminuant vers l'oreille et vers le nez. Que le blanc de l'œil ait une teinte bleuâtre, et que l'iris ne soit pas tout à fait noir, bien que tous les poètes estiment les yeux noirs un don de Vénus. L'œil doit être grand et légèrement saillant, avec des cils ni trop épais, ni trop longs, ni trop foncés. Il faut que l'orbite ait la couleur de la joue, que l'oreille soit de grandeur moyenne, ferme et bien attachée, que son bord soit transparent et d'un rouge brillant comme un grain de grenade. Firenzuola approuve un léger renflement de la lèvre inférieure et il aime qu'un sourire se dessine au coin de la bouche à gauche.

Ænéas Sylvius, dans son *Histoire d'Euryale et Lucrèce,* a tracé aussi l'image de la beauté parfaite, telle qu'il la concevait. Il nous fait en ces termes le portrait de son héroïne : « Sa taille dépasse celle de ses compagnes. Sa luxuriante chevelure paraît formée de lames d'or, car elle ne la porte pas flottante à la nuque, à la mode des vierges, mais serrée, nattée dans un cercle d'or et de rubis. Elle a le front haut, large à proportion, sans la moindre ride. Les sourcils font deux arcs ombragés de peu de poils noirs, droit plantés à la distance voulue. Ses yeux brillent d'un tel lustre qu'ils éblouissent comme des soleils. Leurs rayons à son gré peuvent donner la mort ou rendre la vie. D'une rectitude complète en son aplomb, le nez sépare l'un de l'autre avec la même régularité, des joues de rose. Quoi de plus aimable, de plus délectant à voir que ses joues qui, d'abord qu'elle rit, se replient de chaque part en deux fossettes adorables ! Qui les regarde et ne brûle de les baiser? Petite est la bouche, bien coupée, avec des lèvres corallines, appelant les douces morsures, de mignonnes dents, bien ordonnées, cristallines. La langue mobile y fait sonner non des paroles, mais une suave musique. Que dire du menton et des blancheurs de la gorge? Tout ce corps est parfait. » Comment ne pas devenir amoureux de Lucrèce? C'est un destin qu'Euryale n'évita pas. Il était venu à Sienne pour accompagner l'empereur Sigismond, auprès duquel il était, dit l'auteur, ce que Mécène

était à Octavien. Ses sentiments furent partagés par Lucrèce. « Dès quelle l'a vu, son époux est oublié; elle le déteste. » Les romanciers de l'école sentimentale fondée par Rousseau nous décrivent les combats qui se livrent dans le cœur de la femme prête à succomber entre la morale défaillante et l'amour vainqueur. Ænéas Sylvius ignorait ces lieux communs littéraires et la seule objection qu'il fournisse à Lucrèce au nom de la vertu contre sa passion, c'est que celui qui en est l'objet n'est pas de Sienne et qu'elle aurait pu tout aussi bien aimer un de ses concitoyens : — « Pourquoi brûler pour un étranger? Si ton mari t'ennuie, ce pays-ci peut te fournir un amant. » Faible raisonnement contre les entraînements de l'amour.

Suivons le roman : il achèvera de nous renseigner sur les mœurs galantes de ce temps. Euryale envoie à Lucrèce une vieille chargée d'un message, dans lequel il lui déclare son amour. La dame s'indigne :

— Coquine, as-tu bien le front de pénétrer ici? Quelle impudence! Entrer dans les maisons de la noblesse! Tenter la vertu des dames et la foi du mariage! Si je ne me retenais, je t'arracherais les cheveux! Et elle déchire le billet; mais la vieille ne se tient pas pour battue. « Elle savait les façons des dames. » « Ma belle, pense-t-elle, c'est à présent que tu en veux bien, puisque tu dis que tu n'en veux pas. »

En effet l'entremetteuse est à peine partie,

Lucrèce rassemble les morceaux de la lettre, remet chacun à sa place et les rejoint les uns aux autres. Le texte rétabli est lu, relu, mangé de baisers.

Les lettres des deux amants sont en latin comme le roman, dans cette langue que Baudelaire trouvait singulièrement propre à exprimer la passion telle que l'a sentie le monde poétique moderne et où les mots, disait-il, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare agenouillé devant la beauté romaine. « *Jam tandem*, écrit Euryale, *miserere amantis tui*, *qui tanquam ad solem nix, liquescit...* » Prends enfin pitié de ton amant, qui se fond devant toi comme la neige au soleil. « *Vide quam macer sum, quam pallidus sum!* » Vois comme je suis maigre, vois comme je suis pâle!... Et Lucrèce répond : « *Non possum tibi ultra adversari, vicisti. Jamque sum tua... Me dono jam tibi*, *tuamque prosequor fidem.* » Je ne puis te résister plus longtemps. Tu m'as vaincue. Déjà je suis tienne. Je me donne à toi, je me livre à ton amour.

Le goût français trouvera que les tours joués par Lucrèce à son mari Ménélas s'allient mal avec tant de passion. Il aurait réservé le trait suivant pour la comédie.

Surpris par le retour inopiné de Ménélas, Euryale se cache dans une armoire. Le mari est venu chercher des papiers oubliés : — Vois donc, mon ami, dit Lucrèce, dans cette corbeille, sur l'appui de la fenêtre. Je me rappelle que tu y as mis tes papiers...

Et par une ruse qu'a renouvelée la Rosine de la *Précaution inutile*, elle court à la croisée comme si elle voulait ôter le couvercle du panier et le laisse tomber dans la rue. Ménélas et le domestique se précipitent dehors pour le ramasser, et pendant ce temps là, elle met Euryale dans une autre cachette déjà explorée. Le mari rentre et, n'ayant pas trouvé ses papiers, s'en va de guerre lasse, en laissant le champ libre aux amants.

VII

C'était souvent à une entremetteuse de profession que l'amant avait recours comme Euryale pour correspondre avec la femme aimée. L'Alvigia de l'Arétin, dans sa comédie de *la Courtisane*, nous explique ainsi comment elle a été amenée à embrasser ce métier : « Maintenant, sachez-le bien, dit-elle, je veux me consacrer au salut de mon âme, et ma foi, je puis dire adieu au monde sans regret. Je me suis passé assez de petites fantaisies... Lorenzina, Beatriccia, Angioletta de Naples, Madrema non vuole, même la fameuse Imperia[1], il n'y en avait pas une pour me déchausser dans mon

1. On pourrait compléter cette énumération. Les noms des plus fameuses courtisanes du temps nous ont été conservés par une série de petits livres à scandale ; par exemple, *Angitia cortigiana, de la natura del cortigiano* (Rome, 1540, in 4°) et la *tariffa delle puttane,* qui nous renseigne sur le prix auquel elles mettaient leurs faveurs : la Fossita, quatre

temps. Les modes, les masques, les belles maisons, les combats de taureaux, les cavalcades, les ceintures de martre zibeline à agrafe d'or, les perroquets, les singes, et des tas de chambrières et de servantes, qu'est-ce que c'était que tout cela pour moi? et des seigneurs, des monsignori, des ambassadeurs!... Ah! ah! Je ris en pensant à un évêque que j'ai dépouillé. Je lui ai enlevé jusqu'à sa mitre que je mettais sur la tête d'une de mes servantes en me moquant du pauvre homme. Un marchand de sucre laissa chez moi jusqu'à ses caisses, en sorte que pendant un certain temps dans ma maison, tout s'assaisonna au sucre. Il me vint après une maladie dont on n'a jamais su le nom, mais qu'on a traitée comme mal français, et je devins vieille par l'effet de tant de drogues. Je commençai alors à tenir des chambres garnies et je vendais des anneaux, des habits, et tous les affiquets de la jeunesse. Après cela, je me suis vue réduite à laver des chemises plissées... Et puis je me suis mise à conseiller les jeunes filles pour qu'elles ne soient plus si bêtes... »

écus, Bianzifiore Negro, trois, Lena Balbi, Giacomina Fassol, Polissena, deux écus, Laura Pesciotta et sa sœur Morgana, chacune un demi-écu. On cite encore Albina Gaetana et sa sœur Giustina, Laura de Florence, Leona, la Napolitaine, Lucrecia Gambiera, Thadea et Aurelia, toutes deux de Ferrare, Camilla et Prudencia, de Bologne, Caterina Albanese et sa fille, Maddalena di Rossi, la grecque Angela, Liona Ferrarese, Lucrecia Anconitana, Angela Torrente, Caterina Spadarra, Giulia del Sole, Chichina, les sœurs Diamanti.

Dans une comédie d'une observation plus cruelle que *la Courtisane*, dans *la Lena* de l'Arioste, on voit une femme encore jeune qui déjà s'exerce au métier auquel elle prévoit qu'elle sera condamnée. Son mari, un ivrogne du nom de Pacifico, l'a obligée à se prostituer à un vieillard qu'elle déteste et dont elle veut débaucher la fille pour s'en venger : « Puisqu'il n'a pas voulu tenir ce qu'il me doit par tant de promesses, dit-elle, je ferai comme les domestiques qui ne peuvent obtenir les gages qu'ils avancent à leurs maîtres; ils les trompent, les volent, les assassinent. Moi aussi je médite de me faire payer de toute façon permise ou défendue; et ni Dieu, ni le monde ne pourront m'en faire un crime. S'il avait une femme, tous mes efforts tendraient à le faire faire ce qu'il fait Pacifico; mais cela ne se peut puisqu'il n'en a pas; je veux le faire avec sa fille ce que je ne sais comment nommer... Les fourmis se pourvoient pour l'hiver; il est juste que les pauvres femmes comme moi se pourvoient aussi pour la vieillesse et apprennent à temps un art qu'elles puissent exercer quand elles en auront besoin. »

Ces ignobles vieilles n'étaient pas les seuls intermédiaires auxquels recouraient les amants. Un marchand de voiles, de bourses, d'objets de toilettes leur servait volontiers de Galléhaut. Les préliminaires dont le galant avait fait précéder l'envoi de son message rachetaient du reste par leur poésie l'indignité du messager. Il a suivi d'abord la dame à

l'église : il l'a accompagnée de loin jusqu'à sa porte; il a passé plusieurs fois par jour devant sa maison, en regardant ses fenêtres de l'air d'un homme *assassiné d'amour*.

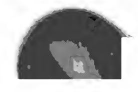
On chante la nuit sous les fenêtres de sa belle ; on lui fait donner des sérénades en dépit du mari[1]. Si l'on est riche, on lui offre des fêtes, on habille ses valets, on caparaçonne ses chevaux à ses couleurs. On caracole dans les joutes, dans les tournois et les carrousels. On prend des devises destinées à frapper son imagination ou à lui faire deviner le secret d'amour qu'on n'ose lui révéler. Dans un combat de taureaux donné au Colisée en 1337, en présence des dames de la noblesse romaine, la devise de Cicco della Valle était : « Je suis Énée pour Lavinie. » Lavinie était le nom de la fille de Messer Jovénal, dont Cicco était épris. Savello d'Anagni en costume jaune, couleur des fous, avait la devise : « Que chacun se garde de la folie d'amour ; » Jean-Jacques Capoccio en habit couleur de cendre : « Sous la cendre, je brûle ; » Pierre Capoccio : « Je suis l'esclave de la Lucrèce romaine. » Franciotto de Mancini portait un habit vert, de la couleur d'une femme évanouie, dit le narrateur, *come una donna smorta*, avec ces mots : « J'eus une vive espérance qui déjà s'évanouit[2]. »

1. Pogge, *Facetiæ*, CCXLIII.
2. *Annali di Lodovico Monaldesco*, Muratori, Rerum ital. scrip., t. XII.

VIII

« L'amour, disait Françoise de Rimini, ne dispense nul aimé d'aimer. » Par bonheur pour les amants, il s'est trouvé en Italie, dans la terre classique de l'amour, peu de maris aussi cruels que le sien. Dans la bourgeoisie, l'éternel bâton leur suffisait à venger l'honneur conjugal outragé. Quant aux gentilshommes, ils prenaient leur malheur avec le scepticisme et la philosophie de notre XVIIIe siècle français. Il n'est pas même sûr qu'on puisse mettre à côté de Lanciotto, Messer Nello della Pietra, qui enferma sa femme dans un château des Maremmes, jusqu'à ce qu'elle eût succombé à la mal'aria : « *Siena mi fè; disfecemi Maremma.* » Il semble, en effet, probable que la triste Pia ait été punie non d'un adultère, mais d'une entrevue secrète avec son frère qui donna de l'ombrage à Nello, en lui faisant craindre quelque machination de la famille ennemie des Tolomei, à laquelle appartenait sa femme.

Dans la société italienne du moyen âge et de la Renaissance, la famille est tout ; le ménage peu de chose. C'est aux frères de celle-ci que le mari s'en remet de punir l'épouse coupable. Ainsi fait le marchand Démétrius. Il invite ses beaux-frères à dîner et le repas fini, sous prétexte de leur montrer



les belles robes qu'il a données à sa femme, il fait ouvrir un coffre où se trouve le galant. Après quoi il leur dit : « Mes frères, menez votre sœur où bon vous semblera, je ne la veux plus souffrir devant mes yeux. » Les frères l'emmènent alors et la tuent aussitôt arrivée à leur logis [1].

Dans un autre récit de Straparole, une jeune fille qui allait la nuit, à la nage, visiter un ermite sur les côtes de Dalmatie, est noyée par ses frères qui l'égarent avec un flambeau trompeur [2].

Boccace nous montre, au contraire, un amant qui est mis à mort par les frères de sa maîtresse [3]. Ailleurs un jeune homme de la famille des Oddi oblige l'amant de sa sœur à crever les yeux à sa complice, puis le chasse en le rouant de coups [4].

Ezzelin da Romano en usa mieux avec Sordello de Mantoue, le troubadour que Dante a rencontré dans la troisième enceinte qui entoure le Purgatoire. Le poète était l'amant de sa sœur Cunizza [5], épouse séparée de Rizzard da san Bonifazio et il se

1. Straparole, *les Facétieuses Nuits,* 1re nuit, fab. v.
2. Id., 7e nuit, fab. II.
3. *Décaméron,* giorn, 5, nov. V.
4. Chroniq. de Grazioni, Arch. stor. XVI, I, p. 629.
5. Cunizza, la plus jeune fille d'Ezzelin le Moine, était surnommée la Fille de Beauté. Quand elle eut perdu Sordello, elle eut pour amant Bonio, chevalier de Trévise, avec lequel elle s'enfuit. De retour après une longue absence et de nombreuses aventures, elle épousa un comte de Braganza. Enfin, après la mort de celui-ci et de ses frères, elle était encore assez séduisante pour trouver un troisième mari à Vicence.



faisait porter par une petite rue à la porte de derrière de la maison des Ezzelins à Vérone. La venelle était si sale qu'il n'osait y marcher de peur de se crotter. Ezzelin da Romano qui avait des soupçons, se déguisa et, un soir, le porta sur son dos au rendez-vous; mais, en le déposant à terre, il lui adressa cet avertissement :

— Il est temps d'en finir, Sordello. Cesse de passer par un endroit si sale pour aller à une œuvre plus sale encore. *Non voler più passare per luogò si sozzo ad un opera più sozza.* Sordello ne put renoncer à son amour sur cette première sommation et dut fuir bientôt devant la fureur du frère offensé.

Sordello était poète, et les poètes ne sont pas gens à s'entêter bien longtemps dans la même passion. Mais d'ordinaire le danger effrayait peu les amoureux. La crainte n'a pas de prise sur une âme italienne quand l'amour y a pénétré. Elle ne redoutait plus rien de Dieu ni des hommes, la jeune fille que rencontra Machiavel dans l'église de Santa-Croce, pendant la peste de Florence[1]. Près d'elle, sur la place, les fossoyeurs dansaient en rond en chantant : « Bien venue soit la peste! » Elle était couchée à terre, en habits de deuil, parmi les tombeaux. Des larmes amères sillonnaient ses joues charmantes; tantôt, elle arrachait les belles tresses de sa noire chevelure; tantôt elle se frappait le

1. *Description de la peste de Florence.*

sein et le visage : « Ce qui m'afflige, répétait-elle, c'est de ne pouvoir mourir aussi. Ah! ce n'est pas de la contagion que je me plains, mais de mon triste sort qui a brisé le lien du nœud amoureux et indissoluble que j'avais formé avec tant d'art et de soins ; voilà la cause de notre commune ruine... » Machiavel l'exhortait ; il essayait de la rappeler aux convenances : « Femme imprudente et malheureuse, pourquoi rester ici? Si tes parents, tes voisins, quelqu'un qui te connaisse te trouvaient ainsi seule, que diraient-ils? Où est la prudence? Où est même la décence? » Mais elle répondit : « La prudence, je ne l'ai jamais connue, et, quant à la décence, je n'y attache aucun prix depuis que je ne vois plus ces beaux yeux qui soutenaient ma vie, comme l'eau nourrit les poissons. »

CHAPITRE XI

LES CAMPAGNES ET LA VIE CHAMPÊTRE.

Il y a un chapitre célèbre de Humboldt sur les dispositions particulières d'esprit des Grecs et des Romains qui ne leur ont pas permis de considérer la nature avec l'admiration attendrie et la douce mélancolie des modernes [1]. L'origine germanique et celtique des races qui peuplent l'Europe suffirait seule à expliquer cette sympathie mystérieuse que l'antiquité classique n'avait pas connue entre l'âme des hommes et celle des choses. Les bois et les fontaines n'avaient-elles pas été les divinités primitives que l'instinct de ces peuples s'étaient choisies? Mais il faut surtout compter l'influence du christianisme, l'amertume de ses renoncements, son amour de la solitude et sa disposition à chercher dans l'ordre du monde un témoignage de la grandeur du Créateur. Les Pères du désert furent des poètes en même temps que des saints. La littérature des Hébreux répandue dans le peuple par le

1. *Kosmos*, II.

psautier contribua aussi à lui faire regarder avec plus d'intérêt le tableau de la terre et du ciel, qu'elle retrace en traits sublimes et saisissants. Le génie sémitique, ennemi de la représentation humaine, est l'opposé du génie anthropomorphique des Grecs. Il anime la nature; mais ne la personnifie pas. Il fait bondir les montagnes comme des agneaux; mais il ne transforme pas pour cela les montagnes en géants. Quand il demande au Jourdain pourquoi il a retourné en arrière, il ne nous donne pas l'idée d'un vieillard à barbe limoneuse qui s'enfuit, avec son urne sous le bras; il nous montre les eaux brusquement arrêtées dans leur cours et qui remontent en bouillonnant vers leur source. L'image est plus saisissante. Elle était surtout plus propre à intéresser le lecteur aux phénomènes naturels que les métaphores et les fictions de la mythologie.

L'Église aperçut bientôt un danger dans cette contemplation de la beauté de l'univers qu'elle avait elle-même favorisée. Elle craignit que les peuples germaniques ne fussent ainsi ramenés à leurs anciennes divinités. Dans les contrées du Nord, la connaissance de la nature devint aussi suspecte au clergé que l'était en Grèce et en Italie la culture des arts plastiques aux yeux de Tertullien, de Clément d'Alexandrie et des empereurs de Constantinople. L'arbre tombe du côté où il penche. Là on luttait contre un retour au paganisme; ici contre le vague panthéisme des ancêtres. Aux

XIIe et XIIIe siècles, les conciles de Tours et de Paris interdirent la lecture des ouvrages de physique. Saint Bernard, l'abbé de Clairvaux, affectait pour les grands spectacles de la nature une indifférence dont il voulait sans doute recommander la pratique à ses disciples. Un soir, après avoir cheminé tout le jour au bord du lac Léman, comme il entendait ses compagnons parler de ses belles eaux, il leur demanda où était ce fameux lac qu'ils avaient vu.

I

En Italie et dans le Midi, cette espèce de malédiction ne fut pas portée contre la nature. A peine un demi-siècle après saint Bernard, saint François d'Assise écrit son hymne au soleil. Il vit dans l'intimité de la nature comme dans celle de Jésus et, tant son âme est riche de poésie, la création lui sert de livre pour prier. Un jour, aux matines, comme il n'avait pas de rituel pour chanter l'office, il dit à saint Léon son disciple : « Mon bien-aimé, nous n'avons pas de bréviaire ; mais, afin d'employer le temps à louer Dieu, je parlerai et tu me répondras [1]. » Loin de cette triste philosophie septentrionale qui refusait aux animaux de pouvoir

1. *Fioretti,* VII.

éprouver même la sensation de la douleur, il avait renouvelé avec eux l'antique alliance biblique. Il s'associait à leurs joies et à leur vie, persuadé que devant Dieu toutes créatures sont égales : « Broutez, disait-il, mon frère le levraut, et chantez, ma sœur la cigale ! » Comment le loup de Gubbio, tout cruel et endurci qu'il fût dans le péché, n'eût-il pas été touché par la grâce quand le saint lui adressa de si douces exhortations? On pourrait citer encore la charmante prédication de saint Antoine de Padoue aux poissons de la mer, le discours de saint François aux hirondelles, et sainte Rose de Viterbe, l'héroïque enfant, qui, à neuf ans, se faisait suivre par des colombes et proscrire par Frédéric II...

Dante est la plus haute expression de ce moyen âge religieux qui passait, dans la méditation des saintes Écritures, les heures que lui laissaient le travail et la prière. On dirait, à la fraîcheur de ses comparaisons et de ses images, que ses vers ont été écrits sous la tente des patriarches, dans l'aube lumineuse d'une nuit d'Orient. Les vers du *Purgatoire* associent la mélancolie ou l'enchantement de la nature aux plaintes et aux espérances de l'Église souffrante : la brise de mai, messagère de l'aurore qui se répand toute imprégnée de la senteur de l'herbe et des fleurs, l'heure voisine du matin où l'hirondelle commence ses tristes lais, la couleur de l'herbe qui vient et s'en va, que flétrit et décolore le même soleil qui la fit sortir du sein de la terre. Il nous dit les combats de la nuit et du

jour, et la lumière tremblante de la mer qui apparaît au loin vaguement éclairée; et la douce couleur du saphir oriental qui se condense dans la perspective riante d'un air pur jusqu'aux premiers cercles des cieux; et les quatre étoiles du pôle, visibles seulement pour la première race des mortels et que le septentrion infortuné ne connaît pas; et la troupe des âmes qui s'avancent, semblables à des brebis qui sortent de l'enclos, à une, à deux, à trois, tandis que les autres s'arrêtent timides, baissant à terre leurs yeux et leur museau; et l'heure qui renouvelle les regrets des navigateurs et attendrit leur cœur, le jour qu'ils ont dit adieu à leurs amis, l'heure qui pénètre d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend de loin le son de la cloche qui semble pleurer la mort du jour. Quand le poète arrive avec Virgile et Stace, au bord de la forêt du Paradis terrestre, où les feuilles doucement agitées mêlent leurs murmures aux rimes des oiseaux, il se rappelle la forêt de pins près de Ravenne et le bruit qui, de rameau en rameau, se répand sur le rivage de Chiassi lorsque souffle le vent du sud-est [1]. Puis, parvenu aux régions supérieures du ciel, sous les rayons où le Christ réside, il compare Béatrix, les yeux tournés vers le point où la divine lumière va paraître, à l'oiseau, sous le feuillage qu'il aime, posé sur le nid de sa douce famille, pendant la nuit qui cache les objets; impatient de

1. *Purgatoire,* chap. XXIII.

jouir de l'aspect désiré de ses petits, et de pouvoir trouver leur nourriture, il prévient le temps et, dans le buisson entr'ouvert, attend le soleil avec des souhaits ardents, regardant fixement si l'aube va naître [1].

II

On découvre un sens tout moderne du pittoresque dans les descriptions des romans pastoraux de Boccace, dans les détails champêtres qu'il affectionne : arbres, prés, troupeaux, cabanes, etc., et qui, dit-il, charment et récréent l'esprit [2], dans les lettres de Pétrarque plus encore que dans ses vers, dans Bembo, Bojardo, Vittoria Colonna, Alberti et tant d'autres. Mais c'est le pape Pie II qui, dans ses *Commentaires,* a su trouver le pinceau le plus exact et les couleurs les plus riches pour peindre le paysage. Un romantique ne décrirait pas mieux. Il sait noter les impressions délicieuses qu'il éprouve à assister au réveil de la nature dans ses campagnes natales de la Toscane du sud ; à se sentir vivifié et rajeuni par ses souvenirs d'enfance comme elles le sont par le retour du printemps ; il conte un dîner au bord de la source de Vicovaro ; il décrit le lac de Bolsène et ses bords où s'élèvent, au milieu des pampres et des rochers, de grands chênes toujours

1. *Paradis,* chap. XXVIII.
2. *Animum mulcent. Géneal. Deor.,* XV, 11.

verts, constamment égayés du chant des grives; il nous montre la petite ville de Todi, accrochée aux pentes de sa montagne, où les vignobles mêlent leur verdure jaunissante ou brunie aux feuilles à double teinte des oliviers; Sienne avec sa ceinture de collines, garnies de couvents et de villas, les ruines, les croupes des Apennins et les rives sinueuses du Tibre.

Pie II s'appelait lui-même, faisant allusion à son ancien nom d'Ænéas Sylvius : *Sylvarum amator et varia videndi cupidus*. Porté dans sa chaise, il courait sans cesse par monts et par vaux, du nord au midi de l'État ecclésiastique. Pendant la peste de 1462, il s'était retiré à mi-hauteur du Monte Amiata, dans l'ancien couvent de San Salvatore. C'était à l'ombre des châtaigniers antiques, sur la verte prairie, au bord des fontaines, qu'il tenait le consistoire ou recevait les ambassadeurs. Il trouvait toujours un site nouveau où s'installer pour la *segnatura*, « découvrant dans le pli des vallons des sources et des ombrages qui l'invitaient et le faisaient hésiter dans son choix[1] ».

III

Après avoir peint le paysage, les Italiens étaient amenés naturellement à peindre les mœurs des

1. Pii II *P. M. Commentarii.*

champs. Souvent il est vrai, ils se sont contentés de refaire les idylles antiques. C'était un simple travail d'humaniste : la bucolique conventionnelle qui met en scène Pan et les nymphes, Ménalque avec Philis et Chloris. L'*Aminta* et le *Pastor fido*, l'*Arcadie* de Sannazar, les églogues de Bernardino Baldi, qu'admiraient cependant Leopardi et Gioberti, appartiennent à cette poésie pastorale renouvelée des Grecs et ne nous fournissent pas de détails sur la vie champêtre en Italie. On n'y trouve aucun trait qui ne puisse s'appliquer aussi bien à des bergers de Théocrite ou de Virgile et le paysage y est tout d'imagination. Rien de personnel, rien de particulier dans les hommes ou dans les choses.

C'est à Laurent de Médicis qu'il faut demander la véritable poésie rustique de l'époque et du pays. Lui ne peint pas de procédé. Tout est observé ; tout est sincère dans ses *selve d'amore* et dans ses *canzoni*. Quelle franchise d'impression, quelle réalité dans la touche pittoresque, quand il nous décrit les troupeaux qui abandonnent au printemps le bercail des hivers et sautent joyeux vers la montagne et l'onde et les prés verts! L'agneau trottant suit sa mère, et le berger, dans ses bras, en porte un qui vient de naître, sur le chemin. Le chien fidèle fait escorte à tout le monde[1]. Ailleurs, c'est une brebis boiteuse que le berger charge sur ses

1. *Selve d'amore.*

épaules, tandis qu'un de ses compagnons, monté sur une jument pleine, porte en croupe les claies, la hie et les crosses pour construire le parc au coucher du soleil ; après quoi, joyeux, ils mangent leur laitage et ronflent toute la nuit [1].

Dans la chanson *a ballo*, Laurent célèbre le beau mai et son gonfalon rustique, la guirlande que chaque belle met aux cheveux de son galant, les filles parées de roses qui s'en vont avec leurs amoureux à la fraîcheur des verts arbrisseaux. Dans la *canzone burlesca contro le donne ciarlone* [2], il nous initie à tous les caquets du village, nous fait écouter les commères qui bavardent sur le pas de leur porte. La politique n'est pas plus à l'épreuve de leurs langues que les affaires de leur prochain. Elles discutent du même ton les événements survenus en Italie, le fiancé d'une de leurs compagnes et les raisons qui empêchent leurs poulets d'engraisser.

Le chef-d'œuvre du genre, c'est la *Nencia da Barberino*. Le Magnifique met en scène un paysan de la banlieue de Florence qui nous raconte ses amours, et il le fait parler avec une naïveté et une vérité empreintes d'une grâce exquise : « J'ai été au marché à Empoli, nous dit Vallera, à celui de Prato, de Monticelli, de San-Casciano, de Colle, de Poggibonsi, etc. ; le plus beau marché qu'il y ait

1. *Selve d'amore.*
2. Voir page 250.

dans le monde, c'est celui de Barberino où est ma Nenciozza... Il ne sera pas à plaindre, celui qui aura la Nencia et qui la tiendra dans ses bras, plus tendre et plus grasse que la graisse des rognons. » *Ben si potra tenersi consolato...*

« Ma Nencia n'a aucun défaut ; elle est grande, forte et de taille bien prise. Elle a une fossette au milieu du menton, qui égaye toute sa figure. Je t'ai apporté un bouquet de houx avec leurs baies, que j'ai cueilli tout à l'heure. Je te le donnerais bien, mais tu fais la fière. Hier, toute la journée, j'ai attendu au moulin pour voir si tu passerais... Les bêtes sont allées à la montagne. Viens-t'en par là.

« Plus belle chose que la *Nencia mia*, ni plus charmante ne se trouverait. Elle est ronde, dodue, et joyeuse ; fraîche et grasse qu'elle est près de se fendre... »

Un autre poète, dans lequel on trouve des détails champêtres intéressants, c'est Luigi Pulci ; mais il est plus réaliste que Laurent. Tandis que celui-ci, comme Callimaque et Théocrite, s'amuse à faire contraster des idées poétiques avec des expressions communes, Pulci ne présente que des images basses et triviales. Laurent se substitue à un paysan par un effort d'objectivité. Il lui fait dire et penser uniquement ce qu'il doit dire et penser quand il est amoureux. Pulci, au contraire, se moque de son héros et tourne l'idylle en charge. Le portrait de sa *Beca da Dicomano* rappelle celui de la Maritorne de Don Quichotte : « Ma Beca est seu-

lement un peu petite et elle boite, dit le galant; mais c'est à peine si on s'en aperçoit. Elle a une tache dans l'œil : ce n'est rien et cela ne se voit pas, si on n'y regarde pas. Elle a sur sa mignonne bouche un poil qu'on pourrait prendre pour de la barbe et elle a le teint blanc comme du vieux lard. Il ne lui manquerait plus qu'un mari comme moi. »

Le *Morgante Maggiore* contient des traits plus exacts. Çà et là, on y trouve des vers qui ont le charme et le relief des fragments de l'Anthologie. Ce sont les étourneaux qui s'en vont en troupe, et tous tant qu'ils sont ayant l'olive au bec, le loup impudent hué par les gens du village et mordu par les chiens, le porc embrenné dans sa fange, le chevreuil fatigué d'une longue course qui boit furtivement à la fontaine, le buffle qui chemine, attaché par les naseaux[1]. On dirait l'esquisse légère et succincte d'un tableau de Millet.

Tito Strozza, dans une élégie latine, décrit la demeure de la femme aimée. C'est un bon paysage italien : une vieille maisonnette cachée au milieu d'un bouquet d'arbres et toute tapissée de lierre, avec des fresques représentant les images des saints, dégradées par le temps. A côté s'élève une chapelle qui a souffert des crues du Pô, et, à l'arrière-plan, le chapelain laboure ses sept arpents de maigre terre, avec des bœufs qu'on lui a prêtés[2].

1. Ch. XIV.
2. Strozzii *Poetæ* dans *Erotica,* l. VI.

IV

Entre tous les poëtes rustiques, c'est au bizarre auteur de l'histoire macaronique de Merlin Coccaie, qu'il faut donner la palme pour la vérité et le pittoresque de ses scènes villageoises.

Nul n'a mieux peint les mœurs et le paysage des campagnes italiennes. Voici le bourg avec ses maisons, les unes de bousillage, les autres de briques; celles-ci couvertes de tuiles neuves; celles-là de vieux chaume noirci; avec ses granges aux murs de terre et de gazon, mêlés à la paille; les batailles d'enfants à coups de pierres dans la rue; la ménagère qui s'en va à la fontaine, munie de sa seille de cuivre; la fille qui conduit ses oies par bandes; le pâtre qui guide ses chèvres aux sons du flageolet ou de sa chanson, et les deux cordeliers dont on entend de loin le tic-toc des galoches et le cliquetis des gros chapelets de bois. L'un tire par le licol un âne chargé de pain; l'autre porte un panier et un bréviaire. Et voyez là-bas sur la route, l'hôtellerie avec sa perche à la fenêtre, et l'écrevisse ou l'épée de bois qui s'y balance. L'hôte accourt, ôtant son bonnet, sitôt qu'il perçoit au loin le hennissement d'un cheval sentant l'avoine et le bruit de son sabot qui sonne sur le pavé ou fait flic floc dans le limon gras de la Lombardie.

Van Ostade n'a pas eu un soin plus minutieux des détails pour sa *Famille rustique*, que Folengo pour nous retracer l'intérieur d'un paysan de Cipade. Il n'oublie ni le panier pendu à un clou du plancher contre un soliveau, ni le lit de plumes, ni le grenier à foin sous le toit, ni la dépense où la chatte se tient aux aguets, dans l'attente de l'écuelle à lécher. Le coq et la poule viennent audacieusement picorer sur le seuil, tandis que, dans l'étable, sont enfermés les chèvres, le pourceau, l'âne, la vache et les brebis.

Ailleurs, Folengo nous dit quelles sont les multiples occupations d'une paysanne dans sa maison : « Pendant qu'elle fait le lit, elle surveille le pot sur le feu, berce l'enfant, donne le sein au plus petit et une croûte de pain au plus grand ; elle a l'oreille au porc qui grogne, au coq qui chante, à la poule qui caquette et glousse en promenant ses petits ou bruit en les défendant du milan, contre lequel il n'y a que la femme et ses cris de *hua*, *hua*. Si le pot bout trop fort, elle retire du feu les tisons, met la saveur à la soupe; apaise son enfant en lui donnant à téter et lave ses couches salies ; puis en criant *pipi*, *pipi*, elle appelle les poules à la pâtée [1]. »

Veut-on connaître la toilette d'une paysanne parée pour la fête. C'est toujours Folengo qui nous la décrit. Elle met une robe blanche de futaine; elle

1. Ch. VI.

se farde ; peigne ses cheveux, en fait trois tresses, dont elle frise une partie avec des fers chauds. Enfin avec une coiffe elle couvre sa tête, accommode fort proprement une bande au-dessus de son front, pour fixer les cheveux sur ses épaules et sur le tout met un voile jaune et transparent, dont les deux bouts pendant sur la poitrine sont joints par une coquille de nacre de perle.

N'est-ce pas encore un Van Ostade que ce tableau d'une danse sous l'ormeau au son de la cornemuse? L'un fait un saut droit pour l'amour de sa mie; un autre, une cabriole en l'air; celui-ci saute en renversant le corps; un autre pirouette trois ou quatre fois sur un pied; un autre ne fait que tourner à gauche et à droite, pour tâcher de lasser la fille; d'autres, demandent la pavane, la milanaise, la basse-danse, les matassins, l'espagnole, la gaillarde; d'autres enfin, suant à grosses gouttes, se retirent aux grottes voisines, et bruyamment remuent les verres. Puis, tandis que les musiciens boivent, eux aussi, pour redoubler de vent tout à l'heure et s'humectent la langue pour mieux faire frisoler le flageolet, les femmes s'assoient un peu à l'écart et les hommes s'essuient le front avec leur mouchoir; mais bientôt on donne de l'argent aux cornemuseurs et l'on reprend la danse en manches de chemise [1].

1. Ch. VII.

V

En général, et malgré les plaisanteries citadines sur la balourdise villageoise, les nouvellistes nous représentent le paysan italien du XIVe, du XVe et du XVIe siècle, comme plus intelligent et plus débourré que ses congénères d'autres pays. Nous le voyons dans Sacchetti jouant aux échecs sur sa porte; ce qui suppose à la fois un esprit délié et un caractère posé. Une certaine fraternité régnait entre les habitants d'un même village. Quand on tue un cochon en hiver, c'est la coutume d'inviter à dîner le voisinage ou de lui envoyer des boudins et des saucisses. Les paysans réclament cette offrande comme un droit, car ils sont grands amateurs de charcuterie, en dignes descendants des Romains du temps de Plaute, et Pogge raconte la mésaventure arrivée à un habitant du Picentin, qui voulait se dérober à l'obligation de régaler ses voisins. On lui conseilla de dire que la nuit on lui avait dérobé son cochon accroché au pendoir. Le conseilleur le lui vola et le lendemain, quand le pauvre vint crier : — « On m'a volé mon cochon! » — « Parfait, compère, répondit l'autre, c'est bien cela que je t'ai enseigné. » — « Mais on me l'a pris réellement... » — « De mieux en mieux.[1] » La scène de l'avocat Patelin et du berger après l'audience.

1 *Facetiæ* CXLVIII.

Ce qui témoigne davantage encore en faveur de la douceur de mœurs et de la sociabilité des paysans, c'est que la noblesse et la bourgeoisie aiment à se mêler à eux et à vivre de leur vie. Castiglione nous a appris qu'en Lombardie les gentilshommes se joignent à leurs jeux dans les fêtes rustiques. A Florence, il n'est pas rare de voir des citadins qui, n'ayant pas de maison des champs et voulant cependant satisfaire leur goût pour la campagne, louent un lit à de pauvres *contadini* et ne paraissent pas souffrir de la promiscuité à laquelle les condamne la chambre unique de leurs hôtes. Il est vrai qu'ils n'étaient sans doute pas très délicats, à en juger par leur indifférence pour le gros tas de fumier qui s'élevait devant la porte de la chaumière et ne les avait pas détournés d'en faire leur séjour de plaisance.

Ce détail prouve qu'il ne faut pas trop s'exagérer le raffinement du *contadino*. Il y a plus d'une ombre au tableau, et le paysan est toujours le paysan, avec ses défauts de tous les temps et de tous les pays, même quand il laboure une terre classique. Tout le monde ne les trouve pas d'aussi agréable compagnie que les nobles lombards et les petits bourgeois florentins. « Il y a deux espèces d'hommes difficiles à supporter à cause de leur ignorance, dit Vesp. Bisticci ; ce sont les domestiques et les paysans [1]. » Le chroniqueur Morelli

1. *Comm. sulla vita di Giov. Mannetti*, p. 96.

avertit de se méfier du *contadino* marmiteux et madré. « N'ayez jamais de complaisance envers lui, écrit-il, il le regarderait comme son dû. Vous lui donneriez la moitié de votre bien qu'il ne ferait pas davantage. Il ne faut croire que ce qu'on voit. S'il vous fait des présents, refusez-les, ou du moins ne lui en marquez pas plus d'indulgence[1]. » Mêmes conseils dans Pandolfini. Il veut qu'on fréquente les paysans pour s'habituer à leurs ruses et s'aguerrir ainsi aux luttes des partis : « Le redoublement de la corruption des paysans est incroyable, s'écrie-t-il. Toutes leurs pensées tendent à nous duper. Ils ne se trompent jamais à leur désavantage dans les comptes. Toujours ils tâchent qu'il leur reste du tien. Ils voudront te faire payer leur bœuf, leurs brebis, leurs chèvres, leur truie, leur jument ; ils voudront qu'on leur prête pour payer leurs créanciers ; ils voudront qu'on vêtisse leur famille, qu'on dote leur fille, qu'on répare leur maison, qu'on renouvelle leurs ustensiles, et jamais ils ne cesseront de se plaindre. Lors même que le paysan aurait plus d'argent que le propriétaire, il se plaindrait davantage et se dirait pauvre; toujours il lui manquera quelque chose, et il ne te parlera jamais qu'il ne t'en coûte. La récolte est-elle belle, il en gardera pour lui les deux meilleures parts; si par un orage ou par quelque autre accident, les terres ont été stériles

1. *Morelli Cron.*, p. 263.

une année, il rejettera toujours la perte sur toi. On aurait tort toutefois d'éviter de pratiquer ces esprits rustiques, qui rendent propre à combattre les menées des citoyens et qui apprennent à se garder des négligences. Alors tu ne pourras être dupé par tes laboureurs ou autres; tu t'amuseras de leurs tours et tu en riras [1]. » — A ce penchant à faire le niais de Sologne, comme on disait jadis chez nous, le paysan italien joignait parfois un trait particulier de caractère national : la *vendetta*. En vain, le proverbe populaire lui conseillait de s'en remettre au hasard du soin de le venger : *siedi, e gambetta e vedrai tua vendetta*; il aidait à l'occasion d'un coup de poignard ce facteur un peu lent. Encore n'en était-ce pas fini alors. Il fallait tirer vengeance de la vengeance elle-même, et tous les membres de la famille étaient solidaires dans les idées du temps, aussi bien pour payer les dettes du sang que pour répondre des créances pécuniaires.

La chronique de Pérouse rapporte l'histoire de trois jeunes pâtres qui gardaient le bétail dans les environs d'Acquapendente. Ils eurent l'idée de jouer au pendu. L'un d'eux avait passé autour du cou de son camarade qu'il soutenait sur ses épaules un bout de corde attaché à un arbre. Soudain un loup débouche. Les deux pâtres qui faisaient l'office d'exécuteurs s'enfuient, sans prendre le temps

1. *Del governo della famiglia.*

de décrocher le supplicié pour rire. Quand ils revinrent, ils le trouvèrent mort et l'enterrèrent. Le dimanche suivant, le père du pendu vint au pâturage apporter du pain à son fils. Un des deux pâtres se trouvait là et avoua ce qui s'était passé. Le père le tua à coups de couteau et lui arracha le foie, qu'il fit manger au père de sa victime. Puis il lui dit ce qu'était le mets qu'il venait de lui donner. Après ce repas de Thyeste, il y eut une série de représailles entre les deux familles, dans lesquelles trente-six personnes, hommes et femmes, périrent assassinées [1].

Dans une de ses satires [2], Arioste, gouverneur de Garfagnana, fait la description de ce pays et de Castelnuovo, sa résidence, au fond d'un trou, entre deux cimes de l'Apennin. Qu'il demeure dans son château ou prenne l'air au dehors, il ne rencontre partout que disputes, vols, homicides, haines et vengeances. Les quatre-vingt-trois bourgades qu'il est chargé d'administrer sont divisées entre des partis qui se font la guerre et des bandes d'assassins occupent les défilés des montagnes. La force publique n'a d'autre ressource que de mettre son drapeau en poche.

Le meurtre était surtout fréquent dans les parties reculées du royaume de Naples, mais les paysans demi-sauvages de la Calabre ou des Abbruzzes sont en dehors de cette étude. Pleines de monta-

1. Année 1437, *Arch. Stor.* XVI, I, p. 415.
2. Satire 5ᵉ.

gnes impénétrables et d'abîmes, couvertes de forêts et de marais, sillonnées de torrents sur lesquels, dit l'historien Leo, les Français même ne crurent pas pouvoir jeter des ponts, leurs contrées n'appartiennent pas à la géographie de l'Italie. Ce mélange de races diverses ne relève pas de l'histoire des mœurs italiennes. Malheur à l'étranger qui se hasardait dans les sentiers de leurs montagnes. Il était infailliblement mis à mort. *Hostis* et *hospes* étaient des mots qui se confondaient pour les habitants. Le christianisme n'était pas parvenu à leur faire comprendre que le meurtre d'un voyageur fût un péché, même véniel, et ils l'immolaient avec une conscience aussi sereine que s'ils eussent été sectateurs de la grande déesse de Tauride.

Leurs scrupules étaient d'autre sorte, et l'on sait l'histoire de ce berger qui tombe aux pieds de son confesseur avec tous les signes de la contrition la plus parfaite. Le prêtre l'exhorte à parler; mais il pleure et s'y reprend à plusieurs fois pour faire l'aveu de sa faute : « Un jour de jeûne, dit-il enfin, comme je faisais un fromage, il me jaillit dans la bouche quelques gouttes du lait que je battais, et je ne les ai pas crachées. — Mais, lui demanda le prêtre, n'aurais-tu pas, avec tes camarades, pillé ou assassiné quelque voyageur? — Oh! que si, j'en ai tué et volé plus d'un avec les amis; mais cela arrive si souvent qu'on n'y attache pas d'importance[1] ».

1. *Facetiæ,* LXXI.

Ces brigandages étaient spéciaux au royaume de Naples ; mais les paysans des autres parties de l'Italie n'avaient guère une religion plus éclairée, si l'on en croit la huitième églogue de Battista Mantovano[1]. De nombreux restes de superstitions antiques subsistaient dans les campagnes. Tels étaient les mets qu'on plaçait sur les tombeaux quatre jours avant la fête de saint Pierre ès liens, par conséquent le jour des fêtes qu'on célébrait à Rome en l'honneur des mânes. La même églogue reproduit la prière adressée à la madone par un paysan qui la considère comme une sorte de Palès ou de Cérès, présidant aux bergeries et aux moissons. Une autre superstition qui paraît très répandue à cette époque, c'est de s'imaginer qu'on jette des sorts aux animaux domestiques et au bétail, quand on les admire sans ajouter : « Dieu les bénisse. » Témoin cette femme de Pogge qui croyait ses oisons ensorcelés parce que sa voisine, en déclarant qu'ils étaient superbes, avait omis la formule[2].

Les paysans, si retors quand ils débattaient leurs intérêts avec le propriétaire, étaient à leur tour exploités par des marchands de fausses reliques ou d'amulettes. On leur vendait des bagues miraculeuses, des brevets contre la peste, qu'on portait suspendus au cou par un fil vierge, etc. Dans

1. *De rusticorum religione.*
2. *Facetiæ,* LXVII.

une farce du *Décaméron*, le frère Cipolta promet à des villageois de leur montrer une plume de l'ange Gabriel. Il ouvre sa cassette et n'y trouve pas de plumes; à leur défaut, il exhibe des morceaux de charbon qui, affirme-t-il, ont été recueillis sous le gril de saint Laurent. Le Cingar de *Merlin Coccaie* fait accroire aux paysans de Cipade que son couteau, qu'il a arraché aux mains des Turcs, a servi au martyre de saint Barthélemy, dont on voit encore le sang sur la lame; aussi a-t-il la propriété de ressusciter les morts. Pour le prouver, il crève une vessie de mouton pleine de sang sur la gorge de sa commère qui fait semblant d'être morte, puis ordonne à sa victime de se lever et de marcher. Le peuple, enthousiasmé à la vue du miracle, s'assemble aussitôt aux sons de la cloche et décide d'acheter le couteau à communs dépens.

VI

Les défauts, les superstitions, les vengeances du paysan italien ne doivent pas faire méconnaître sa supériorité intellectuelle et sociale sur le paysan du reste de la chrétienté. Il avait du moins rang et qualité d'homme. On s'accorde aussi à penser que les campagnes italiennes étaient plus peuplées au xive siècle, même après la peste de 1348,

qu'elles ne l'ont été depuis. Saint Bernardin de Sienne prêchant, vers 1440, sur les pernicieux effets du luxe, y comprenait le vide qu'on voyait se produire dans la population. « Il oblige à diminuer le nombre des habitants, s'écriait-il, ainsi qu'on l'a vu manifestement à notre époque, où, en revanche, nous avons vu croître le nombre des vanités[1]. » Ce ne fut pas la raison unique de la dépopulation de l'Italie, et il faut sans doute accuser aussi la culture du riz, introduite dans le Véronais en 1522 par le gouverneur, Théodore Trivulce, et en Toscane, au commencement du XVIIe siècle seulement, par le grand-duc François, pressé de remonter ses finances. Elle a altéré la salubrité de l'air et empêché les classes agricoles de se multiplier, en rendant inutile leur travail et celui des bestiaux qui les aident à vivre. Il est vrai que les rizières furent un effet autant qu'une cause et qu'on n'a probablement eu recours à elles que lorsque déjà, faute de bras, les champs étaient devenus des marécages. Mais ce n'est pas là le sujet qui nous occupe; nous avons à examiner non pas comment l'Italie s'est de nouveau dépeuplée à l'approche des temps modernes, mais comment elle avait été repeuplée par le moyen âge.

Ce problème, où avaient échoué le Sénat, les

1. Sermon 46 pour la 5e férie après le dimanche de la Passion. Ch. II, T. I.

tribuns et tous les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Constantin, fut résolu par l'application pure et simple du système féodal. La multiplication des familles seigneuriales donna bientôt des habitants aux contrées autrefois les plus désolées et les plus solitaires. A mesure, en effet, que les domaines fertiles et peuplés étaient occupés, les cadets et les derniers arrivants se créaient des fiefs où ils pouvaient. Force leur était de se contenter des terres qu'avaient dédaignées leurs aînés ou leurs devanciers. Ainsi achevèrent de se couvrir de châteaux et de villages toutes les parties de l'Italie.

Déjà, il est vrai, les ordres monastiques avaient rendu les déserts moins affreux et les marais moins insalubres. Ils avaient lutté les premiers contre les ronces, les rochers et la *mal'aria*. Quand vinrent les barons, le sol et la culture étaient préparés, le lieu plus accessible et l'air plus respirable.

Vers le XIIe siècle, le grand nombre de fiefs contigus et enchevêtrés les uns dans les autres facilitait la désertion des serfs, que favorisait aussi la politique des villes. Jalouses d'affaiblir les seigneurs dont le domaine les avoisinait, elles donnaient asile aux fugitifs et les aidaient à obtenir leur émancipation. Les nobles, pour retenir les vassaux autour de la *rocca* ou dans l'enceinte du *castello*, n'avaient qu'un moyen efficace : c'étaient la bienveillance et les bons traitements.

Longtemps avant ceux du reste de l'Europe, les

paysans italiens étaient libres de leur personne et non attachés à la glèbe. Cette différence de leur situation a été notée par M. Perrens : « Hors de l'Italie, dit-il[1], l'aristocratie écrasait et méprisait les classes agricoles. Barons, abbés, évêques, leur supprimaient toute liberté ou gémissaient de ne le pouvoir à souhait. En Toscane, où dominaient les villes, il y avait moins d'écart entre les paysans et les citadins. A Florence surtout, la haine et la persécution des magnats facilitaient encore ce rapprochement. Les hobereaux campagnards étaient forcés d'être tolérables s'ils voulaient être tolérés. Les *contadini* obtenaient ainsi des statuts, des ordonnances favorables. Les principes du droit romain étaient suivis pour les partages dans les familles, sans en excepter les biens féodaux : or, quoi de plus avantageux pour les humbles que le morcellement de la propriété ? Ce n'est pas tout : dès 1289, sont interdites les corvées, interdits les travaux incompatibles avec la liberté des personnes. L'État seul conserve le droit seigneurial de vendre des serfs et d'en acheter. Les statuts de 1321 ne permettent d'acquérir des biens féodaux qu'à la condition de délivrer les colons de toute sujétion féodale. »

Il faut remarquer aussi que, dans d'autres pays, en France, par exemple, la richesse était produite exclusivement par l'agriculture. C'était donc le

1. *Histoire de Florence,* t. VI, liv. XII, chap. V.

paysan qui devait porter à lui seul la charge du corps social. En Italie, la richesse avait d'autres sources. Florence, Milan, Venise, Rome, Naples, la demandaient à l'industrie, au commerce, à la navigation, à la daterie, aux douanes. Au lieu d'être transportée des campagnes à la ville, elle reflua, au contraire, de la ville vers les campagnes et permit d'y améliorer la culture, d'y mieux rémunérer le travail et d'y changer la corvée en tribut.

Comme aux premiers temps de la république que regrettait Tiberius Gracchus, où chaque citoyen avait son bout de champ qu'il cultivait lui-même, il n'était guère de paysan en Toscane et dans d'autres parties de l'Italie qui ne possédât en propre son coin de terre à côté du domaine dont il était le métayer. Telle était l'extension de la petite propriété, que la législation avait dû, comme elle commence à le faire chez nous, prendre certaines mesures contre le morcellement excessif. C'est ainsi qu'à Florence, le droit de préemption était accordé au voisin d'une propriété foncière et que, dans certains cas, le propriétaire terrien pouvait forcer à vendre une parcelle de terre ne valant que cent livres et bornée de deux côtés ou que deux cents livres et bornée de trois côtés. Toutefois ce droit ne pouvait jamais être exercé par un magnat contre un *popolano*. Exception bien remarquable et qui montre assez quel était l'esprit démocratique de la cité. Enfin si le voisin enclavé voulait vendre,

le voisin enclavant était tenu d'acheter[1], autre preuve de la prévention des Florentins en faveur des humbles et des petits.

Libre de quitter la campagne natale, le paysan vient à la ville ou change de pays, quand il lui plaît, pour tâcher d'améliorer sa position ou de trouver un salaire plus élevé. Il se civilise et se dégrossit dans ses voyages. Beaucoup de petites villes sont exclusivement habitées par des laboureurs qui, entre les semailles et la moisson, peuvent se dire citadins. Certaines populations campagnardes ont la spécialité de certains métiers et leurs migrations s'étendent jusqu'à travers toute l'Italie. Les environs de Comacchio et de Novare fournissent au loin les villes et les villages de ramoneurs et de couvreurs en chaume. Les tailleurs de pierre et les maçons de Côme bâtissent partout les églises, les palais et les maisons[2]. Enfin les habitants du Monte Baldo et de la Val Sassina remplissent les cités où ils sont propres aux travaux les plus divers. Ce sont les Auvergnats de l'Italie. Il n'y a pas d'espèce d'hommes mieux faite pour la vie des villes, dit Battista Mantovano[3]. Ils font exception, il est vrai, parmi les populations des

1. Pohlmann. *Die Wirtschaftspolitik der florentiner Renaissance und das Princip der Verkehr-freiheit,* Leipsig, 1878, p. 12.

2. *Magister comacinus* signifiait maître architecte. Rothar, Legg. 144.

3. Eclo. VIII.



montagnes, qui d'ordinaire comme il est naturel, sont plus isolées et plus sédentaires que celles des pays de plaines. Dante nous montre le « montagnard stupéfié qui se trouble dans son admiration muette quand, agreste et sauvage, il entre dans une ville[1]. »

Au résumé, l'aisance relative des populations campagnardes, leur esprit plus éveillé, leurs mœurs moins rudes que dans nos régions du Nord, peuvent contribuer à expliquer le goût que les Italiens ont montré de bonne heure pour la campagne. Le spectacle de la nature, dont ils ont été les premiers à comprendre la beauté, ne leur était pas gâté par celui d'une population brutale, exténuée ou dégradée. La vie champêtre se poétisait facilement à leurs yeux et le paysan s'harmonisait avec le paysage.

1. *Purgatoire*, ch. XXVI.

CHAPITRE XII.

LES FÊTES.

I

Une caractéristique des populations du moyen âge, c'est l'aptitude à recevoir en commun les impressions. Tout un peuple s'associe aux mêmes joies et aux mêmes douleurs. S'il fait retentir parfois de sanglots et de lamentations les carrefours et les places publiques, une allégresse universelle l'emporte aux jours de fête. En Italie, où le sentiment de l'individualisme s'est développé de bonne heure, nul ne s'isole cependant dans son indifférence ou son scepticisme, au milieu du délire de ses concitoyens. Personne ne dédaigne de se mêler à la plèbe en gaieté, ni de prendre part à ses ébats. L'originalité des esprits italiens n'a pour effet que de donner plus de fantaisie et d'imprévu aux divertissements. On n'y cherche plus seulement le plaisir ; on y veut joindre des jouissances d'art. Sculpteurs, peintres, architectes et poètes concourent à les embellir et à les varier de toute leur science et de toute leur imagination.

Les fêtes étaient des institutions d'État. L'orgueil des cités s'intéressait à leur magnificence, et les riches, en mourant, léguaient des sommes pour subvenir à leurs frais. Quand le doge Pierre Orseolo le Saint, touché des prédications de saint Romuald, abdiqua et abandonna de nuit son palais et sa famille pour aller vivre dans la pénitence en Catalogne, il avait fait trois parts égales de ses biens : une pour sa femme et ses enfants, une pour les pauvres et une pour les fêtes de Venise. Quel Delessert de nos jours, quelle dame Boucicaut, songeraient à consacrer leur fortune aux inutiles merveilles des lampions et des feux d'artifice?

Il existait en Italie des sociétés de plaisir, du même genre que nos cours de fous et de sots. Elles formaient le principal élément des fêtes. Dans la seule Venise, on en comptait cinq ou six : les *Pavoni* (les Paons) ; les *Accesi* (les Enflammés, les *Reali* (les Royaux) ; les *Sempiterni*, etc. Dante parle quelque part d'une compagnie de douze étourdis, appelée la *Spendereccia* ou *Godereccia*, et dont les affiliés devaient dépenser tous leurs biens dans l'année. Un jour, ne sachant comment s'y prendre pour se conformer aux statuts, ils mirent leurs florins dans la poêle avec de la pâte, et les jetèrent ensuite au peuple par la fenêtre. L'idée a du reste été reprise dans notre siècle. On raconte que le fameux lord Seymour et ses compagnons faisaient aussi frire des louis, qu'ils jetaient à la foule du haut du balcon d'un restaurant, à la

descente de la Courtille. Ils s'imaginaient bien, sans doute, que l'invention était tout à fait neuve.

II

Les prétextes pour festoyer ne manquaient pas dans l'ardente et ingénieuse Italie. Les solennités religieuses, les entrées des souverains, les grands événements dont on avait lieu de se réjouir, la visite de l'empereur ou l'invasion du roi de France, l'avènement d'un nouveau pape, le couronnement d'un poète, le carnaval, etc., étaient autant d'occasions pour faire flotter les bannières et draper de tapisseries les murs des palais. Le voyage de Charles VIII en Italie, dit un contemporain, « ne fut qu'une pompe continuelle et une fête solennisée avec toutes les réjouissances imaginables. Ce n'étoit partout comme en pleine paix, que festins, que tables mises par les chemins et par les rues, que concerts de musique, poésies, représentations et mille gentillesses ; de sorte qu'on pouvoit dire qu'il alloit à la conqueste d'un royaume au son des violons et marchant sur la jonchée et les fleurs. »

Le programme se variait de cent façons : aux distributions de mets, aux fontaines coulant du vin, aux courses de chevaux, d'ânes, de buffles, de femmes, de bossus, de juifs, de jeunes gens, aux représentations de mystères, aux processions, aux

cortèges et aux triomphes, qui formaient le fond de toute bonne fête, on ajoutait toujours quelque ragoût de nouveauté et d'imprévu.

L'esprit fertile et cultivé du peuple se plaisait à symboliser par des tableaux vivants la circonstance qu'on célébrait. A l'entrée de Louis XII à Milan, l'Italie paraissait entre Jupiter et Mars, enveloppée d'un filet qui indiquait sa soumission aux volontés du roi. A celle d'Alphonse le Grand, à Naples, un char portait la Fortune à la tête chauve et accompagnée de sept Vertus à cheval. On reproduisait des triomphes de généraux de l'antiquité. Dans cette même entrée d'Alphonse le Grand, figurait Jules César couronné de lauriers, que, par une imagination bizarre, on faisait suivre d'une troupe de cavaliers catalans montés sur ces petites figures de chevaux en bois et en carton que les enfants s'attachent à la ceinture. A Florence, on vit les triomphes de Paul-Émile, sous Laurent le Magnifique, et de Camille, lors de la visite de Léon X; à Rome, sous Paul II, celui d'Auguste après sa victoire sur Cléopâtre, et, pendant le carnaval de 1500, encore celui de César, par les ordres de son homonyme César Borgia qui se flattait d'être aussi son successeur.

Les représentations de mystères étaient toujours le principal attrait de ces fêtes. L'une d'elles a laissé à Florence un souvenir sinistre par la catastrophe du pont *alla Caraja*. Voulant honorer le cardinal Nicolas de Prato, envoyé par Benoît XI

pour arranger les différends des Florentins, les habitants du bourg San Frediano, renommés pour la beauté de leurs jeux, publièrent que ceux qui voulaient avoir des nouvelles de l'autre monde n'avaient qu'à se rendre au pont. Ils avaient disposé plusieurs tréteaux construits au-dessus de barques sur l'Arno et y allumèrent des feux qui représentaient l'Enfer; mais le pont de bois qui servait de tribune aux spectateurs se rompit sous l'affluence et les noyés, suivant la remarque ironique de Jean Villani, purent savoir ce qui en était de l'autre monde. On a prétendu que le mystère des habitants de San Frediano avait donné à Dante la première idée de *la Divine Comédie*.

III

Toutes les villes d'Italie eurent leurs tournois. On en fit même à Venise, sur la place Saint-Marc[1]. Mais Naples en était la terre promise. Le goût naturel de la noblesse napolitaine pour ces brillants et émouvants plaisirs n'avait pu qu'être augmenté encore par l'influence de la dynastie angevine qui en était passionnée. On disait même que saint Louis avait vu d'un œil favorable l'expédition de Naples parce qu'elle éloignait de la France son frère qui

1. Sansovino, *Venezia,* fol. 153 et suiv.

la bouleversait par sa fureur de joutes, de champs d'armes et de défis. « Notre ville, dit la Fiammetta de Boccace, abonde plus que toutes les autres villes italiennes en fêtes charmantes et réjouit tous ses citoyens, non seulement par les noces, les bains et les rivages de la baie, mais par le grand nombre et la variété de ses jeux. Elle doit surtout sa splendeur à ses fréquents tournois. Dès que le mauvais temps de l'hiver est passé et que le printemps avec les fleurs, l'herbe nouvelle, a rendu au monde ses beautés perdues, que les jeunes esprits, réchauffés par ces beautés et la qualité du temps, sont plus qu'à l'ordinaire prompts à montrer leurs désirs, c'est un ancien usage d'inviter, les jours les plus solennels, aux loges des chevaliers les dames nobles qui s'y rendent ornées de leurs plus précieux joyaux. Je ne crois pas que les belles-filles de Priam, suivies des autres femmes phrygiennes, quand elles allaient fêter ce roi, offrissent un plus brillant aspect que celui que présentent en divers lieux nos dames napolitaines. » Les princes, dit encore Boccace, sont couverts, ainsi que leurs chevaux, « de pourpre et de tissus de l'Inde de diverses couleurs, brochés d'or et garnis de perles et de pierres précieuses. Leur blonde chevelure tombant sur de très blanches épaules est arrêtée au-dessus de la tête par un mince cercle d'or ou par une petite guirlande de feuilles nouvelles[1]. »

1. *Fiammetta*, ch. V.

Parfois on combinait ensemble les deux divertissements préférés de l'époque ; on faisait du tournoi une sorte de mystère. Alphonse d'Aragon en donna un sur la place Saint-Jean Carbonara, où les chevaliers de Catalogne et de Sicile combattirent habillés en anges contre ceux de Mantoue travestis en démons. Après la fête, un éléphant de bois à roulettes parcourut la ville au bruit des instruments que jouaient des musiciens, portés dans une tour, sur son dos.

Milan était la ville des grands festins. Lors des fêtes du mariage de Violante, fille de Galéas Visconti, avec le duc de Clarence, Lionel, fils du roi d'Angleterre, il y eut dix-huit services au banquet de noces, entremêlés de dons aux convives, de pierreries, d'habits, d'étoffes d'or et de soie, et même de chiens et de chevaux. Six barils d'argent doré contenaient la malvoisie et la vernaccia, agréable vin doux de Toscane, pour l'amour duquel et des anguilles de Bolsène, Dante a placé le pape Martin IV dans le Purgatoire[1].

Plaisance était célèbre aussi pour ses grands festins. D'abord on offrait des vins blancs et rouges avec des sucreries. Chaque convive trouvait à son couvert une imitation de quelque viande composée de sucre, d'amandes et d'autres douceurs. Puis

1. Le goût des Milanais pour les grands repas s'est maintenu jusqu'à des temps voisins du nôtre, et Alfieri l'a noté :

I Veneziani han gusto a lasciare fare,
I buoni Milanesi a banchettare.

c'étaient des chapons, des poulets, des perdrix, des lièvres, des sangliers, des chevreuils. Les tourtes, le lait caillé et sucré formaient le dessert. Après le lavement des tables et avant que les tables ne fussent enlevées, on offrait de nouveau du vin, des dragées, et encore du vin [1].

Sans médire de tant de bonnes choses, j'imagine qu'on éprouvait moins de délectation à les manger ou à les boire qu'à contempler les somptueux apprêts de ces solennités gastronomiques. « On ne savait pas encore, dit Michelet, ce que c'était que de cacher les préparatifs, les moyens de jouissances, pour ne montrer que les résultats; on montrait tout, nature et art. On jouissait moins de la petite part que chacun prend en une fête que de l'abondance étalée, du superflu, du trop-plein. Ostentation sans doute, lourde pompe, sensualité barbare et par trop naïve. Les sens ne s'en plaignaient pas. » Michelet a raison et, avec nos raffinements modernes, nous nous privons de cet élément de plaisir comme de bien d'autres. Nos estomacs plus froids nous empêcheraient peut-être, il est vrai, d'admirer des mêmes yeux que nos pères l'appareil des offices et de nous ébaudir comme eux au spectacle de la cuisson du veau gras. L'épisode des noces de Gamache n'en est pas moins resté l'épisode le plus populaire du Don

1. *Johannis de Mussis Chronicon placentinum.* Muratori, Rerum ital. Script, t. XVI.

Quichotte et la marmite des Invalides attire encore, par ses vastes proportions, la curiosité des provinciaux de la petite bourgeoisie. Folengo dans l'*Histoire de Merlin Coccaie* nous fait ce tableau du royaume culinaire dans le *fervet opus* du coup de feu[1] : « On oit par les cuisines, des deschiquetis, des cliquetis de cousteaux, des tintamarres des chaudrons et poisles, les entrée d'icelles, couvertes de portiques, se voient rendre la fumée en dehors, et sont souillées tousjours d'eaux, et de graisses. De là sortent plusieurs odeurs de chairs rosties, et boüillies, lesquelles aiguisent l'appétit de ceux qui les sentent. Il y a en icelle plus de cens serviteurs obéissans aux cuisiniers; une partie d'iceux portent le bois, autres esgorgelent, autres font boüillir les poisles et chauderons : l'un tüe un cochon, l'autre des poulets, cestuy-ci estrippe, l'autre escorche, un autre plume en eau chaude des chappons; cestuy faict boüillir teste de veau avec la peau; autre embroche des petits cochonnez, tirez encore quasi du ventre de la truye, après être lardez. Celuy qui commandoit en qualité de maistre cuisinier se nommait Chambo, lequel estoit subtil et inventif à trouver friandises de gueule, et plaisantes au palais. Iceluy, présidant en une chaire[2], commandoit

1. Ch. I. On reproduit ce passage dans la langue naïve et pittoresque du vieux traducteur anonyme.

2. Il semble qu'on ait quelquefois enseigné la cuisine en chaire. Comme frontispice à la vie du parasite Montmaur, par Ménage *(Vita Gargilii Mamurræ parasitopædagogi),*

entièrement à tous les cuisiniers et quelquefois battoit la canelle et pilloit l'espice sur le dos des marmitons et soüillons de cuisine. Il y en avoit un qui fricassoit avec du lard les foyes des poulailles : un autre faict une saulce jaune aux oiseaux de la rivière. Un autre tire dextrement les faisans, après avoir tasté, du bout des doigts, s'ils sont bien cuits. Cinq autres ne font que tourner le moulage de cuisine, d'où coulent les amandes et saulce poivrées. Autres tirent du four des pastez en pot, sur lesquels on jette de la canelle de Venise ; un autre tire de la marmite des chappons boüillis, lesquels il met en un grand plat, et espand dessus des gouttes d'eau rose avec du sucre broyé et le couvre d'un test plein de brasier. »

IV

Chaque ville avait ses fêtes particulières, instituées le plus souvent en commémoration d'un événement de l'histoire locale.

A Venise, on célébrait la fêtes des Mariages ou

on voit une taille-douce qui le représente professant l'art culinaire dans une grande marmite qui lui sert de tribune. Cet Italien, ancien maître d'hôtel du cardinal Caraffa, que rencontra Montaigne ne lui fit-il pas « un discours de sa science de gueule avec une gravité et contenance magistrales, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie. »

delle Marie. Dans les premiers temps de Venise, la plupart des mariages se faisaient chaque année en même temps et dans la même église, celle de la petite île d'Olivolo. Quand le dogat fut établi, on décréta que douze jeunes filles seraient dotées par l'État et conduites ensemble à l'autel par le doge suivi de son cortège. On parait les mariées d'or, de perles et de diamants qu'elles rendaient après la cérémonie. Elles gardaient seulement la dot.

En 944, des pirates triestains se mirent en embuscade derrière l'île, envahirent l'église pendant la bénédiction nuptiale et entraînèrent à leurs barques les jeunes filles couvertes de leurs riches habits et portant leur dot dans un petit coffre; mais les Vénitiens, après le premier moment de stupeur, s'élancèrent à la mer à la suite des ravisseurs, les atteignirent dans les lagunes de Caorlo, les battirent et les noyèrent[1]. Les habitants de l'île d'Olivolo, tous menuisiers ou charpentiers, avaient fourni des embarcations pour donner la chasse aux pirates. Le doge leur demanda quelle récompense ils voulaient. Ils n'en réclamèrent pas d'autre que celle de recevoir tous les ans sa visite dans leur paroisse :

— Mais s'il pleut! objecta le doge.

— Nous vous donnerons des chapeaux.

Et en effet, jusque aux derniers temps de la

1. Le petit port du Frioul, où fut livré le combat, porte encore le nom de *Ponto delle Donzelle*.

république, alors qu'on ne célébrait plus de mariages à Sainte-Marie de Formose, le doge s'y rendait au jour traditionnel avec la seigneurie, et le curé, au nom du corps des *Casselleri*, lui offrait des chapeaux de paille dorée, avec des flacons de vin de Malvoisie et des oranges[1].

Le 24 août, à Bologne, c'était la fête de la Petite Truie (*della Porchetta*). La famille des Lambertazzi du parti gibelin, chassé de Bologne par les Guelfes, s'était retirée en 1281 à Faenza, qu'elle dominait. Hautains et turbulents, les Lambertazzi molestaient leurs hôtes de toutes façons. Un certain Tibaldello Zambrosio se vit dérober par eux une truie qu'il leur réclama en vain. On ne lui répondit que par des moqueries, et il jura de se venger. Comme Brutus, il se mit à feindre la folie et, en trompant par ses extravagances les soupçons des Gibelins, il put introduire dans Faenza l'armée de Bologne. C'est en souvenir de cette délivrance qu'une truie était l'héroïne de la fête. Le cuisinier du podestat la promenait, enfilée à une broche, de la Grande-Rue à la porte de la ville ; puis, tenant sur la main gauche un épervier, il retournait par la même route au Palais public. Une course de chevaux avait lieu ensuite, après laquelle, au son des trompettes,

1. Les douze cuirasses d'or des mariées de la république ont été vendues en 1797. Les perles qui les garnissaient, conservées par l'administration française, ont servi depuis à payer l'entretien de Saint-Marc. On les retrouverait aujourd'hui dans les écrins des dames de Vienne.

la truie rôtie était jetée au peuple des fenêtres du Palais.

A Pise, le jeu du Pont rappelait probablement l'exploit de la noble Chinzica Ghismondi, qui s'était mise à la tête du peuple pour repousser sur ce pont une descente nocturne des Sarrasins de Sardaigne. Le jeu était une véritable bataille entre les habitants des deux rives de l'Arno. La mêlée était parfois sanglante, bien que l'espèce de bouclier, pointu d'un côté et rond de l'autre, dont on se servait pour attaquer et pour se défendre, ne fût que de bois et que les champions fussent revêtus de pied en cap d'armures de fer.

A Sienne, le jeu favori était celui des coups de poing (*della pugna*). Il avait remplacé en 1291 le jeu *dell'elmora,* un barbare combat à coups de massue. Les Siennois, nobles, magistrats, bourgeois ou peuple, se divisaient en deux bandes et, à un signal de trompette retentissant dans le Palais public, s'avançaient les uns sur les autres, s'attaquaient et se défendaient d'une main armée du ceste antique. Quand la victoire s'était décidée, le parti vainqueur allait piller les boutiques du parti vaincu, et y prenait ce qu'il trouvait de plus joli et de plus cher.

C'était partout l'usage de célébrer le retour de l'été. On faisait bombance le 1er août. C'est ce qu'on appelait ferrer l'août, *ferrar agosto* [1], coutume qui

1. *Ferrare* pour *feriare.*

est sans doute une suite des fêtes vinales que Pline dit avoir été instituées par les Romains, pour détourner les malignes influences dont cette époque menaçait les vendanges. A Florence, on célébrait le mois de mai. On chantait les *maggiolate;* on arborait à la porte de la femme aimée le *maio,* branche d'arbre ornée de banderoles dorées et de rubans. Les jeunes gens couronnés de fleurs se promenaient à la suite du plus beau d'entre eux qu'ils appelaient l'Amour [1].

V

Les fêtes du carnaval, à Venise, étaient renommées dans l'univers entier, pour leur originalité et leur magnificence. Le *carro navale,* le char en forme de navire de la tradition antique s'y trouvait dans son véritable élément. On donnait le bal sur le Grand Canal, dans un énorme vaisseau savamment machiné.

A Rome, la principale fête du carnaval était celle

1. Florence avait aussi, du reste, son divertissement bruyant : le célèbre jeu de ballon, assez semblable à notre vieux jeu de la choule ou de la soule, et très peu justement appelé du *calcio,* puisqu'on y usait beaucoup moins du pied que du poing.

du mont Testaccio. Les jours qui la précédaient, chacun des treize gonfaloniers faisait promener par les rues de son quartier un taureau couronné de fleurs, et se faisait accompagner de portefaix qui recueillaient les jambons, les fromages, les gâteaux, les fiasques de vin qu'on offrait au passage du cortège. Enfin, le dimanche gras, les nobles romains dans leurs plus riches habits se réunissaient au Capitole et prenaient la route du Testaccio. Chaque quartier faisait sortir sa bannière sur un quadrige triomphal attelé de chevaux blancs, que suivaient dix jeunes jouteurs montés sur des chevaux bardés superbement, et six estafiers en brillantes livrées. L'honneur du pas appartenait aux Transtévérins qui ouvraient la marche. Venaient ensuite les chefs du quartier *(caporioni)*, chacun avec dix estafiers, précédés de tambours et de trompettes; les maîtres justiciers, les réformateurs des études, les deux juges du Sénat, le capitaine d'appel, l'enfant de justice (*putto di giustizia*), les deux chanceliers du peuple, les conservateurs et le sénateur qu'escortaient trois cents fantassins avec leur capitaine à cheval. Le cortège se fermait par la foule des gentilshommes romains et étrangers, tous à cheval, en costume écarlate avec ganses d'or. Dès qu'il était rendu à la prairie du Testaccio, on lâchait de la colline treize chars tirés par des taureaux et contenant quatre porcs. Aussitôt les jouteurs se précipitaient dessus pour enlever les porcs et la bannière rose qui surmontait les chars. Ils

luttaient les uns contre les autres. Les blessés étaient nombreux et il y avait parfois des morts. Les jeux plus paisibles du mât de cocagne, où pendaient les comestibles recueillis par les portefaix, terminaient la fête avec la course de chevaux, dont le prix était trente cannes de drap rose.

A Naples, le peuple disait que, pour faire un bon gouvernement, il fallait trois F : *feste,* des fêtes ; *farine,* des farines ; *forche*, des fourches patibulaires. Sa bonne fête préférée était l'assaut du château de Cocagne [1].

Tout entier revêtu et construit de quartiers de bœuf, de lard, de jambons, d'oies, de dindons, de volailles, il était flanqué de deux fontaines d'où coulait du vin. Les quatre dimanches qui précédaient le carême, on donnait aussi à piller au peuple quatre chars de triomphe, chargés de musiciens : le premier de pain, le second de viande, le troisième de légumes et le quatrième de poisson.

A Florence, le carnaval inspirait des poèmes de circonstance qui ont laissé des traces dans la littérature. Lasca nous rapporte l'origine des *canti carnescialeschi,* qui furent imaginés par Laurent de

1. D'après Du Cange, Cocagne ne serait qu'une corruption de notre vieux français Cocquaigne, dérivé de coq, et signifiant combat, dispute, contestation. Sous Charles VIII, les Français portèrent ce mot à Naples, où il servit à désigner des fêtes publiques pendant lesquelles le peuple se dispute et se bat pour attraper des saucisses et des victuailles.

Médicis. « Avant lui, les hommes de ce temps avaient l'usage au carnaval de contrefaire, en se masquant, les dames qui vont fêter le premier du mois de mai; travestis en femmes et en jeunes filles, ils chantaient des chansons à danser, *canzoni a ballo*. Comme leur manière de chanter était toujours la même, le Magnifique eut l'idée de changer non seulement le chant, mais les inventions et les paroles, en faisant des *canzoni* avec des mètres variés et sur des airs nouveaux de toute sorte. La première mascarade de ce genre fut celle des marchands de pain d'épice et le chant en avait été composé par un certain Henri, Allemand, maître de chapelle à Saint-Jean et musicien très renommé d'alors. » On vit successivement, aux jours gras qui suivirent, des chœurs de fourniers, d'arquebusiers, de mégissiers, de chaudronniers, de revendeuses, de fabricants d'huile, de gaufriers, de charlatans, d'ermites, de mendiants, de vagabonds, de pâtissiers, d'astrologues, de fileuses d'or, de cordonniers, de muletiers, de marchands de pommes de pin, de démons et d'esprits bienheureux, de femmes au cœur dur et d'amants désespérés, de chasseurs dialoguant avec les nymphes, de vieux maris se querellant avec les jeunes femmes, de filles conversant avec les cigales. La plupart de ces petits poèmes sont très libres et pleins d'équivoques; mais ils sont écrits en idiome rustique ou dans un argot professionnel, et le sens en est difficile à pénétrer. Le naturalisme effronté du temps

alla jusqu'à mettre en scène les cureurs de retraits armés de l'instrument de la profession :

Ha ciascuno il suo piombino
Grande, e grosso e benentrante,
Quando al luogo sei vicino,
E che l' tondo é li davante ;
Tu vel metti in uno stante,
Poi lo cavi, e lo riponi...

Ainsi chantaient les galants vidangeurs. Machiavel s'est amusé à rimer quelques-uns de ces chants, et Laurent de Médicis passe pour en avoir composé un assez grand nombre. Peut-être a-t-il pris à son compte ceux dont l'auteur avait craint de se faire connaître.

Les grands de ce temps-là, en Italie, avaient la même morale indulgente que nos magistrats français du XVIIIe siècle. Sainte-Beuve raconte que Piron étant inquiété pour son *Ode à Priape,* le président Bouhier lui dit :

— Vous êtes un imprudent, si l'on vous presse trop fort pour savoir qui l'a écrite, vous direz que c'est moi...

Savonarole avait imaginé de purifier et de sanctifier le carnaval. Le mardi gras de l'an 1497, un mât se dressait sur la place de la seigneurie, surmonté d'un hideux mannequin tirant la langue et plus barbu que le gardien des lions. Tout autour, huit pyramides formées chacune de quatorze gradins superposés étaient garnies du haut en bas de tous les objets fri-

voles condamnés par le père : œuvres des peintres, des dessinateurs, des musiciens, des poètes, le *Morgante Maggiore* entre autres, les cartes à jouer, les masques, les parfums, les cosmétiques, les tiroirs et jusqu'à ces tours de cheveux postiches qu'avait su découvrir l'œil vigilant des *inquisitori*. Le divertissement consista à brûler tout cela et à voir se tordre et tomber du sommet du mât dans les flammes le mannequin figurant le carnaval[1].

Vasari cite une curieuse invention du bizarre Piero di Cosimo. Le spectacle n'a pas dû être moins édifiant que l'autodafé de Savonarole. Il a pu paraître, il est vrai, encore moins approprié au mardi gras par son caractère lugubre; mais, dit Vasari, « comme on aime dans les repas les choses épicées, les choses horribles peuvent réjouir la fantaisie. » C'est déjà la théorie de la gaieté noire, reprise par MM. de Goncourt dans les *Frères Zemganno*.

Le sujet de la mascarade était le Char de la Mort. Il était énorme et attelé de buffles, tout drapé de deuil avec des os de mort et des croix en blanc. Au sommet, une image gigantesque de la Mort, la faux en main. Tout autour, des tombeaux dont le couvercle s'ouvrait quand le char s'arrêtait et d'où

1. Un marchand de Venise qui se trouvait à Florence offrit à la seigneurie vingt-deux mille écus d'or pour tout ce que portait la pyramide. On lui répondit en lui faisant faire son portrait, qui alla rejoindre les tableaux livrés aux flammes

sortaient des hommes vêtus de toile noire, sur laquelle étaient peintes toutes les parties d'un squelette. Dressés sur leur séant, dans leur couche funèbre, ils chantaient d'une voix sépulcrale des paroles de circonstance, qu'accompagnaient deux trompettes au son rauque :

Dolor, pianto, e penitenzia.

Sur le côté du char, devant et derrière, des morts à cheval sur les bêtes les plus maigres et les plus décharnées qu'on avait pu trouver. Chacun d'eux avait quatre estafiers noirs avec des torches noires et un grand drapeau noir, semé de croix, d'os et de têtes de mort.

Vasari ajoute du reste avoir entendu dire, par Andrea di Cosimo et Andrea del Sarto qui travaillèrent avec Piero à la préparation du char, qu'on avait cru démêler quelque sens politique caché dans cette sinistre cavalcade. Elle aurait eu pour objet de rappeler au peuple le souvenir des Médicis alors exilés, d'annoncer la résurrection de leur gouvernement et la chute de celui qui leur avait succédé.

C'est ainsi qu'on interpréta ces paroles, chantées sur l'air du *Miserere :* « Nous sommes morts comme vous voyez. Nous aussi nous vous verrons morts. Nous fûmes ce que vous êtes. Vous serez ce que nous sommes. »

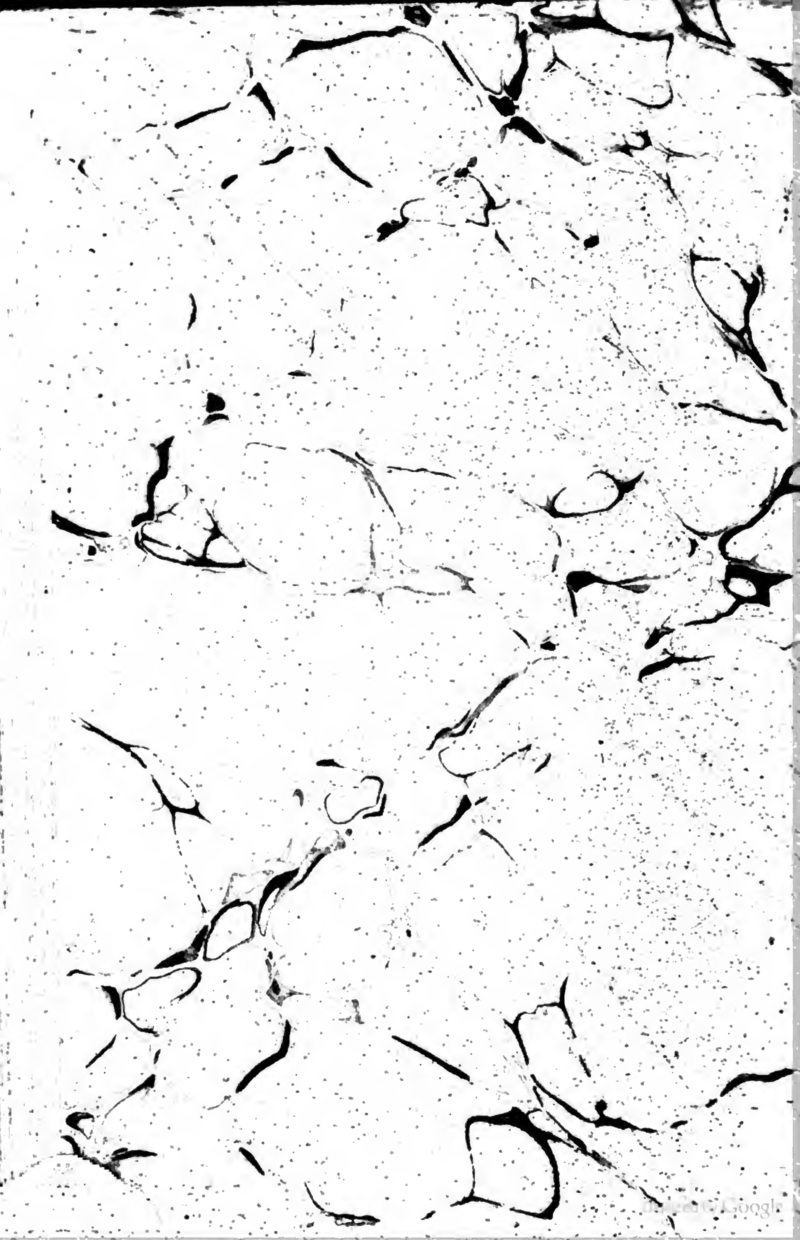
Il est un pays agité comme la Florence d'alors,

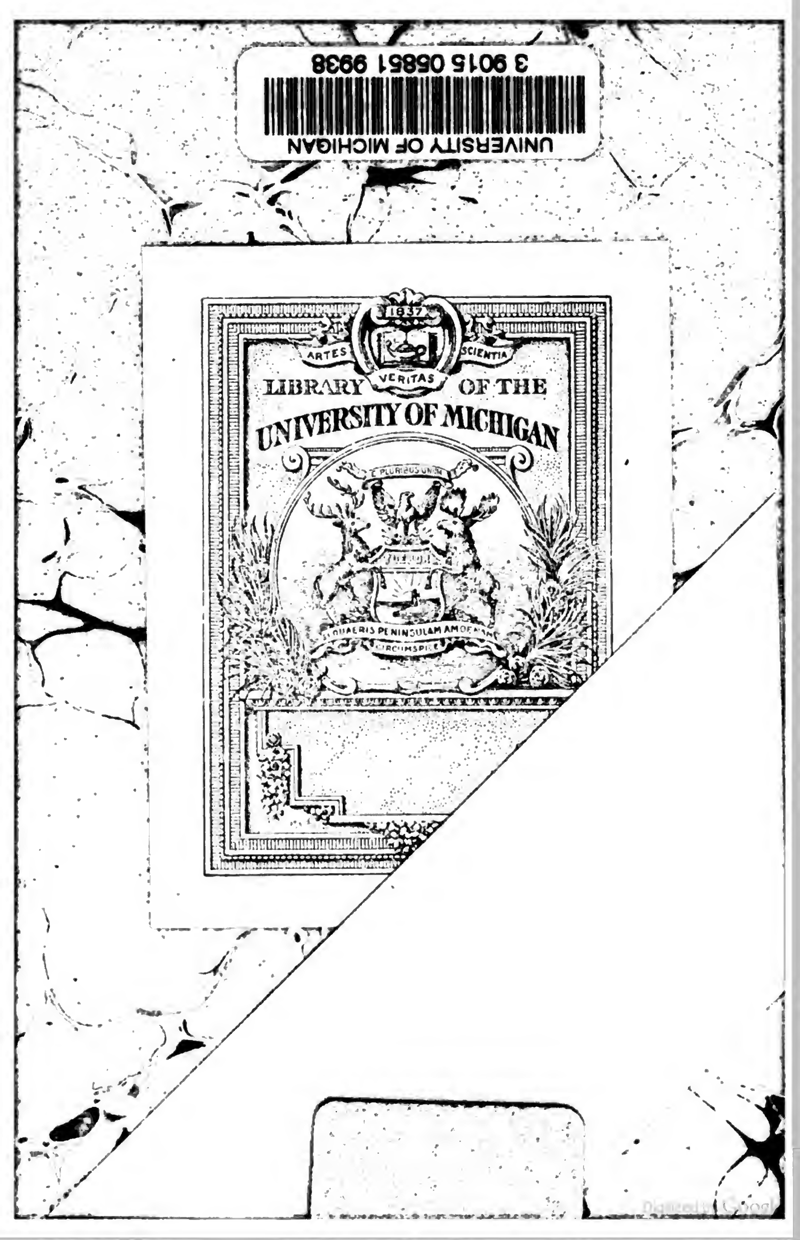
où les partis tombés croient pouvoir répéter cet avertissement au parti vainqueur, confiants qu'ils sont dans les retours de la politique et dans l'inconstance populaire.

TABLE

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05851 9938
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google

